Nº 230

A1 4/90

100 -

2 v.

R.

2 vols
limited edn

#241/1000 copies

2 vols, half calf, slight wear.

Édition limitée à MILLE *exemplaires numérotés et tirés sur papier pur fil des Papeteries Lafuma.*

N° 241

COLLECTION "SELECTA" DES CLASSIQUES GARNIER

LES SATIRES FRANÇAISES

DU XVI[e] SIÈCLE

RECUEILLIES ET PUBLIÉES,

AVEC

UNE PRÉFACE, DES NOTICES ET UN GLOSSAIRE,

par

Fernand FLEURET et Louis PERCEAU

TOME PREMIER

J. PELLETIER DU MANS. — THÉODORE DE BÈZE. — JOACH. DU BELLAY. — JEAN DOUBLET. — PIERRE DE RONSARD. — JACQUES GRÉVIN. — NICOLAS MARGUES. — JACQUES BÉREAU. — ESTIENNE DU TRONCHET. — JEAN VATEL. — ANTOINE DU VERDIER. — JEAN DE LA TAILLE. — J. ANT. DE BAÏF. — PHILIPPE DESPORTES. — BALTHAZAR BAILLY. — J. DE BOYSSIÈRES.

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
—
1922

A

M. Frédéric LACHÈVRE

En témoignage d'admiration

ERRATA

Tome I.

Page XXIX, ligne 27, lire : *mauvaitiez*. — 26, vers 16, *sçavois*. — 26, v. 21, supprimer la virgule à la fin. — 27, v. 31, *où*. — 30, v. 17, *l'on* retînt. — 33, v. 16, *pompeusement*. — 34. v. 24, qui ne *m'estoient*. — 38, v. 6, *où* le bal. — 40, v. 13, *où* je suis. — 57, ligne 1, Fischbacher ; ligne 7, Jusserand. — 64, vers 13, Vous ne pipez *sinon*. — 76, v. 9, après avoir *osté*. — 89, v. 23, *fantaisie*. — 90, v. 12, qui *veuille*. — 94, v. 27, par *tes* yeux. — 100, v. 24, *et l'estouppe* et la sarge. — 105, entre les vers 18–19, intercaler : *De cruauté semblable aux gendarmes semez* — 120, v. 19, Ses colletz de *buftin*, ses bouclers et *tallaches* (boucliers). — 122, v. 6, *pisey* (c.-à-d. pisé). — 144, note, en l'an *1562*. — 168, v. 17, virgule à la fin. — 169, v. 8, donner l'*Ordre* (sous-entendu, de Saint-Michel). — 179, v. 22, *Dresser* haye. — 190, v. 30, *justifié*, — 192, v. 12, En vos testes grouslez *vos* couleuvres sifflantes. — 193, v. 4, si *comme* Tydée. — 195, v. 32, *deplorable*. — 208, v. 11, De *courgets*. — 223, v. 31, *aux* fœcialiens. — 232, v. 3, sa garde *et* son appuy.

Tome II.

Page 9, vers 25, supprimer la parenthèse. — 24, v. 23, *Je suis* mené. — 28, v. 11, *malhabille*. — 29, v. 14. Voyoit *envi* (c.-à-d. malgré soi, par force). — 45, v. 25, une virgule à la fin; v. 27, un point à la fin. — 47, v. 30, *aux gros yeux*, en caractères italiques. — 54, v. 20, *m'eschaufer*. — 55, v. 2, *aux gros yeux* en caract. italiques. — 81, v. 21. *ce qu'il faut* pour sa cause. — 82, v. 25, Qu'*escrivans* le matin. — 96, ligne 10. *Stances pleines d'antithèses*. — 104, v. 20, A toute *servitus*. — 112, v. 16, Pour noble adroit se dire (sans virgule après *noble*). — 114, v. 1, *par* icelle; v. 7, *raisonner*. — 118, v. 10, *ou* paillasse. — 120, v. 14 *foudroyant*. — 127, v. 7, supprimer la virgule à la fin. — 130, v. 9, *ces* derniers chants. — 135, v. 27, aux *animauts* ; v. 29. *ardante* manie; v. 30 virgule à la fin. — 158, v. 8, *où* tout est advisé. — 273, v. 28, virgule à la fin. — 174, v. 19, virgule à la fin. — 177, v 29. *reçoy* le. — 184, v. 4, *Socratais*. — 193, ligne 43, *Charites*. — 196, v, 31, virgule à la fin. — 197, v. 35, deux points à la fin. — 207, v. 8, un point à la fin. — 213, v. 6, *mal sage*, entre deux virgules. — 218, v. 27, virgule à la fin; v. 28, virgule après *Mais*. — 220, ligne 16, *meurtrir*. — 225, v. 21, supprimer la virgule après *Mais* celuy qui. — 231, ligne 43, mettre *la ville en état de* défense. — 238, *taincueurs*. — 251, col. droite, ligne 6, *Pointe*, *dard*. — 257, col. gauche, ligne 2, *obstiné*.

OMISSIONS

Ajouter aux satires ou discours politiques des pages XXXIV-XXXVI.

Honoré Henry. — *Commentaires des guerres civiles de nostre Temps,* Avignon, 1565 (46 pages, alexandrins). Bibl. Nat. Réserve ye, 1022.

P. du Rosier. — *Déploration de la France sur la Calamité des dernières guerres civiles, advenues en icelle, l'an 1568* (20 p. alexand.). Bibl. Nat. Réserve ye, 1775.

Pierre Habert. — *Traicté du bien et utilité de la paix et des maux provenans de la guerre*, Paris, 1568 (26 p. alexand.) Bibl. Nat. Réserve ye, 4138.

Philibert Bugnyon. — *Les plainctes et regretz des Trois Estatz du Royaume de France,* Lyon, 1571 (15 p. alexand.). Bibl. Nat. Réserve ye, 3636.

Estienne de Laguette. — *Elegie sur la Calamité de nostre Temps et sur la mort de Monseigneur le Comte de Brissac,* s. d. Bibl. Nat. Réserve ye, 439.

Pour le reste, que nous n'avons pas rencontré dans les fonds publics, ou qui ne correspond guère à notre ouvrage, on consultera l'excellent livre de l'Abbé F. Charbonnier, *La Poésie française et les Guerres de Religion*, Paris, 1919. Enfin, nous avons omis de signaler dans la *Bibliographie* de Desportes, I, 212, la violente *Satyre contre un Juif*, qui se trouve dans le *Recueil de Sercy*, II, 196-202, et que M. Frédéric Lachèvre a reproduite dans l'*Appendice* du tome II de sa *Bibliographie des recueils collectifs*, 1903.

PRÉFACE

Notre intention n'est point d'étudier ici la Satire depuis ses origines, comme l'a fait Viollet-le-Duc dans son *Discours préliminaire aux Œuvres de Mathurin Regnier*, ni de marcher sur les traces de C. Lenient, qui, dans *la Satire en France, ou la Littérature militante au* XVI^e^ *siècle*, a compris dans ce genre tout ce qui pouvait s'y rapporter : la Comédie, le Pamphlet en prose et en vers, la Gravure et la Chanson. L'essai de Viollet-le-Duc n'était pas sans intérêt en 1822, et l'ouvrage de C. Lenient a pu paraître agréable en 1866, au temps où la critique historique, troublée par les grâces de Sainte-Beuve, se montrait moins préoccupée d'exactitude rigoureuse que d'un étalage mondain de concetti et d'avantages personnels. Le travail de C. Lenient fait encore autorité, et d'ailleurs sa nomenclature des Satires politiques et religieuses est suffisamment étendue. Toutefois, on ne saurait le consulter qu'avec la plus grande circonspection, l'esprit déjà nourri de lectures similaires et débarrassé de tout parti pris. Ce qui fait surtout de *la Satire en France* un ouvrage caduc, est le dédain de son auteur pour une littérature gaillarde, et plus souvent licencieuse, qui relie Ronsard,

Mathurin Regnier et ses amis à la vieille tradition gauloise, et qui ne peut être ignorée au nom des bonnes mœurs ou de la pudibonderie. Il n'appartient pas au critique de rejeter des valeurs qui choquent ses convictions ou sa délicatesse, et l'on n'a pas tout dit en traitant de *sentine* le *Cabinet satyrique*. Le dégoût du pauvre M. Lenient, admirateur sur commande de Rabelais et d'Henry Estienne, a quelque chose de dérisoire : c'est de la suffocation ! Avant de régler ses pas majestueux jusqu'à cette porte condamnée, il lui arrivait de briller de tous les éclats empruntés de la Rhétorique, quelquefois de rencontrer juste par ses propres moyens. Mais le *Cabinet satyrique*, qui lui fit perdre haleine, eut en même temps la même efficace sur son portefeuille et sa mémoire : il ne dit plus rien que d'extravagant, son éloquence balbutie et sa vue se trouble au point qu'il contemple, épouvanté, deux individus distincts, deux démons orduriers, en l'unique personne de Claude d'Esternod, sieur de Refranche, auteur d'un livre pittoresque et débraillé...

Cependant, les Recueils satyriques des XVI^e et XVII^e siècles, indispensables à l'étude de la Satire en général, ont fini par arrêter l'attention scrupuleuse d'un Frédéric Lachèvre. En outre, la thèse de M. Vianey (1) sur Mathurin Regnier et, malgré quelques erreurs de détail, le judicieux opuscule de M. Léon Levrault (2), rendront plus de services au public que l'essai de bibliophile champêtre de Viollet-le-Duc, ou l'éclatant psittacisme de C. Lenient, honneur

(1) Mathurin Regnier, Paris, Hachette, 1896.
(2) *La Satire, Évolution du genre*, Paris, Delaplane, s. d. BIBL. NAT. 8° YE. 6218

des bibliothèques municipales et de l'arrière-officine du père Homais.

Le présent ouvrage ne contient guère que des satires proprement dites, conçues selon l'idée que l'on se fait communément de la Satire poétique et d'après les modèles de l'Antiquité latine. L'Épigramme, la Chanson, le Conte en vers et le Pamphlet politique n'y entrent point; ni, en raison de leur multitude et trop souvent de leur médiocrité, les poèmes anonymes sur la paternité desquels il n'est pas d'hypothèses valables. L'octosyllabe, sauf de rares exceptions en faveur de pièces agréables qui rompent la monotonie des mètres héroïques, ne pouvait trouver place dans ce cadre déterminé. Les Stances n'ont parfois échappé à la même règle que pour une raison semblable.

Ce choix, répétons-le, n'est pas arbitraire. Il correspond, dans son ensemble, à la Satire typique, que la Renaissance renouvela de Juvénal, de Perse et d'Horace, et qu'elle opposa aux formes légères de notre vieille poésie, — sans toutefois les abandonner complètement, — et surtout aux longues allégories et aux épopées satiriques. Malgré ces éliminations et quelques autres encore, sur lesquelles nous reviendrons à la fin de ce rapide aperçu, le lecteur se croit sans doute autorisé, par la fréquence de la raillerie dans notre littérature, à penser que la matière est inépuisable, que la foule des auteurs seront sacrifiés aux noms les plus célèbres par le talent ou le scandale. Eh bien, la France possède si peu de véritables satiriques que chacun se trouve ici représenté et que nous avons dû emprunter à des satiriques occasionnels la majeure partie de notre ouvrage. Ces derniers ne

sont pas à dédaigner, car l'on sait que la colère engendre les bons vers; enfin, Ronsard et Du Bellay peuvent être considérés comme les pères de la Satire moderne, celle qui trouva son épanouissement dans Mathurin Regnier et Boileau-Despréaux; celle qui embrasa de ses laves le génie abrupt et sublime d'Agrippa d'Aubigné.

* * *

Si l'on s'étonne de rencontrer peu de satiriques avérés chez un peuple qui fronda toujours jusqu'aux institutions et aux principes auxquels il est le plus attaché, l'on ne sera pas moins étonné devant cet axiome, au premier abord paradoxal, que plus une race est désignée pour la Satire, — *Satira tota nostra est*, dit Quintilien, — moins elle en recherche le langage défini, la forme appropriée. Tout, en effet, sert de véhicule à ce génie naturel : la philosophie, le théâtre, l'épopée, le roman, le conte, la peinture, la sculpture, la musique même; et si des raffinés cherchent un perfectionnement à la malice générale, c'est dans la concision qu'ils le rencontrent. La Satire, alors, étroitement canalisée dans l'Épigramme, devient un jeu d'esprit. Combien d'épigrammatistes en Grèce pour un Archiloque, dont nous ne pouvons d'ailleurs nous faire une idée juste; pour quatre satiriques latins, parmi lesquels Lucilius n'est connu que par d'informes débris, combien de Martials et de Catulles !

Le moyen âge et les débuts des temps modernes offrent à peu près le même tableau qu'Athènes et Rome. La Satire est partout répandue, dans le poème épique, les sirventes, les dits, les fabliaux, les débats;

au théâtre, à l'église, sur la table de marbre du Palais et jusque dans les cimetières. Le génie d'un Rutebeuf ou la subtilité d'un Coquillart ne s'appliquent pas à lui donner une forme déterminée, à l'isoler dans un genre. Tantôt elle épouse le rythme inégal du couplet tantôt celui de l'octosyllabe à rimes plates des fabliaux; tantôt elle devient épigramme avec le rondel, le rondeau, la ballade, les quatrains monorimes du *Livre des Manières* d'Estienne Fougères, et autres pièces à formes fixes. On peut objecter que la *Bible Guyot* et celle d'Hugues de Brézé, les romans du *Renart* et de *la Rose*, pour ne citer que ces ouvrages, sont des satires à proprement parler. Ce sont plutôt des microcosmes, construits par des railleurs et des philosophes sans indignation, et ce n'est pas à ces satires trop amplifiées que s'applique la formule de Varron : *Satura sive mixtura.*

Quand avec les temps modernes s'affaiblit le culte public pour ces monuments imposants et confus, que domina longtemps encore le *Roman de la Rose*, les poètes tentèrent d'adapter la Satire au goût nouveau. Déjà distincte de l'Épigramme, elle sollicitait un domaine qui lui fût propre, comme un chèvre-pied, las d'être promené par les carrefours, aspirerait à réintégrer l'antre paternel. Marot (1) la fit entrer dans le *Coq-à-l'asne*, dont il passe pour l'inventeur, bien qu'Eustorg de Beaulieu en ait fait usage avant lui. Jacques Pelletier, Claude de Boissières, Delaudun d'Aigaliers, Guillaume Durand et Thomas Sebillet considèrent le Coq-à-l'asne comme une véritable

(1) Marot fit aussi une satire : *L'Enfer*. Ajoutons que Bonaventure des Periers traduisit en octosyllabes non rimés la 1re sat. d'Horace : *Qui fit, Mœcenas,...*

espèce de Satire. « Sa matière, dit le dernier dans l'*Art Poëtique François* (1548), sont les vices de chacun qui y sont repris librement par la suppression du nom de l'autheur [*des vices*]. Sa plus grande élégance est sa plus grande absurdité de suite de propos, qui est augmentée par la ryme platte, et lès vers de huit syllabes... A la vérité, lès Satyres de Juvénal, Perse, et Horace, sont Coqs à l'asne Latins : ou a mieus dire, lès Coqs à l'asne de Marot sont pures Satyres Françoises... Mais sois fin et avisé en lès faisant, a fin de ne tomber au vice de je ne say quelz, non Poëetes, mais rymeurs, qui esmus de la faveur qu'avoient rencontré ceux de Marot pour leur nouveauté et bonne grâce, et de tèle amour envers leurs sotz œuvres qu'ont les Singes leurs lais petis, n'ont eu honte par cy devant, et ne creignent tous lès jours de publier dès rymasseries, qui ne meritent nom de Coqs à l'asne, ne de Satyres, tant sont licencieuses, lascives, effrenées et autrement sottement inventées et composées. »

Que les Satires de Juvénal, de Perse et d'Horace soient *Coqs à l'asne latins*, cela porte tout d'abord à sourire. Considérons, toutefois, que Sebillet n'entend qu'établir un rapport, en vérité assez lointain, entre la composition variée de la Satire latine et le décousu propre au Coq-à-l'asne. Ce genre de satire n'était guère destiné qu'à la médisance, à cause de la facilité qu'il offrait de railler la cour et la ville sous de prudentes allusions, et de passer rapidement en revue les événements les plus divers. La licence, que Sebillet reproche aux « rymassiers », devait fatalement y entrer comme moyen comique, et l'abus du moyen ne pouvait qu'entraîner à la dégénérescence que Sebil-

let déplore. Telle était, cependant, la conception de la Satire, aussi bien antique que gauloise, de mêler la lasciveté à la censure. La lasciveté seule se rangeait naturellement dans le genre satirique, que les anciens faisaient dériver de *Satyra*, comme s'il eût été le langage même des Satyres. L'étymologie de *Satura*, qui n'est pas moins acceptable, ne rendait pas la Satire plus chaste, puisque *Satura* désigne un mélange de toutes sortes de mets, où l'érotisme peut tenir lieu de sel... Comme la première étymologie n'a pas été sans influer davantage sur un genre de satire, il conviendrait peut-être, pour désigner celui-ci, de conserver l'*y*, et de ne réserver l'orthographe courante, aujourd'hui seule admise, que pour la Satire proprement dite. La critique y trouverait beaucoup plus de facilité, lorsque, étudiant la seconde moitié du XVI^e^ siècle et les débuts du XVII^e^, elle doit distinguer entre le style ou l'inspiration du *Livret de Folastries*, par exemple, et celui des *Discours des Misères de ce temps*, ou bien encore entre les « gausseries » de Mathurin Regnier et ses œuvres supérieures. M. Lenient n'est plus là pour dénier toute importance littéraire au genre *satyrique*, et le chasser honteusement de l'histoire...

Le Coq-à-l'asne ne pouvait convenir à l'ambitieuse Satire, qui voisine presque toujours avec le Discours Moral et souvent l'incorpore. Dans le manifeste de la Brigade, qui devait modifier la Littérature, Du Bellay prétendit que le *Naturel n'est suffisant à celuy qui en poësie veut faire œuvre digne de l'Immortalité ;* au chapitre suivant, il conseilla de laisser les « rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles espiceries, qui corrompent le goust de nostre

langue et ne servent sinon à porter tesmoignage de notre ignorance ». La classification par genres, à quoi tendait ce brusque bouleversement, devait donner naissance à la Satire, en même temps qu'à l'Élégie, l'Ode, l'Églogue et la Tragédie. « ... Autant te dy-je des satyres, reprend Du Bellay, que les François, je ne sçay comment ont appellées cocs à l'asne, esquels je te conseille aussi peu t'exercer, comme je te veux estre aliene de mal dire : si tu ne voulais, à l'exemple des anciens, en vers héroïques (c'est-à-dire de dix à onze, et non seulement de huit à neuf) sous le nom de satyre, et non de cette inepte appellation de coc à l'asne, taxer modestement les vices de ton temps, et pardonner au nom des personnes vicieuses. Tu as pour cecy Horace, qui selon Quintilian, tien le premier lieu entre les satyriques... »

Mais déjà, cinq ans avant la *Défense et Illustration* (1549), Abel Foulon et Michel d'Amboise avaient traduit en décasyllabes, l'un les Satires de Perse, l'autre celles de Juvénal. La traduction du I^er livre des Satires d'Horace, dédiée par François Habert à Mellin de Saint-Gelais, parut dans le même mètre, l'année même de la *Défense*; et, en 1555, la Satire étant reconnue comme genre littéraire, Jacques Pelletier en dissertait dans son *Art Poetique :* « Toutefois, une satire bien écrite peut servir aux tans qui viennent apres, e peut contanter les hommes convoeteux des choses passées : par ce qu'ele doet étre pleine de divers propos e de diverses personnes... Brief, la Satire ét comme le fiel de l'Histoere, car an ele ne se decrit que la vérité des vices. »

Jacques Pelletier du Mans, qui fut un peu l'initiateur de Ronsard, fut aussi le premier qui, marchant

sur les pas d'Horace, tenta d'acclimater la Satire à l'antique. Homme de lettres consommé, il imite son modèle avec la mesure d'exactitude que lui permettaient la langue et la fraîche expérience de son temps. Mais Apollon semble répondre seul à son appel : Némésis, que nul encore n'a sollicitée, attend qu'une voix plus jeune et plus forte l'asservisse à son charme et son pouvoir. C'est elle qui enfle le ton des *Regrets*, elle qui soutient le style du *Poëte Courtisan* et de la *Vieille Courtisane*, elle qui dicte l'*Exécration sur l'Angleterre*, et vivifie de sa malice les *Stances contre les Pétrarquistes*, ou l'*Hymne à la Surdité*. Du Bellay, toutefois, bien que né pour la Satire, cherchait à briller dans un genre plus élevé, où Ronsard, presque seul, devait dominer son siècle. Les grâces bucoliques achevèrent de le détourner de l'aigre déesse. Il trépassa de mort subite, à l'époque où son caractère assombri l'inclinait derechef à la Satire; et peut-être eût-il fait entendre à la France des accents d'une énergie encore inconnue...

Le principal mérite de Du Bellay est d'avoir ébauché la Satire de Mœurs, d'après les modèles italiens, surtout ceux de l'Arétin et de l'Arioste. Pourtant, la grande Satire, éloquente, généreuse et spontanée, ne devait se manifester qu'avec Pierre de Ronsard, quelque temps après la mort de Du Bellay, et grâce aux circonstances politiques.

Le maître de la Pléiade, qui cultivait tous les genres, s'était, à vrai dire, exercé à la censure en maints endroits de ses recueils; mais, avant de le présenter comme moraliste et défenseur de l'ordre, il convient de parler du *Livret de Folastries*, auquel se réfère toute une école au XVII^e^ siècle, et qui n'est lui-même,

au XVI^e, qu'une sorte de point de repère de notre esprit foncier.

Cet esprit *satyrique*, que l'on nomme communément *gauloiserie*, imprégna, comme nous l'avons dit, toute une partie de notre ancienne poésie, depuis les sottes chansons et sottes ballades jusqu'à Clément Marot et Mellin de Saint-Gelais, en passant par Eustache Deschamps et François Villon. Les Recueils Satyriques du XVI^e siècle, tels que le *Trésor des Joyeuses Inventions*, la *Fleur de Poësie françoyse*, la *Récréation et Passe-Temps des Tristes*, les *Blasons et contre-Blasons du Corps féminin*, etc., ne sont, en somme, que la répétition d'un recueil collectif, alors presque centenaire : *Le Jardin de Plaisance et Fleur de Réthorique*, imprimé par Antoine Vérard en 1501. La confusion qui s'y rencontre de la gaillardise et du bien-dire, du sacré et du profane, est la meilleure garantie de la naïveté publique. Bien que les mœurs commençassent à s'affiner au temps de Ronsard, elles n'avaient pas encore acquis un tel degré de contrainte qu'un poète pût être déshonoré pour imprimer ce que de vive voix il n'eût osé dire. D'ailleurs, comme Catulle et Martial, il avait la ressource de protester de la pureté de ses mœurs, et les lettrés rangeaient bénévolement les écarts de sa Muse parmi les débauches de l'esprit.

Nam castum esse decet pium pœtam
Ipsum, versiculos nihil necesse est.
Catulle.
Lasciva est nobis pagina, vita probe est.
Martial, L. I. 5. *Ad Cæsarem.*

Ronsard sacrifia ainsi au genre satyrique par le *Livret de Folastries* (1553), qu'il fit passer pour une

œuvre de jeunesse, du temps qu'il étudiait avec Baïf au Collège Coqueret. Mais, comme il prétendait, lui aussi, laisser à l'âge précédent les « espiceries qui corrompent le goust de notre langue », il s'appliqua à travestir la gauloiserie de Marot sous un vêtement renouvelé de l'antique, à lui prêter les grâces légères, les naïvetés affectées de Catulle et des néo-catulliens, — Flaminio, Pontano, Jean Second... Cette partie de son œuvre n'en reste pas moins la plus française avec les *Discours des Misères de ce Temps ;* et même à les considérer ensemble, elles forment comme le double visage de la Patrie, l'un narquois, voluptueux et badin, tourné vers la Paix, l'autre majestueusement embelli par le courage viril et tous les reflets d'une grande âme.

Le Livret de Folastries engendra plus tard la *Muse Folastre* (1600) et les *Muses Gaillardes* (1609), où la présence des odelettes satyriques du vieux Ronsard a la valeur d'un manifeste. Le succès de ces florilèges érotiques engendra à son tour les *Satyres Bastardes*, le *Recueil des plus excellens Vers Satyriques*, le *Cabinet Satyrique*, les *Délices Satyriques*, le *Parnasse* et la *Quintessence Satyrique*, etc..., dont les auteurs les plus célèbres figurent à la suite des *Œuvres* de Regnier. Mais n'anticipons pas sur l'étude du XVII^e^ siècle à ses débuts, époque où la gaillardise eut le loisir de s'étaler sans contrainte après les fureurs de la Ligue.

Ce n'est pas grâce à son livret parodique et plein de bonhomie, que Ronsard peut faire figure de satirique, au sens qui nous occupe particulièrement; et peut-être n'aurait-il tenu qu'un rang honorable dans ce genre si les deux *Discours des Misères*, la *Remontrance au Peuple de France*, et la *Responce aux*

injures, ne l'avaient désigné à l'attention de ses contemporains et de leur postérité.

Nous ne possédons pas toutes les satires de Ronsard. Claude Binet prétend qu'il en avait composé un nombre plus considérable et qu'il les avait détruites, jugeant son siècle indigne d'en faire son profit. Charles IX, qui dut les connaître, s'assura moins un courtisan qu'un défenseur en comblant Ronsard de présents. Il feignit de s'offrir lui-même à la critique, afin d'affermir le poète dans la conscience d'un rôle supérieur et de le rendre audacieux. Enfin, le monarque soutenait Ronsard de ses encouragements, car il savait que l'éloge et la confiance nourrissent le génie et l'attachent étroitement comme le lierre à l'écorce. La diplomatie de Charles IX n'était pas tout à fait inutile. A deux reprises, Ronsard avait eu des velléités d'indépendance : la première au temps que la Pléiade écoutait les discours athéistes de Geoffroy Vallée, et faillit s'engager dans une voie périlleuse; la seconde où Ronsard tendait l'oreille aux avances flatteuses des religionnaires, parmi lesquels il comptait des protecteurs, des disciples et des amis. La reconnaissance qu'il devait au régime aida sans doute son bon sens naturel à se ressaisir. Qu'aurait-il fait, lui, païen mystique, de ce rationalisme dépouillé? Le catholicisme, ami des fables et de la pompe, lui apparut alors comme la seule institution de tolérance dont il pût s'accommoder, la seule, disons-nous, qui lui permît de laisser briller son libre esprit au travers d'une rhétorique impénétrable au vulgaire. Il se rendit bien compte que ses appréhensions étaient justifiées, le jour où le pamphlet huguenot du *Temple de Ronsard* l'accusa de paganisme, au sujet

d'une pièce du *Livret de Folastries*, dont l'Église ne s'était point souciée, et de libertinage de mœurs pour quelques médisances de parti, qui d'autre part, n'épargnèrent ni Muret ni Théodore de Bèze, non sans apparence de raison. Ce n'est pas qu'il faille trop se fonder sur des mobiles personnels pour expliquer la résolution de Ronsard. Mais il est possible qu'ils aient éclairé son patriotisme, s'ils ne l'ont pas décidé. On ne saurait le lui reprocher : en supputant ses intérêts, il ne les séparait point de la Poésie, lui son rénovateur et son maître. L'intelligence française n'était-elle pas liée à la destinée d'un Ronsard?... La véritable libre pensée n'est pas tout entière où la place C. Lenient. Elle est sortie d'une libération des dogmes, à laquelle le protestantisme, avec sa rigueur tyrannique, n'a guère aidé; et l'on pourrait soutenir, comme Philarète Chasles, que le progrès des sciences et de l'esprit moderne a ses lointaines origines dans le moyen âge.

Ronsard, cependant, ne combattait pas les sectaires pour se déclarer aveugle sur les excès de son parti, ou la conduite souvent scandaleuse de quelques-uns de ses représentants. La *Truelle crossée*, dont on ne connaît que le titre, fut, au dire de Claude Binet, une satire contre Philibert de Lorme, qui avait obtenu l'abbaye de Livry par des moyens indignes. *La Dryade violée*, que l'on a confondue à tort avec l'*Elégie de la Forêt de Gastines*, reprenait l'Administration des Domaines sur sa mauvaise gérance; il n'est guère de pièces du même genre où le poète ne s'élève contre le luxe de la Cour, l'ambition de ses officiers, l'ignorance de la Noblesse, ou l'insolence des trafiqueurs.

« Le véritable génie de ce grand poète, écrivait Jean Moréas, ne se découvre entièrement que dans ses Odes sublimes et dans ses compositions morales, d'une gravité inspirée. » Ronsard, en touchant la Terre avec la Satire, retrouvait des forces nouvelles. Il comprit qu'au déclin de sa vie laborieuse il ne devait pas mépriser un sujet d'inspiration qui lui épargnait des redites et lui valait encore des imitateurs : aussi offrit-il ses services de satirique à Henri III ; mais ce prince frivole s'en désintéressa. S'il avait été aussi bon politique que Charles IX, il eût évité à la Cour et à lui-même les *Sonnets contre les Mignons*, qui sont dans l'Histoire comme des répliques à certains portraits de Suétone, encore qu'ils soient peints avec un burlesque cruel et une fougue affectée.

Pour en revenir à la véritable Satire, Ronsard en avait étudié les lois dans Juvénal et Perse, « et par sus tout Horace », qu'il s'était proposé d'imiter. Néanmoins, son modèle le plus direct fut Du Bellay, plus pur, plus parfait que lui dans le *Poëte Courtisan*, mais moins robuste et moins inspiré. Ronsard y trouva le style familier que Du Bellay avait su transposer d'Horace, ce naturel qui doit former la trame de la Satire et rester apparent sur de longs espaces, afin que les éclatantes broderies de la Fantaisie, les accents vigoureux de l'Indignation, y semblent jetés çà et là comme par une humeur soudaine, et que le disparate s'y fasse mieux apercevoir. Par l'application et la force de son génie, Ronsard y réussit mieux que Du Bellay, et ce fut lui qui, jusqu'à Regnier, resta à peu près l'unique modèle du genre, Vauquelin de La Fresnaye n'en ayant formulé les lois qu'en 1604

et 1605, dans le *Discours sur le sujet de la Satyre*, et dans l'*Art Poëtique François*.

Le succès des *Discours*, en ces temps de troubles et de guerres intestines, engendra nombre d'œuvres similaires, dont nous avons choisi les meilleures et les moins longues. Les malheurs de la France, la vie de la Cour, l'ambition de la Noblesse, étant presque les seuls lieux communs que les poètes songeassent à exploiter, nous avons tenu à respecter cette monotonie dans la mesure du possible, pour ne pas donner une idée fausse de la Satire au XVI^e^ siècle en général. La satire de mœurs et la satire littéraire, ébauchées par Du Bellay dans le *Poëte Courtisan*, la *Vieille Courtisane*, et les *Stances contre les Pétrarquistes*, ne trouvèrent guère de continuateurs qu'avec Jean de la Taille et Nicolas Le Digne. Le recueil épigrammatique des *Regrets* inspira diversement de plus nombreux imitateurs. C'est qu'inhabiles au genre nouveau et mal défini de la Satire, ils n'osaient l'aborder avec l'aisance souvent déplorable que montrèrent les siècles suivants, quand le poncif rendit la médisance accessible au premier versificateur venu. D'ailleurs, le genre *satyrique*, qui est la Satire dans son enfance, passa longtemps encore pour la forme appropriée de la Satire de mœurs. La fantaisie, plus que la censure, s'y exerçait aux dépens de la vieillesse, des maris trompés, des jaloux, des courtisanes et des débauchés. On en trouvera un exemple dans l'*Enfer de la Mère Cardine*, de Flaminio de Birague, bien que cette pièce soit une tentative de fusion des deux genres, mineur et majeur.

* * *

Deux hommes, cependant, que leur époque et les

suivantes devaient ignorer, réalisaient à peu près les deux tendances inégales de la Satire au XVI^e siècle. Surtout politique avec Ronsard, elle dégénéra en pamphlets anonymes, dont un seul, la version rimée du *Tigre* de François Hotman, possède quelque valeur. Mais la Poésie, sinon la Littérature, était en droit d'attendre autre chose que le *Banquet du Comte d'Arète*, de Louis d'Orléans, et la *Satyre Ménippée*, où les vers sont presque entièrement sacrifiés à la prose. Ces deux poètes sont Agrippa d'Aubigné et Vauquelin de La Fresnaye, l'un politique et religieux; l'autre censeur de mœurs sans âpreté, et moins peintre que moraliste. Le dernier se rapprocherait davantage du type de satirique souhaité par la Pléiade, qui préférait Horace à Juvénal pour son humeur sans animosité et sa nonchalante élégance. L'un et l'autre, si opposés, font usage du véritable style satirique, sur lequel le second s'est assez clairement expliqué pour que, tout à l'heure, nous lui laissions la parole. Comme un genre littéraire n'est délimité que du jour où il possède son style propre, la Satire, déjà presque formée au temps de Du Bellay et de Ronsard, commençait sa seconde jeunesse avec Agrippa d'Aubigné et Vauquelin de La Fresnaye.

* * *

C'est de Ronsard que d'Aubigné se réclame dans la préface des *Tragiques*, épopée satirique écrite plus de trente-six ans avant sa publication (1616), pendant « les guerres de septante et sept, à Castel-Jaloux », et que son auteur prit la peine de « polir et remplir encores quelques années après ». D'Aubigné se ren-

dant compte que le temps avait vieilli son style, se mit donc sous la protection du maître de sa jeunesse, qu'il jugeait immortel, et feignit de laisser la plume d'un tiers pour s'exprimer sur son œuvre avec plus de liberté. « Il disoit que le bonhomme Ronsard, lequel il estimoit par dessus son siècle en sa profession, disoit quelquefois à luy et à d'autres : « Mes enfans, deffendez « vostre mere de ceux qui veulent faire servante une « Damoiselle de bonne maison. Il y a des vocables « qui sont françois naturels, qui sentent le vieux, « le libre françois, comme *dougé, termüe, empour,* « *torne, bauger, bouger,* et autres de telle sorte. Je « vous recommande par testament que vous ne « laissiez point perdre ces vieux termes, que vous « les employiez et deffendiez hardiment contre des « maraux, qui ne tiennent pas elégant ce qui n'est « point escorché du latin et de l'italien, et qui aiment « mieux dire *collauder, contemner, blasonner,* que « *louer, mespriser, blasmer :* tout cela c'est pour l'esco- « lier de Limosin... Voyla les propres termes de « Ronsard. Après que nous luy remonstrions quelques « rythmes *(rimes)* qui nous sembloient maigres, il « nous disoit que Ronsard, Beze, du Beslay et Jodelle « ne les avoient pas voulu plus fecondes, qu'il n'estoit « pas raisonnable que les rythmes imposassent des « loix sur les poemes. »

D'Aubigné, envieux à seize ans de la gloire de Ronsard, connut son maître vers l'âge de vingt ans, à l'époque où il écrivait des vers en l'honneur de Diane de Talsi, nièce de M^lle^ du Pré, que Ronsard chantait sous le nom de Cassandre. L'empreinte du chef d'école était déjà manifeste dans le *Printemps,* dont une pièce, celle contre la Vieille *Maroquin,* est imitée du

Livret de Folastries. La préface du *Printemps* contient des louanges à Ronsard, et dans la *Lettre XJ* des *Poincts de Science,* d'Aubigné convie son correspondant « à lire et relire ce Poete sur tous », ajoutant que « c'est luy qui a coupé le filet que la France avoit soubs la langue », et que les vers plus étudiés de ses successeurs manquent de fureur poétique. Enfin, dans la préface aux *Méditations sur les Pseaumes,* il dit avoir « mis plus de goust aux anciennes harangues faites aux Rois et aux poëtes de la volée de Ronsard ». Comme l'a fait remarquer Jean Moréas, « au plus fort des querelles religieuses, d'Aubigné sut garder intacte son admiration pour le grand lyrique. Il ne fit point comme certains petits disciples, passés au Calvinisme, qui offensaient par leurs écrits le maître demeuré bon catholique. »

Les *Discours* catholiques des *Misères de ce temps,* n'ont pas été sans donner le ton aux passages satiriques des *Tragiques,* et sans doute ont-ils incité leur auteur à prendre exemple sur Juvénal. La Bible, que d'Aubigné pouvait lire en hébreu, Homère et Lucain, ont nourri ce torrent impétueux qui roule pêle-mêle des trophées, du limon, des quartiers de roc et des cadavres, sous les nues orageuses où resplendit par éclairs la gloire de Dieu, des justes et des martyrs. La poésie française ne possède rien d'équivalent; et si d'Aubigné n'eût pas écrit sous l'influence presque toujours immédiate de la passion, dans un siècle qui connaissait mal les bornes du développement, il aurait été notre Dante. C. Lenient, souvent moins bien inspiré par la Réforme, a trouvé de justes accents, rendons-lui cet hommage, pour célébrer d'Aubigné et caractériser son poème en quelques lignes. « A

travers le délire de la fièvre, il a vu autour de son chevet les figures radieuses de Moïse, de Gédéon, des Macchabées, de Coligny, défenseurs du peuple opprimé; en face, les types exécrés des Pharaons, des Héliogabale, des Néron, des Charles IX, des Henri III, des Catherine de Médicis. Tous ces fantômes évoqués, ceux-ci des profondeurs de l'antiquité, ceux-là de l'arène des temps présents, se confondent pour lui dans une sorte de cauchemar terrible, où retentissent les arquebusades de Montcontour et de Jarnac, avec les tonnerres du Sinaï et les trompettes de Jéricho... »

« La matière de l'œuvre, dit son auteur, a pour sept livres sept tiltres separez, qui toutefois ont quelque convenance, comme des effects aux causes. Le premier livre s'appelle *Miseres*, qui est un tableau piteux du Royaume en general, d'un style bas et tragicque n'excedant que fort peu les loix de la narration. Les *Princes* viennent après, d'un style moyen, mais satyricque en quelque façon; en cettuy-là, il a esgalé la liberté de ses escripts à celle des vices de son temps, denotant le subject de ce second pour instrument du premier. Et puis il faict contribuer aux causes de ses miseres l'injustice, soubs le tiltre de *la Chambre dorée :* mais ce troisiesme de mesme style que le second. Le quart qu'il appelle les *Feux*, est tout entier au sentiment de la religion de l'autheur et d'un style tragicque moyen. Le cinquiesme, sous le nom de *Fers*, d'un style tragique eslevé, plus poeticque et plus hardy que les autres... Le Livre qui suit s'appelle *Vengeances :* theologien et historial. Luy et le dernier, qui est le *Jugement*, d'un style eslevé, tragicque, pourront estre blasmez pour la passion partisane. Mais ce genre d'escrire a pour but

d'esmouvoir, et l'autheur le tient quitte s'il peut cela sur les esprits desja passionnez ou pour le moins æquanimes. »

On voit par maints endroits de ce passage que le poète se souciait de donner à chacun de ses livres une unité de style, et qu'il pensait que la Satire dût s'exprimer en un *style bas et tragicque*, ou dans un *style moyen*. Par style tragique, il entendait, — une fois au moins, — celui des premières comédies grecques, ces chansons qui reprenaient les vices ou les travers d'autrui, au sortir d'un banquet de vendangeurs, où ceux-ci sacrifiaient un bouc *(tragos)* à Bacchus. Style sans élévation, et volontiers licencieux, auquel d'Aubigné incorporait « le vieux, le libre françois », pour le rendre encore plus familier, plus pittoresque et plus brusque, comme si quelque pasteur de troupeaux, à la naïve droiture, eût semoncé les Princes de la *Chambre dorée*. L'artifice de l'archaïsme, nous le verrons plus tard, fut employé à une autre fin : le comique, indispensable à la satire de mœurs, et que les poètes du XVII^e siècle renouvelèrent de Rabelais, ainsi que l'anachronisme.

On a trop écrit sur les *Tragiques* pour qu'il soit utile d'y revenir en cette courte étude. Il nous a suffi d'en indiquer la filiation et de montrer un satirique dans la possession de ses moyens. Mais, doué de tant de qualités, et portant le signe certain du génie, d'Aubigné n'a point fait école. Il passa même inaperçu. Encore aujourd'hui, peu de lecteurs abordent volontiers son épopée hérissée, hostile aux petits partisans du *bon goût*, et qui requiert une connaissance parfaite de l'histoire et de la langue du XVI^e. Elle demande surtout la même impartialité que lui montra

le généreux et bienveillant Ronsard. Peut-être lui accorderait-on plus de confiance, de curiosité, si l'on savait combien lui doit le poète des *Châtiments* et de la *Légende des Siècles*...

Les raisons d'à présent sont à peu près les mêmes que celles d'autrefois. Outre la rudesse souvent involontaire du style, les redites, les amplifications trop nombreuses, l'*actualité* du poème, déjà périmée en 1616, fut la cause de l'indifférence générale. Les hommes oublient vite les malheurs collectifs, et cette faculté leur est précieuse : elle fait place nette à l'illusion, qui nourrit un optimisme indispensable à l'équilibre des sociétés, l'optimisme qui engendre l'espérance et ses efforts, sans quoi les nations n'auraient point d'avenir. Quel n'eût pas été le succès des *Tragiques*, si le poète avait osé les publier pendant l'orage ! A trois cents ans de distance, ils ne touchent plus que des sensibilités exceptionnelles et préparées par l'étude. A trente ans d'écart, ils ne touchaient personne : chacun avait hâte de jouir d'une paix chèrement acquise, et qui ne trouvait de fondement solide que dans la fusion des partis. Enfin, comme le sentait d'Aubigné, l'attention se portait sur une poésie nouvelle qui faisait table rase de la Pléiade, et d'où devait sortir un siècle littéraire enivré de sa propre gloire. Et même le XVII^e siècle aurait-il pu se souvenir du vieil Huguenot, quand la Maintenon, sa petite-fille, subjuguait le monarque et restaurait l'ancien culte avec une ombrageuse circonspection?

Le succès de d'Aubigné au XVI^e n'eût été que politique et religieux. Ce n'était pas le satirique attendu. Vauquelin de La Fresnaye, avons-nous dit, se rapprochait davantage de la conception de la Pléiade :

il croyait, avec Du Bellay, que la Satire française dût se modeler sur Horace, en reprenant les vices sans aigreur, en évitant les personnalités, ce que l'Abbé de Villiers, plus indulgent encore, appelait, au XVII^e siècle, la *correction fraternelle*. Il s'en faut, pourtant, que les alexandrins et les décasyllabes de Vauquelin conservent toujours ce ton d'instruction morale. Il pensait, d'ailleurs, qu'il était bon d'affecter un parler bourru et quelquefois malsonnant, sans qu'il fût jamais licencieux. C'est donc aller trop loin que de le comparer à Lucilius, comme l'a fait M. Léon Levrault, — à moins que le critique n'entende par là qu'il occupe un rang de précurseur, et que Regnier et Despréaux soient des types accomplis de satiriques.

* * *

Vauquelin de La Fresnaye était moins un satirique de tempérament qu'un habile écrivain. Selon M. Joseph Vianey, il aurait contribué à mettre la Satire à la mode. Pourtant, l'*Art Poétique* et les *Satyres Françoises* n'eurent à Paris aucun retentissement. Il est certain que Regnier les ignora, sans quoi il y eût pris son bien, car il était naturellement pillard comme un Satyre... L'influence de Vauquelin ne se fit sentir qu'en province, sur quelques poètes normands comme Sonnet de Courval, Jean Auvray, Angot L'Esperonnière, qui ne jouirent pas d'une renommée suffisante dans l'Athènes française pour être imités à leur tour. De même que d'Aubigné, Vauquelin se manifestait trop tard au public. C'était un vieil homme au vieux style.

« Après les chefs de la Pléiade, dit M. Joseph

Vianey, où en était en somme la satire française? Ronsard ne l'avait pas créée : mais il lui avait façonné un cadre. Du Bellay en avait donné un premier modèle : mais chez lui elle étouffait dans un cadre trop étroit. Que restait-il donc à faire? Une chose bien simple, semble-t-il : il restait à verser la matière déjà travaillée par Du Bellay dans le moule préparé par Ronsard. Mais ce n'était pas faire peu que de faire seulement cela. Car autant la matière était pauvre encore, autant ce moule était encore inapte à recevoir des contes, des fables, des dialogues, des scènes de comédie, voire des portraits en pied. C'est dire qu'après les chefs de la Pléiade, l'œuvre en était encore à ses fondations, et qu'en dehors des sources où ils s'étaient adressés, satires latines, satires italiennes, œuvres plaisantes de Berni, notre satire avait tout intérêt à en chercher de plus vivifiantes.

« Celui qui les découvrit ne fut pas le sieur de La Fresnaie Vauquelin. Car, adoptant sans modification la forme d'épître inaugurée par Ronsard, il se contenta d'y transporter des idées volées aux poètes avec qui Du Bellay avait rivalisé de talent. Aussi peut-on lui appliquer en toute vérité la plaisanterie que Regnard se permit un jour contre Boileau : à supposer que ses *Satires* disparaissent toutes un jour, nous n'en perdrions pas une seule pour cela; celles que nous ne retrouverions pas chez Horace ou Juvénal, nous irions les chercher dans le livre suivant : *Sette libri di Sattire di Ludovico Ariosto, Hercole Bentivoglio, Luigi Alamanni, Pietro Nelli, Antonio Vinciguerra, Francesco Sansovino e d'altri scrittori, raccolti per F. Sansovino.* »

M. Joseph Vianey reproche encore à Vauquelin

d'avoir volé jusqu'à la préface du recueil italien : *Discorso sopra la materia della Satira;* d'avoir dissimulé ses emprunts; d'avoir fait des centons, et de traduire dans un style terne et languissant. Mais l'apologiste de Regnier tempère sa sévérité excessive en avouant que si Vauquelin n'a pas inventé, il sut du moins choisir ses modèles; qu'il avait appris de Robert Garnier à ramasser parfois sa pensée dans un vers solide, et qu'enfin le vieil esprit gaulois l'a souvent bien inspiré. Ce ne sont pas là des éloges aussi minces que M. Vianey voudrait le faire paraître, et dont il connaît lui-même toute la valeur. Mais il fallait un repoussoir à Regnier et, naturellement, le « précurseur » fut tout indiqué. Les reproches adressés à Vauquelin, sauf celui de traduire dans un style languissant, peuvent être partagés entre les plus grands des poètes du XVI^e, et Regnier en prendrait la plus grosse part. Il faut être reconnaissant à Vauquelin, trop injustement oublié pour qu'on l'accable, de s'être conformé, dans ses traductions, au style que recommande le *Discorso sopra la materia della Satira,* et dont on n'avait en France qu'une idée confuse. Non, ce n'est pas un petit mérite que d'avoir jeté « dans le moule de Ronsard la matière déjà travaillée par Du Bellay », et que Du Bellay lui-même tirait d'Italie. L'application des poètes à perfectionner la Lyre, qu'ils se passent de main en main depuis des temps immémoriaux, est assez touchante pour que celui-là qui n'apporte qu'un grossier amendement soit honoré parmi les hommes.

Le Discours pour servir de Préface sur le Sujet de la Satyre reproduit en l'amplifiant ce que Vauquelin avait écrit du genre dans son *Art Poetique.* Il importe

peu pour nous qu'il ne soit qu'une traduction : il résume ce que le siècle avait obscurément pensé de la Satire et de ses origines. Regnier le pensait encore, ainsi que les satiriques d'avant Boileau, lequel reprochait à son devancier, sur le ton d'un homme de cour, des tableaux licencieux et certains mots « craints du chaste lecteur ». Les « fréquentations » de Regnier n'y étaient pour rien. Comme tous les satiriques, il se conformait à la tradition antique et gauloise; et si la Satire devait renaître aujourd'hui avec la vitalité de la jeunesse, il lui faudrait parler la même langue. « Nous manquons d'un Archiloque, » disait Moréas...

Laissons parler le vieux Vauquelin.

« Afin que les Poëtes de ce siècle là *(l'ère primitive grecque)* peussent taxer plus librement les vices et les défauts voluptueux et lascifs de chacun, ils introduisaient devant tous quelques Satyres, qui sont especes de Dieux habitants les forests, ayans des cornes au front et des pieds de Bouc, qui sont foletons ehontez et impudents, et qui sur tout se recreent de paillardises et choses lascives : et comme nos derniers majeurs, qui faisoient representer quelques Jeux, Farces, ou Moralitez en public, mettoient quelquefois en avant un fol, un bouffon, un badin, pour parler en plus grande liberté : ainsi en ce temps là, ceux qui n'avoient pas la hardiesse de dire des mechancetez et mauvaitiz d'alors, ils se couvroient de l'ombre et du nom de ces Satyres. En cette maniere fut introduite la Satyre antique et la Comedie : Lesquelles à peu pres estoient semblables au vers et au sujet : mais elles differoient en ce qu'en la Comedie on ne representoit point de Satyres comme en la Satyre. La Satyre donc et la Comedie sortirent incontinent

apres l'antique Tragedie. Mais depuis que les Grecs eurent usé par un long temps de cette façon d'escrire, ils commencerent à devenir un peu trop licentieux par ce qu'estant gaignez par prieres, ou corrompus par presents, ils se mirent à diffamer et dire mal des plus gens de bien. Qui fut occasion de faire la Loy par laquelle il estoit deffendu de faire vers diffamatoires contre aucun homme vivant, ne qui fust taxé par son nom. Pour cette raison Menandre trouva l'invention de la nouvelle Comedie, et fut rejetée la liberté de dire d'Aristophane. Finablement Lucilius à Rome fut le premier inventeur de la nouvelle Satyre... Mais pour ce que ses vers alloient et sautoient d'un vice à l'autre, suivant la coutume des Satyres, le nom de Satyre demeura à ce genre d'escrire. Or la Satyre doit estre d'un stile simple et bas, entre celuy du Tragic et du Comic, imitant et representant sur tout les choses naturelles, d'autant qu'il doit suffire au Satyrique de reprendre ouvertement et sans artifice les fautes et les vanitez d'autrui : c'est pourquoy ceux-là ne meritent de louange qui, escrivant des Satyres, usent d'un stile trop elevé, car ce seroit faire des vers Heroïques, qui requierent un air haut et magnifique. Ce qui fait qu'au commencement de ces graves Poësies on invoque quelque Deité, quasi confessant que ce qu'on doit chanter surpasse les forces de l'entendement humain, chose qui n'avient point en la Satyre : à raison qu'elle traite de choses basses, humbles et communes. Aussi, les Satyriques ne commencent leurs ouvrages avec invocation ou autre merveille : ains avec quelque dedain, quelque courroux ou autre telle façon de dire, comme s'ils estoient provoquez et presque forcez par l'abondance

et multitude des vices, à s'élever pour les reprendre, ne se pouvant taire estants piquez de l'eguillon d'un si juste depit. Davantage on introduit seulement des gens de moyenne qualité à discourir et parler en la Satyre, comme flatteurs, esclaves, serviteurs et autres telles gents : et par occasion on y entremesle des contes et des fables de choses pareilles et basses. Au contraire aux Poësies Heroïques on ne met que des Princes, des Heros et des grands et genereux Capitaines : des gestes et exploits desquels le Poete chantant, embellit son œuvre et ses discours, comme aussi de mile fictions, de beaucoup de figures, de harangues et descriptions; de phrases et paroles, eslues et choisies d'entre la naissance du parler de sa nation. Mais la Satyre ne demande que verité simple et nue, et des paroles du cru du pays de celuy qui escrit sans s'élever ni rabaisser trop en son propos. Telle est la maniere d'escrire d'Horace entre les Satyriques, avec des vers si naifs et si bas, que bien souvent il n'y a point autre difference entre eux et la prose que la mesure et la quantité, de sorte qu'à grand'-peine ils semblent meriter le nom de Poesie. Aussi il a compris les Satyres sous le nom de Sermons, pris du mot latin *Sermo*, qui n'est autre chose que le devis familier et commun d'entre un ou deux devisants ensemble. Et pour cette raison et que pareillement Horace reprend les vices en ses Sermons, il est vray semblable que l'usage a fait appeler de ce nom les predications de nos prescheurs. Donc il ne faut douter que la Satyre ne soit une espece de Poësie, qui sera merveilleusement plaisante et profitable en nostre François, pourveu qu'on s'abstienne de diffamer personne en particulier, et qu'on ne se licentie par

vengeance ou autrement à faire des vers pleins de medisance, d'injure et de menterie, tels que sont les Cocqs à l'Asne... Il faut donc fuir cette façon d'escrire; et retenir... qu'au sujet de la Satyre ne sont requis l'ornement, l'embellissement ni la douceur de dire que requiert la matiere Epique et Heroïque : mais y est requise une aigreur meslée de quelque sel poignant en general, adoucie de quelque trait joyeux et sentencieux... Je confesseray en passant qu'encor que la simplicité requise en la Satyre et la franchise de parler qu'on trouvera dancz mes vers, me deussent excuser en mon stile : que toutefois j'eusse bien desiré pouvoir contenter les hommes de cet âge avec un langage plus net et poli que le mien, et tel que je le voy aux ouvrages de beaucoup, qui l'ont non seulement adouci sur le meilleur Idiome François, mais ont tellement naturalisé les manieres de parler Grecques, Romaines, Italiennes et Espagnoles, qu'elles semblent avoir cru en nostre propre terroir. Ce que je n'enten pas du parler d'aujourd'huy, quand il est tout confit en antitheses et contrarietez... Je ne le di pas pour blamer du tout ces figures pointues, ni moins pour m'en formaliser autrement, j'en parle sans querelle. Mais pour les prier de m'excuser en ma franchise et en ma façon d'escrire... et considerer qu'ayant fait voir de mes vers à la France il y a près de cinquante ans, il seroit trop tard de me deguiser desormais, et bien difficile de changer mon stile et ma main... »

Vauquelin de La Fresnaye n'eut pas d'influence, disions-nous, sur le développement de la Satire. Mais le temps était venu de la censure de mœurs qui,

avec la critique littéraire, devait inspirer la Satire du XVII^e siècle.

D'Aubigné, La Fresnaye, et Nicolas Rapin, traducteur d'Horace, ferment la liste des poètes satiriques du XVI^e. On compte généralement parmi eux Mathurin Regnier et les collaborateurs des Recueils, tels que Sigogne et Motin. Ce sont en vérité des auteurs de transition, que leur âge destinait à une plus longue carrière dans le siècle qui les vit mourir; et peut-être est-il superflu d'avancer que les époques littéraires que nous classons par siècles, pour plus de commodité, commencent, finissent, ou se transforment en dehors de ces limites arbitraires. Il nous a donc paru plus juste de situer Regnier et son entourage dans le XVII^e siècle, objet de notre troisième volume.

Cette préface n'étant qu'un résumé historique, nous n'avons pu parler de tous les auteurs qui composent les *Satires Françaises du XVI^e siècle.* Le lecteur trouvera, du moins, des renseignements complémentaires dans les notices biographiques. Pour en revenir aux poètes que nous avons écartés, ils se divisent en quatre genres : ceux dont l'œuvre n'offrait qu'un intérêt médiocre, ou n'eût été qu'une répétition fatigante d'une satire plus courte, plus caractéristique et mieux faite à la fois; les traducteurs de Juvénal, de Perse et d'Horace, qui, attachés à la lettre, n'ont pas tenté la libre paraphrase, comme le fit Nicolas Rapin : nous voulons parler d'Abel Foulon, Guillaume Durand, François Habert, Nicolas Le Süeur, Michel d'Amboise et André Du Chesne; les

pamphlétaires politiques ou religieux, comme Pierre Viret et Arthus Désiré; enfin les Poètes des *Recueils Satyriques*, lesquels, d'ailleurs, n'entrent point dans le cadre que nous avons choisi. Voici la nomenclature des premiers, avec les cotes de bibliothèques pour en faciliter la recherche, quand l'ouvrage n'est pas commun. Ayant fait entrer par licence quelques poèmes en stances et en octosyllabes dans ce recueil, nous nous sommes crus obligés de signaler les pièces de même coupe et de même mètre qui dépassent la longueur de l'Épigramme, et peuvent, à la rigueur, être rangées parmi les Satires. On ne trouvera pas ci-dessous certaines pièces que Viollet-le-Duc a signalées dans son *Histoire de la Satire en France*, qu'il ne connaissait que par ouï dire, et qui n'ont aucun rapport avec le sujet qu'il traitait.

Jacques Tahureau. — *Contre l'envieux*. A la fin des *Quatre livres de l'Amour de Francine, par* Jean Antoine de Baïf, Paris, 1555. Bibl. nation. Réserve, *y e* 1,993.

Charles Toutain. — *Invectives contre un ennemi de Ronsard*, p. 77 d'*Agamemnon, tragédie, avec deux livres de Philosophie et d'Amour* (chant XIII), Paris, 1557, in-4°. Bibl. nation. Réserve, *y f* 504-506.

Bérenger de la Tour d'Albenas. — *L'Amie des Amies*, 1558. in-8. (Lettre en décasyllabes : *A C. de Vèse, Prévost de Valence*, Contre les ivrognes.)

Adrien du Hecquet. — *Orphéide*, Anvers, 1562, in-8. Arsenal B. L. 6529. (Recueil de Ballades, Chants royaux, diverses petites satires et épigrammes, écrit dans la langue et la prosodie du commencement du XVI^e, et assez curieux sous la plume d'un moine. L'auteur était carme au couvent d'Arras.)

La Baronie (Florent Chrestien). — *Seconde Response à Messire Pierre de Ronsard.* (Dans le *Temple de Ronsard*, Orléans, 1563, in-4°. Voir les articles Ronsard et Grévin.) — *Regrets de la France sur les Misères des présens troubles de l'an mil cinq cens soixante sept*, Paris, 1568. Bibl. nation. Réserve, *y e* 4, 855.

Estienne Pasquier. — *Congratulation au Roy Charles IX sur*

l'Edict de Pacification par luy fait entre ses sujects, l'unzieme jour d'Aoust, 1570. (Dans les *Poésies Diverses selon la Diversité du Temps. Œuvres*, t. II, Amsterd., 1723.)

JEAN DE LA PÉRUSE. — *Œuvres*, Paris, 1573, in-16. Bibl. nation. Réserve, *y f* 504-508, p. 77. *(Contre un Envieux Blasonneur.)*

CLAUDE DE MORENNE. — *Les Regretz et tristes lamentations du comte de Montgommery*, etc..., Paris, 1574, Rouen, 1574. Réimpression, dans les *Poésies Profanes* de l'auteur, par L. DUHAMEL, Caen, 1864. On y trouve, p. 184, et sq. : *La Justice de Dieu, et comme enfin elle punit les rebelles*, et *Prédiction sur la prinse du fils du dict Montgommery*.

PHILBERT BRETIN. — *Les Poésies Amoureuses*, Lyon, 1576, in-8. Bibl. nation. Réserve, *y e* 1670. (P. 53 : *Satire à un peintre.*)

PIERRE DE BRACH. — *Les Poèmes*, Bordeaux, 1576. (Il s'y trouve une pièce fort bien écrite, mais trop longue et sans vigueur, intitulée : *Discours Pastoral de Deux Bergers Entre-parleurs, Michaut et Jaquet.* Elle roule sur les malheurs du temps, les magistrats, etc.)

Les DAMES DESROCHES. — *Les Œuvres de Mesdames Desroches*, Rouen, 1578. Bibl. nation. Réserve, *y e* 521. (P. 151 : *l'Agnodice ou contre l'Ignorance.*)

CLAUDE DE PONTOUX. — *Les Euvres*, Lyon, 1579. Bibl. nation. Réserve, *y e* 1, 845. (P. 274 : *Elegie des troubles et Misères de ce temps.*)

PIERRE LE LOYER. — *Œuvres et Melanges Poetiques*, Paris, 1579. Bibl. nation. Réserve, p. *y e* 146 (P. 239 : Deux odes sur l'Amour des Vieilles.)

JOACHIM BLANCHON. — *Les Premières Œuvres Poétiques*, Bibl. nation. Réserve, p. *y e* 177. (*L'Hymen de la fille, à Joachim Martin* — contre les veuves.) — *Sommaire Discours de la guerre civile*, Bibl. nation. Réserve, *y e* 3593.

CLAUDE MERMET. — *Le Temps passé*, Lyon, 1583, in-8 et 1585. *(Cas merveilleux d'un jeune soul-d'art* (sic), *lequel, après avoir mangé son cheval, s'est planté son espée au travers du corps.)*

GÉRARD FRANÇOIS. — *Les trois premiers livres de la Santé*, Paris, 1583, in-16. Bibl. nation. Réserve, *y e* 1922. — *De la Maladie du grand corps de la France*, Paris, 1595, in-8; Arsenal B. L. 11.652 (92 pages).

FRANÇOIS LE POULCHRE DE LA MOTTE-MESSEMÉ. — *Les sept Livres des Honnêtes Loisirs*, Paris, 1587, in-12. Bibl. nation. Réserve, *y e* 1, 934. (Voir *l'Elegie à Mr. Brissonnet*, p. 265.)

PIERRE CONSTANT. — *La grande Cacade de Guyonvelle et ses adherans devant la ville de Chasteauvillain*, 1589. Bibl. nation. Opuscules 8° Z, 1051 (vers de six pieds).

Claude d'Expilly. — *Les Poemes*, Paris, 1596. Bibl. nation. Réserve, p. *y e* 174. (P. 120 : *Discours à Monsieur Forget Sgr. du Fresnes ; — Discours à Monsieur Bruslart, Sgr. de Sillery*, p. 126. (Ce sont des discours sur les troubles de la guerre civile, où se rencontrent des traits satiriques assez faibles.)

Estienne Jodelle. — *Œuvres et Meslanges poétiques*, Lyon, 1597, in-12. *(Contre l'Arrière Vénus.)*

Remy Belleau. — *Jean qui ne peult*, ou *Impuissance*. Cf. L'Estoille, *Mém. — Journaux*, sept. 1577; — *Cabinet Satyrique*, 1618.

Soffrey de Calignon (*Vie et Poésies de*), publ. sur les mss origin. par le C^te Douglas, Grenoble, 1874, in-4°. (*Satyre*, p. 239 : *Contre les femmes.*)

Nous n'avons pu consulter les ouvrages suivants qui ne se trouvent pas dans les fonds publics :

Guillaume de La Perrière. — *Invective Satyrique contre les suspects monopoleurs de plusieurs crimineux*, Toulouse, 1530, in-4°; — *Le Petit Courtisan, avec la maison Parlante, et le moyen de parvenir de pauvreté à richesse*, Lyon, 1551, in-16. (*cf* Goujet, xiii, 106.)

Robert et Antoine Le Chevalier d'Aigneaux. — De ces deux frères virois, célèbres comme traducteurs de Virgile, Goujet (xv, 12) cite deux pièces, l'une sur les *Misères de ce temps*, l'autre *Sur les Calamités.*

Jean Aymé de Chavigny. — *Satire des mœurs corrompus de ce siècle*, 1572.

Pierre Le Guillard. — *L'Enopogoneritrée, ou louange des barbes rouges*, Caen, Pierre Le Chandelier, s-d (fin du xvi^e) in-4° (satire sans doute burlesque).

F. F.

JACQUES PELLETIER DU MANS

Jacques Pelletier, ou Peletier, quatrième des sept enfants de Pierre Pelletier, syndic du Mans, naquit en cette ville le 25 juillet 1517. Comme son frère aîné, Jean, — qui modifia son nom en *Le Peletier*, — enseignait la philosophie et les mathématiques au collège de Navarre, il y fut son disciple et se forma le goût auprès de lui. Il acheva ses études au collège de Bayeux, dont il devait devenir principal en 1547. « Son esprit était tellement propre aux sciences, dit Scévole de Sainte-Marthe, qu'il ne pouvait s'arrêter à une seule et qu'il se donna la liberté de les embrasser toutes. » Cette même liberté d'esprit s'étendit jusqu'aux actions de sa vie : il ne put jamais se résoudre à se fixer en aucun lieu. Attaché en qualité de secrétaire à René Du Bellay, évêque du Mans, après avoir figuré avec son compatriote Nicolas Denisot à la cour littéraire de Marguerite de Navarre, il prépara dans les loisirs de cet emploi sa traduction en vers de l'*Art poétique* d'Horace. Ce fut au Mans, pense-t-on, qu'il fit la connaissance de Ronsard, de passage en cette ville, jeune homme qu'il devait contribuer à mettre « hors de page », comme dit Pasquier, « en commençant d'habiller notre Poésie à la nouvelle guise », en faisant « fraterniser la Poésie et la Grammaire », en se portant, enfin, avec Maurice Scève et Théodore de Bèze, « comme un avant-coureur des autres poètes ». On sait que les premiers vers du Vendômois sont une *Ode à Jacques Peletier sur les Beautez qu'il voudroit à sa mie*, ode publiée dans les *Œuvres poétiques* du poète manceau, en 1547. Ronsard rendait ainsi un hommage direct au premier qui « accorda » en français les « douces thébaines odes », comme le dit Du Bellay. Revenu en 1544 à Paris, où il fut nommé principal du collège de Bayeux, il se lia avec, Du Bellay, sur lequel il devait avoir une grande influence. Mais, écrit Nicéron, paraphrasant Sainte-Marthe, « comme il étoit naturellement inconstant, il ne put se résoudre à suivre les voyes de la fortune, que celle-ci commençoit de lui ouvrir. Il écrit qu'il trouveroit mieux ailleurs de quoi se satisfaire ».

Il se démit donc de sa charge l'année qui suivit l'impression de ses *Œuvres poétiques* et s'en fut étudier le droit à Poitiers, puis la philosophie et ensuite, sur les conseils de son frère, la médecine à Bordeaux. Indifférent au succès, il n'entendit que le *bruit* lointain du triomphe de la renaissance littéraire qu'il avait provoquée. On le retrouve à Béziers, puis à Lyon, où il s'éprit de Louise Labbé, qui lui préféra Olivier de Magny. De Lyon, où il demeura quelques années et composa plusieurs ouvrages, il écrivit, en 1557, une lettre à Pontus de Tyard, pour lui marquer qu'il se disposait à accepter un poste considérable en Italie. Il revint à Paris à la fin de l'année suivante, et, durant deux autres, s'occupa de mathématiques et de médecine. Il prit le grade de licencié en cette dernière science. En 1569, il fait un séjour prolongé en Savoie, où il compose un poème descriptif qu'il dédie à Marguerite de Navarre. Il est à peine de retour à Paris qu'il vole à Bordeaux, où il professe. De 1572 à 1579, pendant que les guerres civiles déchirent la France, il n'a d'autre parti à prendre que de s'absorber dans l'étude. En 1579, cet homme universel enseigne les mathématiques à l'Université de Poitiers; et Paris le revoit, l'année suivante, exercer les fonctions de principal du collège du Mans. Il mourut, deux ans après, dans sa ville natale, « le mesme mois, dit Sainte-Marthe, que Philippe de Strosse *(Strozzi)* qui commandoit nostre armée navale contre les Espagnols », c'est-à-dire en juillet 1582.

Nous n'examinerons pas les mérites si divers de ce grand esprit, universellement renommé de son temps; nous ne nous arrêterons pas non plus à ses travaux de grammairien, à sa réforme orthographique et nous ne discuterons pas davantage sur la part que La Croix Du Maine lui attribue dans l'invention des *Contes et Joyeux Devis* de Bonaventure des Périers. Nous nous bornerons seulement à signaler, outre l'invective pleine de naïve drôlerie que nous publions, une autre contre ceux qui blâment les mathématiques, la *Réponse de l'Homme de repos aux Louanges de la Court, contre la vie du repos.* Enfin, dans le recueil de 1581, Pelletier combat, par un poème dédié à Scévole de Sainte-Marthe, les idées chimériques que la plupart des hommes se font de l'honneur.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Art Poétique* d'HORACE *mis en François*, Paris, 1545; — *Œuvres Poétiques : A sçavoir les deux premiers livres de l'Odyssée* d'HOMÈRE, *le premier livre des Georgiques de* VIRGILE, *Trois Odes* d'HORACE, *une épigramme de* MARTIAL, *Douze sonnets de* PÉTRARQUE; *Congratulation sur le nouveau regne de Henri II... Epigrammes. L'Antithèse du Courtisan et de l'homme de repos. Epître à Saint-Gelais*, Paris, 1547; — *Oraison funèbre sur la mort de Henri VIII, roi d'Angleterre* (non imprimée, citée par

La Croix du Maine); — *Dialogues de l'ortografe è prononciation Françoese en deux livres, avec une Apologie à Loys Meygret,* Paris, 1550, Poitiers, 1550; Lyon, 1555; — *Enseignemens de vertu au petit Seigneur Timoleon de Cossé, premier fils de M. le maréchal de Brissac,* Lyon, 1554; — *L'Algèbre, departie en deux livres,* Lyon, 1554; — *L'Arithmétique, departie en quatre livres,* Lyon, 1554 (déjà imprimée à Poitiers vers 1551); — *Art Poetique françois, divisé en deux livres,* Lyon, 1555; — *Les Amours des Amours, contenant 96 sonnets, la description des quatre saisons de l'année; Epitre à M. le maréchal de Brissac,* Lyon, 1555; — *Opuscules en vers : A sçavoir, Chansons, Epigrammes, Sonnets, Odes, Épithalame, Ode à Louyse Labé Lyonnoise, le Desesperé, le Content, l'Alouete,* Lyon, 1555; — *In Euclidis Elementa Geometrica Demonstrationum, libri sex, quibus octo adjicintur Epistolæ;* Lugduni, 1557. (Lettres à Pontus de Tyard, Ronsard, Scève, Cardan, etc.); — *Exhortatio pacificatoria ad Christianos Principes, Carolum V, Imperatorem et Henricum II, Galliæ Regem,* Paris, 1558; — *L'Exhortation de la paix entre Charles V et Henri II,* Paris, 1558; — *Demonstrationes tres* (géométrie), Paris, 1559; — *Commentarii tres* (id.), Basle, 1563; — *In Christophorum Clavium de Contactu linearum Apologia. De Conciliatione locorum Galeni Sectiones duæ. De Peste libellus. Annotationes in Arithmeticam Gemma Frisii. Compendium de Fractionibus astronomicis, et cognoscendis per Memoriam Calendis, Nonis, Idibus, Festis mobilibus et loco Solis et Lunæ in Zodiaco,* Paris, 1559; — *La Savoye, ou Description du Pays de Savoye, en trois livres,* Annecy, 1572; — *De l'usage de Geometrie,* Paris, 1573; — *Les Louanges; à sçavoir, la Parole; les trois Graces; l'Honneur; le Fourmy; la Science, plus Description de deux Planetes, Jupiter et Saturne. Aucuns passages traduits de* Virgile, Paris, 1581; — *Epistola ad Jacobum Billæum* (insérée dans l'*Histoire du Collège de Navarre* par de Launoy, t. I, p. 363. — Datée du 22 avril 1582); — *Œuvres, publiées d'après l'éd. origin, de* 1547, *par* Léon Séché *et* Paul Laumonier, Paris, 1904; — *La Savoie, avec une notice de* Ch. Pagès, Moutiers, 1897.

A consulter. — Du Verdier, *Bibliothèque franç.;* — Scévole de Sainte-Marthe, *Eloges des Hommes Illustres,* trad. de Colletet; — Baillet, *Jt des Sçavans,* l. II, chap. I; — Niceron, *Mem.,* t. XXI, 366; — Launoy, *Navarræ Gymnasii Historia,* t. II, 744; — Goujet, *Biblioth. franç.,* t. XII, 307; — Montucla, *Hist. des mathémat.,* t. I; — Viollet-le-Duc, *Biblioth. poét.;* — B. Haureau, *Hist. Littér. du Maine,* IV, 168-192; — Max de Clinchamp, *Notice, Bullet. du Biblioth.,* juillet, 1847; — Livet, *La grammaire et les grammairiens au* XVIe *siècle;* — Ch. d'Héricault, *Notice,* dans *les Poét. franç.* d'Eugène Crépet; — Ch. Pagès, *Notice,* éd. citée;

— Paul Laumonnier, *Notice*, éd. citée; — C. Jugé, *Jacques Pelletier du Mans*, Paris, 1907 (avec une *bibliographie*); — Maurice Allem, *Anthol. Poét. franç.* XVI^e *siècle*, t. I; librairie Garnier.

A UN SIEN AMY,

CONTRE UN MÉDISANT.

Tous les escriz injurieux
Que t'a transmis un furieux
Ne meritent response,
Toutesfois seulement, pour rire,
Tu luy peux quelque chose escrire,
Digne de sa semonce.

Souhaitte que le sens luy faille,
Que son savoir rien ne luy vaille,
Ny en ditz, ny en faitz;
S'il s'entremet de quelque affaire
Jamais ne le puisse parfaire,
Mais tombe soulz le fais.

En mille lieux son penser mette,
Faveur, Amour, Biens se promette,
A part, en son courage,
Puis, tout soudain, à soy reviene,
Et si desesperé se tiene
Qu'il en creve de rage.

Qu'il se peigne, en son cerveau creux,
Sage, riche, savant, et preux,
Brave, et plein de vertu;
Veuille fraper, mordre, tuer,
Mais quand viendra aux coups ruer,
Soit le premier batu.

Perde tout le bien qu'il possede;
Rien qu'à rebours ne luy succede,
Quoy qu'il puisse esperer;
En ses amis point ne se fie;
Tous ceux auxquelz il porte envie
Il voye prosperer.

De tous empruntz qu'il pourra faire,
Soit à tous coups, pour satisfaire,
Ajourné ou cité;
Si quelqu'un vient à luy devoir,
Jamais n'en puisse rien avoir
A sa necessité.

De proces jamais il ne sorte,
Mais maugré luy, en quelque sorte,
De l'un en l'autre tombe,
Et puis, ayant bien attendu
Tout son temps, et bien despendu,
A la fin il succombe.

Qu'il ait, quand il ira par voye,
Tousjours la pluye, ou se forvoye,
Courant toute la course
Sans que nul le chemin luy monstre,
Et, au soir, le brigant rencontre
Qui luy oste la bourse.

Homme n'y ait qui le racueille,
Ou quiconque loger le veuille
N'entende son langage;
Le lendemain, tout mal traitté,
De son hoste soit arresté
S'il ne luy laisse gage.

Et puis, après longue saison,
En entrant dedans sa maison
Y trouve le sergent,
Petitz enfans mourans de fain,
En la huche morseau de pain,
Au coffre point d'argent.

Femme qui luy cacquette et grongne;
Valet larron, joueur, yvrongne,
Mensonger et superbe;
Foyer obscur et enfumé,
Avec un pot mal escumé,
Sans sel, saveur, ny herbe.

S'aille coucher, mal à son aise,
Aupres d'une femme punaise;
Que peu ou point ne dorme;
Que ses songes tous les plus beauz
Soient tenebres, prisons, corbeauz,
Et toute chose enorme.

S'il fait quelque aggreable songe,
Qu'il se convertisse en mensonge,
Et ce, bien brivement;
Et s'il en fait d'espouventables,
Qu'ilz se treuvent tous veritables,
Consecutivement.

En esté ne trouve point d'ombre,
Les mousches luy facent encombre,
De chaud et de soif meure;
Puis, quant l'hyver sera venu,
A la gelee, pauvre et nu,
En la Beausse demeure.

De jour, soit qu'il entre ou qu'il sorte,
Se heurte la teste à la porte,
Souz merci de barbier;
La nuit, il trouve pour embusche
Une charrette ou une busche,
Ou tombe en un bourbier.

S'il est à l'amour addonné,
Des Dames il soit blasonné
Sans qu'il s'en apperçoive;
D'une vieille, de laideur pleine,
Encor' que ce soit à grand'peine,
Son passetemps reçoive.

Si pour jouer se met en bende,
De son bien tant il y despende
Qu'il n'en demeure plus;
S'il a vint-et-un et demy,
Aviene que son ennemy
Rencontre un petit flus.

En pauvreté puisse vieillir;
La fievre le viene accueillir,
Ne meure ne guerisse;
Ne trouve point de meilleur lieu
Qu'un estable ou un Hostel-dieu,
Quand faudra qu'il perisse.

Ou, pour un larcin ou forfait,
Encores qu'il ne l'ait pas fait,
En prison soit trainé,
Là où ayant long temps vescu,
A la fin il soit convaincu
Et au gibet mené.

Tout cela seras souhaittant
A celuy là qui te hait tant
Et qui te fait la guerre;
Ou, si ton souhait trop le grieve,
Meure de mort subite et brieve,
En eau, feu, air, ou terre.

(Les Œuvres poetiques, 1547.)

THÉODORE DE BÈZE

Théodore de Bèze, ou plus exactement Besze, le plus célèbre réformateur après Calvin, et l'un des promoteurs de la renaissance littéraire française, naquit à Vézelai, en Bourgogne, le 24 juin 1519. Il fut confié, à peine sevré, à Nicolas de Bèze, son oncle, Conseiller au Parlement de Paris. Dès 1528, il fut mis à Orléans sous la tutelle du savant helléniste Melchior Wolmar, qu'il suivit ensuite à Bourges, où la Reine de Navarre l'avait fait appeler pour y enseigner le grec. Bèze venait de commencer le Droit quand Wolmar fut rappelé en Allemagne. Il aurait voulu l'y suivre, mais son père exigea qu'il reprît ses études de jurisprudence à Orléans, où il obtint ses licences en 1539, bien qu'il eût donné le meilleur de son temps à l'imitation de Catulle et d'Ovide. Pourvu des bénéfices du prieuré de Longjumeau, et protégé par le frère de son oncle, Abbé de Froidemont, il se rendit à Paris, où sa réputation de bel esprit l'avait précédé. « Il étoit bien fait, dit Maimbourg, de belle taille, ayant le visage agréable, l'air fier et délicat, et toutes les manières d'un homme du monde qui le faisoient estimer des grands et surtout des dames auxquelles il prenoit grand soin de ne pas déplaire. Pour l'esprit, on ne peut nier qu'il ne l'eust très beau, vif, aisé, subtil, enjoué et poli... » Ces éloges n'empêchent pas le P. Maimbourg d'ajouter qu'il était « un des plus méchans hommes de son temps, dissolu, et plongé dans les plus honteuses débauches, comme il ne paroit que trop dans ses poésies, toutes remplies d'ordures et de saletez... » C'est une allusion aux *Juvenilia*, recueil de poésies lascives, imprimé en 1548 par Conrad Badius, et dont il demanda pardon à Dieu et au public. Il travailla même à supprimer cette édition. C'est pourtant l'œuvre de Bèze qui se lit encore avec plaisir. Il s'était épris d'une jeune fille, Claudine Denosse, qui agréa son amour, à condition qu'il ne s'engagerait pas dans l'état ecclésiastique et qu'il l'épouserait publiquement. Mais Bèze ne se résolut qu'à un « mariage de conscience », en présence de ses amis, Laurent de Normandie et Jean Crespin, tous deux Jurisconsultes. Quatre ans après,

en 1541, une dangereuse maladie, qui le mit aux portes du tombeau, lui ayant fait renouveler la promesse qu'il avait donnée à Melchior Wolmar d'entrer dans la propension de l'Église réformée, il s'enfuit à Genève avec sa femme dès qu'il put cheminer, abjura le papisme, puis accepta à Lausanne une chaire de langue grecque, qu'il tint une dizaine d'années. Le départ précipité du poète des *Juvenilia* avait fait dire qu'il s'était soustrait à des poursuites, et que le Parlement l'avait condamné par contumace à la peine capitale, pour la même faute contre les mœurs qui fut imputée à Muret; mais les Lettres d'Abolition du 1^er avril 1564 prouvent que la condamnation ne visait que sa sortie de France. Bèze se fit recevoir ministre, s'appliqua à l'étude de la Théologie, et ouvrit un cours d'exégèse populaire sur l'*Epître aux Romains* et les deux *épîtres de saint Pierre*. Il avait déjà commenté en français le Nouveau Testament. Député en Allemagne (1557-1558) avec Paul et Jean Budé aux cours de l'Électeur Palatin, du Landgrave de Hesse et du duc de Wurtemberg, pour demander l'intercession de ces Princes au sujet des Vallées du Piémont, il eut l'occasion de s'aboucher avec Mélanchthon en passant par Francfort. Retiré à Genève, il s'attacha à Calvin et fut son collègue dans l'Église et l'Académie. A l'instigation de quelques calvinistes français, il fut appelé à Nérac pour exercer son influence sur le roi de Navarre. Il réussit à convertir Antoine de Bourbon et sa femme, qui lui permirent d'ériger un temple à Nérac, à l'exclusion des églises et des monastères. Cette réussite et les preuves qu'il avait données de son éloquence et de son dévouement dans ses ambassades d'Allemagne, lui valurent d'être employé comme négociateur ordinaire des intérêts religieux et politiques de la Cause protestante. Ce fut en cette qualité qu'il assista au Colloque de Poissy, où il disputa sur la Présence réelle devant Catherine de Médicis et son fils Charles, avec le Cardinal de Lorraine et Blaise de Montluc. L'année suivante, il vint prêcher à Paris, et s'il n'eut pas de part directe à la conjuration d'Amboise, il seconda pourtant les Huguenots dans leur parti de déclarer la guerre à la cour. Il assista comme ministre à la bataille de Dreux et, pendant la prison du Prince, se tint auprès de Coligny. Il ne retourna à Genève qu'après la paix de 1563. C'est là qu'un an après il succéda à Calvin, pour être considéré comme le chef du parti. On le revit en France à diverses reprises, soit à Vézelai en 1568, soit au Synode de la Rochelle en 1570, soit à celui de Nîmes en 1572, soit enfin à la Conférence de Montbéliard en 1586. L'an 1574, le Prince de Condé l'avait fait venir à Strasbourg pour l'envoyer au Prince Jean Casimir, Administrateur du Palatinat. Il perdit sa femme en 1588, dont il avait enfin légitimé l'union, et se remaria la même année avec Catherine del Plano, qui lui survécut. Il mourut le 13 octobre 1605. Quelques années auparavant, les Jésuites l'ayant

fait passer pour mort et rentré dans le giron de l'Église, il retrouva assez de verve pour leur répondre par une pièce satirique, *Beza-Redivivus*, qu'Antoine La Faye cite dans sa *Vita Bezæ*, pages 60 et 61.

Bien que Ronsard eût envié de trouver en lui un adversaire digne de son génie, il est fort exagéré de croire que Bèze était doué, comme on l'a dit, d'un talent supérieur à tous les écrivains de la Pléiade. La meilleure preuve est que l'on ne lit plus guère de lui que les *Juvenilia*. Même sa tragédie du *Sacrifice d'Abraham*, souvent remarquable par une pureté et un goût relatifs, n'est connue que par des mentions et des citations dans les histoires littéraires. Son meilleur titre de gloire est d'avoir contribué au mouvement de la Renaissance en proclamant la nécessité de se modeler sur les Anciens. Il Il ajoutait, en restriction, qu'il ne fallait les imiter servilement au point d' « accoustrer » notre langue « à la grecque et à la romaine ». Cependant, Bèze possédait une prodigieuse verve de polémiste, qui lui fit servir de second à Calvin dans presque toutes ses querelles. Le but strictement pratique qu'il donna aux écrits de sa maturité le fit vivre en dehors de la véritable littérature, et fut cause que ses œuvres n'intéressent plus guère que les spécialistes et les historiens de la Réforme. Sa plus célèbre satire, chef-d'œuvre du genre macaronique, selon Naudé, le Diamant des Pamphlets, écrit Nodier, est le *Passavant*, ou *Epistola Magistri Benedicti Passavanti*. Cet ouvrage latin se termine par la *Complainte de Pierre Lizet sur le trespas de son feu nez* (que nous reproduisons). Le *Passavant* est une réponse au fameux Président, qui crut écraser la Réformation sous deux énormes volumes de controverse, dont la cocasserie et la mauvaise latinité firent éclater de rire la Rome protestante Passavant, serviteur supposé de Lizet, est envoyé à Genève pour juger de l'effet de l'ouvrage de son maître. Il trouve Calvin, Bèze, Viret et Robert Estienne réunis autour d'une table frugale. La maigreur ascétique des convives frappe d'étonnement l'admirateur du bonhomme Lizet, lequel se distinguait par son embonpoint et l'éclat vermeil de son visage. Les symposiastes feignent de considérer Lizet comme un adversaire redoutable, quand l'un s'avise de demander des nouvelles de M. Son Nez : « *Quomodo valet dominus nasus ejus? Est-ne semper vestitus de cramesino? Est-ne semper damasquinatus?* » A partir de cette plaisanterie, il n'est plus question que de rire aux dépens de l'ex-président.

Les autres ouvrages satiriques de Bèze, ou du moins les principaux, sont le *Cyclope* et l'*Ane logicien*, pamphlets latins contre le docteur luthérien Héshus, qui soutenait le dogme de la Transsubstantiation; la *Comédie du Pape Malade*, en vers français, la *Mappemonde papistique*, publiée sous le nom de *Frangidelphe Escorchemesses*, et le *Réveil-Matin des François et de leurs voisins*. Il est certain que Bèze eut une grande part aux *Satires de la Cuisine*

Papale, imprimées par Conrad Badius en 1560, et auxquelles ont collaboré Estienne et Viret, — Viret le pamphlétaire sans esprit des *Disputations chrétiennes*, du *Monde à l'Empire*, de la *Physique papale*, qui valurent à son auteur, au cours du XIX^e siècle, le surnom trop généreux de *Voltaire des protestants*.

BIBLIOGRAPHIE. — *Juvenilia*, Paris, 1548, 1569, 1576, 1597, 1599; — *Poemata*, Paris, 1548; — *Brevis et utilis Zoographia J. Cochlæi*, s-l. 1549 (satire contre les catholiques); — *Abraham sacrifiant, tragédie françoise*, 1550, 1552, 53, 61, 1701; — *Epistola magistri Benedicti Passavanti*, 1553; — *De pace christianarum ecclesiarum constituenda consilium*, inséré dans le tome II des *Traités Théologiques*; — *De hæreticis à civili magistratu puniendis*, 1554, 1592; — *Annotationes in N. T.*, 1556, 1559, 1565, 1582, 1588, 1598, 1642; — VIII. *N. T. latinè jam olim è veteri interprete, nunc denuo à* TH. BEZA *versum, cum ejusdem annotationibus, in quibus ratio interpretationis redditur*, 1556, 1567, 1579, 1587, 1624; — *De theologo, seu de ratione studii theologici*, lib. IV, 1556; — *Ad sycophantarum quorundam calumnias quibus unicum salutis nostræ fundamentum, id est æternam Dei prædestinationem evertere nituntur*, 1557; — *Confessio fidei doctrinæque de Cœnâ Domini exhibita illustriss. principii Virtembergensi*, 1557; — *Confessio doctrinæ ecclesiarum gallicarum exhibita theologis Augustanæ Confessionis in Colloquio Wormatienci*, 1557; — *Confession de la foy chretienne, contenant la confirmation d'icelle et la réfutation des superstitions contraires, avec un abrégé d'icelle*, 1559, 1564; — Trad. par BEZE en latin : *Confessio christianæ fidei et ejusdem collatio cum papisticis hæresibus*, 1560, 1570, 1577, 1575, 1581; — *De Cœnâ Domini plena et perspicua tractatio*, 1559; — *Brieve exposition de la table ou figure contenant les principaux points de la religion chrétienne*, 1560, in-16, 1613; — *Comédie du Pape malade et tirant à sa fin..., par* THRASIBULE PHÉNICE, 1561, 1584, 1591, 1594, avec le *Marchand converti*, trad. par J. CRESPIN, etc., etc... *Les Pseaumes*, 1553 et 1556, sous ce titre : *Setante-neuf pseaulmes mis en rithme françoise, quarante-neuf par* CLÉMENT MAROT, *avec le cantique de Siméon et les dix commandemens*, 1556; — *Pseaumes de David mis en rhythme françoise par* CLÉMENT MAROT *et* THEODORE DE BESZE, *avec nouv. et facile méthode pour chanter chacun couplet*, 1560, 1563, petit in-4°, 1564, in-8 sous ce titre : *Les pseaumes mis en rime françoise par* CLÉMENT MAROT *et* THEODORE DE BÈZE; — *Vie de Calvin*, 1563, 1564; — *Histoire de la Mappemonde papistique... par* FRANGIDELPHE ESCORCHE. Messes, 1567, in-4°; — *Histoire Ecclésiastique des Eglise réformées au royaume de France*, 1580; — *Le Réveil-Matin des François et de leurs Voisins, par* EUSÈBE PHILADELPHE, 1574, in-8; — *Responses de* BÈZE *à 37 demandes du Jesuite Hay*, 1586; — *Les*

saints cantiques recueillis tant du V. que du N. T., trad. en françois et mis en rime françoise, Genève, 1595, etc., etc...

A CONSULTER — BOLZEC, *Hist. de la Vie, mœurs et déportements de Théod. de Bèze,* Paris, 1577; — TAILLEPIED, *Vie de Théod. de Bèze,* 1577; — LAURENT, *Oratio de clarissimi theologi Bezæ obitu,* 1616; — LA FAYE, *De vitâ et obitu Theod. Bezæ Vezelii, ecclesiastæ et sacrarum litterarum professoris,* Genève, 1606; — SOLOMEAU, *Brief Discours de la vie et mort de Théodore de Bèze, avec le catalogue des Livres qu'il a composés,* 1619; — DU VERDIER, *Bibl. franç.*; — VEGA, *De vitâ et miraculis Lutheri, Calvini et Bezæ,* 1646; — PASQUIER, *Recherches de la France*; — BAYLE, *Dict. histor.*; — TITON DU TILLET, *Parnasse franç.*; — DE BARANTE, *Mélanges,* t. I; — HAAG, *La France Protestante,* 1847; — LAYONS, *Les écrivains français de la réformation*; — DOUMERGUE, *Jean Calvin*; — HENRY MARTIJON BAIRD, *Th. de Bèze,* New-York, 1900; — O. DOUEN, *Marot et le psautier huguenot*; — CH. MOISET, *Th. de Bèze (Bullet.* de la *Soc. scient. de l'Yonne,* 1900); ALFRED CARTIER, *Les idées politiques de Th. de Bèze (Bull. de la Soc. Hist. et Archéol. de Genève,* 1900); — LANSON, *Man. bibliogr. de la littér. franç. XVI^e siècle*; — FRÈDES LACHÊVRE, *Rec. Libres et Satyr.* — MAIGRON, *De Theodori Bezae Poematis,* Lyon, 1898; — BERNUS, *Th. de Bèze à Lausanne,* 1900 ; — A. PICARD, *Th. de Bèze; ses idées sur le droit d'insurrection et son rôle pendant les premières guerres de religion,* 1906.

COMPLAINTE
DE MESSIRE PIERRE LIZET
SUR LE TRESPAS DE SON FEU NEZ

Messire Pierre, estonné
De voir son nez boutonné
Prest à tomber, par fortune,
De la verole importune,
De grand colere qu'il eut,
Print son grand verre, et y beut

Puis, d'une musique yvrongne,
Contournant sa rouge trongne,
Jettant son œil chassieux
Vers son royaume des Cieux,
(C'est-à-dire ses bouteilles,
Belles, grandes, nompareilles,
De son buffet l'ornement,
Et son seul vray sauvement),
Acoudé dessus sa table,
Rota ce cry lamentable :
« Ha ! pauvre nez, tu t'en vas,
Et je demeure icy bas !
Nez né seulement pour boire;
Nez, mon honneur et ma gloire,
Nez qui peut entierement,
D'un seul regard seulement,
(Car notez, le bon hommeau
Avec son rouge museau,
Seul d'entre les hommes nez,
Ne regardoit que du nez),
Tout l'Univers alterer,
Las ! te faut-il enterrer ?
Et qu'eau benite te lave,
Prise ailleurs que dans ma cave ?
Nez, seul vrai nez beuvatif;
Nez d'un teint alteratif;
Nez dont mesme la roupie
Pissoit vin de goudepie;
Nez gourmet de mes desirs,
Alambic de mes plaisirs;
Nez par qui fut annoncé
L'aigre, l'esvent, le poussé :
Suce-vin, vuide-bouteille;
Nez, nez, ma rose vermeille :
Adieu, nez qui vas en terre,
Avecques lequel s'enterre

L'espoir que j'avois jadis
De ce mien bas paradis.
Helas ! au moins, j'esperois
Qu'avec moi tu partirois,
Et qu'apres nostre vivant,
Mourrions ensemble en beuvant.
Nez, vrai nez de Cardinal,
Mes Heures, mon Doctrinal,
Miroir de la Sorboniquè,
Qui ne fut onc heretique;
Vrai support de nostre Eglise,
Digne qu'on te canonise :
Mon rebec, ma cornemuse,
Duquel la ronflante muse
De blanc et clairet enflee
Eust peu, tout d'une soufflee,
Calliope et ses enfans,
Jusques aux plus triomphans,
Voire tout leur Helicon
Deffier à beau flaccon,
Voire leur double Parnasse
Deffier à belle tasse !
Helas ! flaccons et barils,
Chante-pleures et dusils,
Il s'en va mourir, ce nez
Qui vous a tant pourmenez.
Nez defuncts, je vous adjure
Je vous prie et vous conjure,
Par flaccons et gobellets,
Par tous friands morcellets,
Cervellats, pastez, espices,
Pieds, andouilles, et saucisses,
Honneur de nos cheminees;
Par jambons, et eschinees,
Bœuf sallat, et hastiveaux,
Pipes, poinsons, et tonneaux... »

(Et notez, ô grand pitié !
O immortelle amitié !
Qu'en chantant tout ce beau rolle,
Entrecoupant sa parole,
Le bon preud'homme, pressé,
De son nez interessé,
Autant qu'il poulsa de mots,
Autant souspira de rots.)
« Or doncques, nez, dit-il lors,
Povres nez qui estes morts,
Faites à mon nez l'honneur
Qui affiet à tel Seigneur.
Mais, ô mon nez, tu t'en vas !
Estant ainsi mort, helas !
A quel maistre seras-tu
Convenable à ta vertu ?
Si tu as encore envie
De me plaire, apres ta vie,
Va droict entre les camus
Choisir feu De Cornibus,
Car lors (ô grand deplaisir !)
Que la mort le vint saisir,
Le bon homme (sçay-je bien)
Avoit ja perdu le sien.
Au moins j'auroy ce confort
Que seras, apres ma mort,
Le nez d'un autant preud'homme
Que fust onc Pape de Rome. »
Sur ce l'yvrongne se teut,
Et le pauvre nez luy cheut,
Qu'il ramassa doucement ;
Puis, pour son contentement,
Ordonna tres-bien et beau
Qu'il fust mis en un tombeau,
Bien proprement enchassé
Dedans un verre cassé ;

Puis, pour memoire eternelle
De son nez, et de son zele,
Luy grava cette epitaphe
Qu'il signa de son paraphe :

« Ci gist, enchassé en verre,
Le feu nez de Maistre Pierre :
Priez, ô vous qui passez !
Pour tous les nez trespassez. »

(Epistola Magistri Benedicti Passavanti, 1553.)

JOACHIM DU BELLAY

Joachim Du Bellay naquit en 1522, selon les uns, ou 1525, selon les autres, au château de la Turmelière, près de Liré. Il était le second fils de Jean Du Bellay, seigneur de Gonnord, gouverneur de Brest, et de Renée Chabot, Dame de Liré. Orphelin de bonne heure, il fut confié à la tutelle de René Du Bellay, son frère, qui ne prit aucun soin de son éducation, et qui le retint sur ses terres, dans une sorte de captivité. Ce ne fut qu'après le mariage d'*Olive*, que l'on croit être Olive de Sévigné, que René Du Bellay, ému par son chagrin, le laissa partir pour l'Université de Poitiers. Là, le jeune homme connut Marc-Antoine de Muret, Jean de la Péruse, et Jacques Pelletier du Mans, le premier qui le poussa vers une nouvelle orientation poétique. D'après Claude Binet, Du Bellay et Ronsard se rencontrèrent dans une hôtellerie, et l'on pense que ce fut en revenant de Poitiers, vers 1548. L'amitié, vite scellée entre les deux poètes, eut pour première conséquence de fixer l'étudiant à Paris, au collège Coqueret. Il s'y lia avec la plupart des jeunes écrivains qui devaient former la Pléiade, et ce fut dans leur cercle que s'élabora le projet du manifeste de 1549, *la Défense et Illustration de la Langue Françoyse*. Cet ouvrage fut suivi de l'*Olive et quelques autres œuvres poétiques*, où se trouvaient appliquées les nouvelles formules. L'année suivante, le poète, fatigué par l'excès de travail qu'il s'était imposé au collège Coqueret, tomba dans une douloureuse maladie, qu'aggrava la pauvreté, et qui ne dura pas moins de deux ans. Néanmoins, Du Bellay n'interrompit point son labeur poétique, comme l'attestent, entre autres, le *Quatriesme Livre de l'Enéide*, paru l'an 1552, suivi de la *Complainte de Didon à Enée, prince d'Ovide, et autres œuvres de l'invention du Translateur*. Cependant, le cardinal Jean Du Bellay, son oncle, après trois ans de retraite en France, venait d'être chargé par le roi d'une mission auprès du pape Jules III. Le cardinal emmena Joachim avec lui, en qualité de secrétaire et d'économe (1553). Au milieu des intrigues politiques et religieuses pour lesquelles nous renvoyons aux pré-

faces de M. Courbet et de M. Chamard, le poète eut la consolation de retrouver quelques connaissances, comme Olivier de Magny, attaché à l'ambassadeur Jean d'Avanson. Tous deux trouvèrent un mélancolique plaisir à regretter leur patrie, ou à satiriser la vie romaine, l'un dans les *Regrets*, l'autre dans les *Souspirs*, qui sont aussi la meilleure partie de son œuvre. Il ne nous faut pas oublier de Du Bellay, cette *Vieille Courtisane*, qu'il semble avoir écrite à Rome, après une lecture de l'Arétin et qu'il retravailla sur *Ovide*, en se souvenant d'une satire de sa première jeunesse : *L'Anterotique de la Vieille et de la Jeune Amie*, toutes pièces qui servirent à Regnier pour la composition de *Macette*. Quelques pages encore manuscrites des *Regrets*, son poste de confiance auprès du cardinal et sa réputation de bel esprit dans la société brillante qui l'entourait, ne manquèrent pas de susciter des ennuis au poète angevin. Les principaux étaient un secrétaire du cardinal de Lorraine, Le Breton, ridiculisé par le satirique (*Regr.* LVII, LVIII), et le propre parent de celui-ci, l'évêque parisien Eustache Du Bellay, qui supportait mal son influence auprès du prélat. Les *Regrets* servirent de prétexte à cette mauvaise querelle. Joachim Du Bellay rentra à Paris, vers la fin de 1557, en qualité de mandataire de son oncle, ce dernier ayant pris le parti de l'éloigner. Il fut reçu dans la famille de Jean de Morel, auquel il avait confié ces tracasseries dans une sorte d'apologie de sa conduite. Mais, comme il rapportait de Rome une surdité qui ne lui rendait plus agréable le commerce du monde, il se consacra presque exclusivement aux muses. Il mourut au sortir de table, d'une attaque d'apoplexie, le 1er janvier 1560, alors qu'il était prêt, selon Sainte-Marthe, d'être désigné comme archevêque de Bordeaux par le cardinal Du Bellay, lequel se serait démis en sa faveur de son archevêché. Il est permis d'en douter, car Joachim n'était pas prêtre : pour cette même raison il avait été forcé de résigner un canonicat de chanoine de Notre-Dame, et n'était plus que prébendier du chapitre. Il fut inhumé au côté droit du chœur, dans la chapelle de Saint-Crespin et Saint-Crespinien, près du tombeau de Louis Du Bellay, chanoine et archidiacre de Paris. Telle fut la vie de Joachim Du Bellay, « roman dont il manque beaucoup de pages », comme l'a dit M. E. Courbet...

Outre les sonnets des *Regrets* contre la cour romaine, les mignons, les courtisanes, etc., et plusieurs autres pièces épigrammatiques du même genre, Du Bellay a laissé une œuvre satirique assez importante, qui peut le faire considérer, avec Ronsard, comme l'un des pères de la Satire, c'est-à-dire un de ceux qui ont le plus contribué à la formation de Vauquelin de La Fresnaye et de Mathurin Regnier. Celui-ci s'est parfois modelé sur la forme plus châtiée de Du Bellay, sa composition plus rigoureuse et plus synthétique, mais il n'eut recours à son exemple qu'aux endroits qui réclamaient impérieu-

sement leur force d'une grande netteté et d'une juste économie. Pour le reste, Regnier obéissait à son libre génie, ennemi des contraintes, et qui concordait si exactement avec l'idée que l'on se faisait alors de la Satire.

A part la *Musagnæomachie*, les *Envieux Poëtes* et l'*Adieu aux Muses*, traduit de Buchanan, que l'on ne peut regarder comme de véritables satires, Du Bellay a écrit dans ce genre les pièces suivantes : *L'Anterotique de la Vieille et de la Jeune Dame*, *l'Exécration sur l'Angleterre*, *Les Furies contre les Infracteurs de la Foy*, *le Nouveau moyen de faire son Proufit de l'Estude des Lettres*, traduit d'une épître latine de Tournebus; *Le Poète Courtisan; le Discours sur la louange de la Vertu et sur les Divers erreurs des hommes*, pièce strophique en vers de sept; — *Les Tragiques Regrets de Charles V, Empereur; Contre les Pétrarquistes; Contre une Vieille*, pièce strophique en octosyllabes, qui n'a pas été sans influencer Sigogne et Maynard; *La Contre-Repentie*, traduite du latin du P. Gilbert, à la suite de la *Courtisane Repentie*, imitée du même; l'*Hymne à la surdité, à P. de Ronsard;* la *Satyre de Maistre Pierre Du Guignet sur la Petromachie de l'Université de Paris;* et, enfin, deux discours comportant de nombreux passages satiriques : le *Discours au Roy, contenant une bresve et salutaire instruction pour bien et heureusement regner*, traduit du latin de Michel de l'Hospital, et le *Discours au Roy sur le Faict de ses quatre Estats.*

La Vieille Courtisane appartient aux *Jeux Rustiques.*

Bibliographie. — *La Deffence et illustration de la Langue françoise*, Paris, 1549, 1568. Réimpr., Paris, 1839, Bruxelles, 1875, Versailles, 1871, 1892, 1897, Paris, 1904, 1905. — *L'Olive et quelques autres œuvres poëtiques*, Paris, 1549; id., *augmentée depuis la 1^re édition*, Paris, 1550, 1554; id., *augm. dep. les précéd. éditions*, Paris, 1561, 1562, 1568, 1569. — *Recueil de Poesie, presenté à Tres-illustre Princesse Marguerite, sœur unique du Roy, et mis en lumiere par le commandement de ladicte Dame*, Paris, 1549; id., *rev. et augm.* 1553, 1561, 1562, 1569. — *Le IV^e Livre de l'Eneide, et autres œuvres de l'invention du translateur*, Paris, 1552. — *Deux Livres de l'Eneide*, etc., Paris, 1561, 1569; *Œuvres de Virgile trad. en vers franç.* (Du Bellay et autres), Paris, 1574 (contient le *Moretum*), 1580. — *Les Amours de Mars et de Venus et de Pluton avec Proserpine, Imitation d'*Homere *et d'*Ovide. (Les 10 prem. épîtres trad. par Ch. Fontaine), Lyon, 1556, Paris, 1571, 1580. — *Les Regrets, et autres Œuvres Poetiques*, Paris, 1557, 1558, 1559, 1565, s. d. 1569, réimpr. par Liseux, Paris, 1876. — *Divers jeux rustiques et autres Œuvres Poetiques*, Paris 1558, 1560, 1565, Lyon, 1568, Paris (Liseux), 1875. — *Le Premier Livre des Antiquités de Rome, contenant une generale description de sa grandeur, et comme une deploration de sa ruine... Plus un Songe*

ou Vision sur le mesme subject, Paris, 1557, 1558, 1562. — *Hymne au Roy sur la prinse de Callais, avec quelques autres œuvres du mesme autheur sur le mesme subject*, Paris, 1558, Lyon, 1558, Rouen, 1558, Paris, 1559. — *Poematum libri quator, quibus continentur elegiæ, amores, varia epigr., tumuli. Paris*, 1558. — *Plusieurs passages des meilleurs poetes grecs et latins... mis en vers françois*, Paris, 1558, 1559, 1581. — *Discours au Roy, sur le Fresne de l'an* 1555, Paris, 1558, 1559, 1561 (cette dern. éd. avec les *Furies contre les Infracteurs de la foy*). — *Le Poete Courtisan*, 1559. — *La Nouvelle Manière de faire son profit des lettres* (d'ap. Et. Turnèbe), *trad. en françois par* J. Quintil Du Tronssay en Poitou, *Ensemble le Poete Courtisan*, Poitiers, 1559. — *Discours au Roy sur la poesie...* Paris, 1559. — *Tumulus Henrici Secundi*, Paris, 1559, 1561. — *Entreprise du roy daulphin pour le tournoy, sous le nom des chevaliers advanturеux*, Paris, 1559 et s. d. — *Epitaphe d'un petit chien, en vers françois*, s. l. n. d. — *La Monarchie de David et de Goliath. Ensemble plusieurs œuvres poetiques*, Paris, 1560, 1561. — *Discours sur le sacre du tres chrestien roy François II, avec la forme de bien regner, faict prem. en vers latins par* Michel de l'Hospital, Paris, 1560, 1566, 1567, 1568, 1569, 1570, Lyon, 1568 *(Salutaire Instruction...)*, Paris, 1571 *(Discours...)*. — *Ode sur la naissance du petit Duc de Beaumont. Ensemble certains sonnets du mesme auteur à la Royne de Navarre, ausquels ladicte Dame fait elle mesme responce*, Paris, 1561, 1565. — *Epithalame sur le mariage de très-illustre Prince Philibert Emmanuel, Duc de Savoye, et tres-illustre Princesse Marguerite de France*, Paris, 1561, 1569. — *Prosphonématique au Roy tres chrestien Henry II*, s. l. n. d. — *Ample Discours au Roy sur le faict des* 4 *estats du Royaume de France*, Paris, 1567, 1568, 1571, Lyon, 1568, Paris, 1572, 1588. — *Divers poemes de J. Du Bellay*, Paris, 1568, 1569. — *Vers françois sur la mort d'un petit chat* (Du Bellay et Panadon), Paris, 1595. — *La Vieille Courtisane, la Celestine mise en meilleure forme*, Paris, s. d.; *La Maquerelle ou vieille Courtisane de Rome*, Paris, 1610. — *Xenia seu illustrium quorumdam nominum allusiones*. Basle, s. d., Paris, 1569. — *Œuvres de* Du Bellay, Paris, 1561, 1568, 1569, 1573, 1574, Lyon, 1575, Paris, 1584, Rouen, 1592, 1597, *Œuvres Complètes, av. un comm. par* Léon Seché, Paris, 1903. — Édition Chamard, Paris, 1908. — Édition Garnier, Paris, s. d. — *Œuvres Choisies*, Angers, 1841, Paris, 1876, Paris, 1894, etc. — *Lettres de Du Bellay publ. pour la première fois par* Pierre de Nolhac, Paris, 1883. Poésies liminaires en tête d'ouvr. de Ronsard, Loys Le Roy, Jérôme de La Rovere et Jacques Grevin.

A CONSULTER. — Sainte-Marthe, *Gallorum Elogia, trad.* Colletet. — De Thou, *Eloges*. — Baillet, *Jug. des Sçavans*. —

MÉNAGE, *Anti-Baillet.* — TITON DU TILLET, *Parnasse franç.* — NICERON, XVI, 390. — GOUJET, XII, 117. — DAVID CLÉMENT, *Biblioth. Curieuse.* — PHIL. CHASLES, *Etudes sur le XVI^e siècle en France.* — SAINTE-BEUVE, *Tableau de la Poés. franc. au XVI^e siècle ; Nouveaux Lundis,* XIII. — ST-MARC-GIRARDIN, *Tableau de la Littérature franç.* — VIOLLET-LE-DUC, *Bibl. Poét. ; Hist. de la sat. en France* (préf. de l'éd. Regnier). — CH. LIOTARD, *Etude sur Du Bellay.* — LÉON SÉCHÉ, *Du Bellay, La Renaissance,* 1901-1902. — PETIT DE JULLEVILLE, *Hist. de la Langue et de la Littér. franç.* — H. CHAMARD, *Joachim Du Bellay,* 1900 *; Œuvres poétiques,* Paris, Hachette, 1907, t. I. — L. CLÉMENT, *Henri Estienne,* 1899 (p. 153 : *Sur un exemplaire de Du Bellay annoté par H. Estienne*). — ABBÉ L. FROGER, *J. Du Bellay ecclesiastique,* 1903. — COLLETET, *Vie de Du Bellay,* réimpr. 1912. — LÉON SÉCHÉ, *Du Bellay et la Bretagne angevine.* — WALTER PATER, *J. Du Bellay* (*The Renaissance,* 1873). — GUSTAVE PLOTZ, *Etude sur Du Bellay et son rôle dans la réforme de Ronsard.* — DEROCQUIGNY, *Quelques notes à la Deffence de Du Bellay* (*Rev. Hist. Litt.* 1904). — L. DE BOURGO, *De Joach. Bellaii latinis Poematis.* — L. CLEMENT, *Le Poète courtisan de J. Du Bellay.* — J. VIANEY, *Les Sources italiennes de l'Olive.* — PIERRE VILLEY, *Les sources italiennes de la Deffence et Illustration.* — E. COURBET, *Poés. franç. et lat. de* JOACH. DU BELLAY, Paris, 1918. Librairie Garnier. — MAURICE ALLEM, *Anthol. Poèt. franç.,* XVI^e *siècle,* t. I. Librairie Garnier.

LA VIEILLE COURTISANNE

Bien que du mal, duquel je suis attainte,
Soit desormais tardive la complainte,
Et qu'on ne doive imputer à raison
Le repentir qui vient hors de saison :
Si me plaindray-je, et de mon inconstance
Renouvelant la vieille repentance,
(Quoy que promis j'eusse de ne sentir
Dor'enavant un autre repentir)
M'efforceray de soulager ma peine
Par les souspirs d'une complainte vaine.

Peut estre encor que de mon souspirer
Quelqu'un pourra quelque profit tirer,
Et que mon mal, si bien on le contemple,
Aux moins rusez pourra servir d'exemple :
Recompensants par ce nouveau bienfaict,
Si mieulx ne puis, mon antique forfaict.

Donques, à fin de mieulx faire cognoistre
Tout mon malheur, venant mon âge à croistre
Plus que mon sens, sur les douze ou treize ans,
Estant nourrie aux delices plaisans
Que peult gouster une fille legere
Dessoubs la main d'une impudique mere,
Pour ne laisser dessus l'arbre vieillir
Ma belle fleur, je la laissay cuillir,
Non a quelqu'un dont on deust faire compte,
Et dont l'honneur peust amoindrir ma honte,
Mais à un serf : un serf eut ce bonheur,
De trionfer de mon premier honneur
Secrettement : car ma mere discrette
Sceut bien tenir l'entreprise secrette.
Bien tost apres je vins entre les mains
De deux ou trois gentilz-hommes Romains,
Desquelz je fus aussi vierge rendue,
Comme j'avoy pour vierge esté vendue ;
De main en main je fus mise en avant
A cinq ou six, vierge comme devant.

Depuis, suivant une meilleure voye,
D'un grand prelat je fus faicte la proye,
Qui cherement ma jeunesse achepta
Comme pucelle, et si bien me traitta
Que je devins, voire en bien peu d'espace,
Belle, en bon poinct, et de meilleure grace.

Deslors, j'apprins à chanter et baller,
Toucher le luth et proprement parler,

Vestir mon corps d'accoustrement propice,
Et embellir mon teinct par artifice :
Bref, j'apprins lors, soubs bons enseignemens,
De mon sçavoir les premiers rudimens :
Car le prelat, duquel j'estoy l'amie,
Voire duquel j'estoy l'ame demie,
Le cueur, le tout, n'avoit autre plaisir
Que satisfaire à mon jeune desir.

Deux ou trois ans me dura ceste vie,
Jusques à tant qu'il me prist une envie
De la changer : comme on void bien souvent
Trop grand plaisir se convertir en vent,
Et pour ne voir chose qui luy desplaise,
L'esprit humain se fascher de son aise.
O combien mal convient la majesté
Avec l'amour ! rien que la liberté
Ne me failloit : mais, defaillant icelle,
Me defailloit toute chose avec elle.
Ny les faveurs, ny les bons traittemens,
Chaisnes, anneaux, et riches vestemens,
De cent valets me voir estre honorée,
Et du seigneur a peu près adorée,
Estre nourrie en repos ocieux :
Bref, s'il y a chose qui plaise mieulx,
Quoy que l'on feist ou dist pour me complaire,
Rien ne pouvoit mon esprit satisfaire.

La liberté de pouvoir deviser,
D'aller en masque, et de se deguiser,
Siffler de nuict par une jalousie
Faire l'amour, vivre à sa fantaisie,
Sans esprouver la fascheuse prison
De ne pouvoir sortir de la maison
Sans un valet, et sans congé du maistre,
N'oser monstrer le nez à la fenestre :

Ce seul desir mon esprit chatouilloit,
Ce seul ennuy mon repos travailloit,
Et, peu à peu, d'une lente tristesse
Décoloroit la fleur de ma jeunesse.
Ce que voyant celuy que je servoy,
Pour se desfaire honnestement de moy,
Feit par soubs main brasser un mariage,
Non sans vanter mes biens et mon lignage,
Ma bonne grace, et mon honnesteté,
Et par sur tout ma grande chasteté.

A ces appas se vint prendre un jeune homme,
Qui peu rusé aux finesses de Rome,
Se tint heureux d'avoir tel bien trouvé :
Mais quand il eut à sa honte esprouvé
Ce que j'estoy, premierement il use
De grans rigueurs : puis d'une plus grand' ruse,
Dissimulant son courage odieux
Par beau parler, et par caresse d'yeux,
Ores priant, ores d'une autre grace
A la priere adjoustant la menace,
En peu de temps se gouverna si bien,
Qu'il se fait maistre et du sien, et du mien.

Robbes, joyaux, meubles et autres choses
Plus cherement en mes coffres encloses,
Argent contant, argent à interest,
Tout fut levé soubs umbre d'un acquest.
Finablement se dressant un voyage,
Mon bon espoux se met en equipage,
Se part de Rome, et sans parler à moy,
S'en alla rendre au service du Roy :
Où il mourut, et depuis n'ouy onques
Parler de luy. En ce bel estat doncques
Je demeuray sans faveur ne support,
Car mon Prelat, de malheur, estoit mort :

Et ne m'estoit de toute ma richesse
Rien demeuré qu'un petît de jeunesse.

Doncques, m'aydant de moymesme au besoing,
Et rejettant toute vergongne au loing,
J'ouvre boutique, et, faicte plus sçavante,
Vous metz si bien ma marchandise en vante,
Subtilement affinant les plus fins,
Qu'en peu de temps fameuse je devins.

Lors, me voyant par Rome assez cognue,
Pour n'estre en ranc d'esgaldrine tenue,
De deux ou trois, à poste je me mis,
Lesquelz estoient mes plus fermes amis :
Et tous les mois me donnoient pour salaire
Un chacun d'eulx trente escus d'ordinaire.

Je laisse icy à discourir comment,
Je me sçaurois gouverner dextrement
Avecques eulx, à l'un faisant caresse,
A l'autre usant de plus grande rudesse,
Selon que d'eulx je cognoissois le cueur
Se manier par douceur ou rigueur :
N'oubliant pas ceste commune ruse,
De contenter de quelque maigre excuse
Le mal-content : et sans aymer aucun,
Donner à tous le martel en commun.
Par ce moyen chacun se pensant estre
Plus favorit, pour demeurer le maistre,
Comme à l'envy, par presens achetoit
Ce qu'avoit moins, à qui plus il coustoit.
C'estoit le bon, quand pour donner licence
A l'un des trois, les deux faisoient instance :
Comme il avient que pour chasser un tiers,
Les autres deux s'accordent volontiers.
Lors je disois, ou que sa laide face,
Son poil rousseau, ou sa mauvaise grace,

Plus que la mort me faschoient, toutefois
En le perdant, que je perdois un mois.

Eux donc, ayant de me demander honte,
Une faveur qui ne mettoit à compte,
Se contentoient, pour garder amitié,
D'y suppleer chacun pour la moitié,
Ainsi jamais n'amoindrissoit ma rente,
Et me restoit une place vaquante,
Dont je sçavois bien faire mon profit.

Aucune fois, je prenois à credit,
En leur presence, ou supposois des debtes.
Conclusion, j'avois mille receptes,
Pour leur tirer les quatrins de la main :
Ores, faignant de me faire nonnain,
Ores, parlant de quelque mariage,
Ores, de faire à Naples un voyage,
Ou à Venize, ou en quelque autre lieu,
Et que bien tost je leur dirois adieu.
Aucune fois je me faisois enceinte,
Ou me faignois de quelque fièvre attainte,
Et ce que peult un artifice tel,
Pour s'encherir ou pour donner martel.

Voyla comment je traittois l'amy ferme,
Lequel jamais ne failloit à son terme :
Car les pendents, et les bracelets d'or,
Les scoffions, et les chaisnes encor,
Gands parfumez, robbes et pianelles,
Garnels, bourats, chamarres, caparelles,
Licts de parade, et corames dorez,
Savons de Naple', et fards bien colorez,
Miroers, tableaux ou j'estois en peinture,
Masques, banquets, et coches de vectures,

Et s'il y a de consumer le bien
Autres moïens, n'estoient comptez pour rien.

Que diray plus? j'avois mille prattiques :
Car tout cela qui s'achepte aux boutiques,
Ne coustoit rien, et mesme le boucher
Le plus souvent estoit payé en chair :
Jusqu'aux faquins (si l'honneur me dispence
De dire ainsi) j'espargnoy la despence :
Car tout l'argent des honnestes amis,
Pour mettre en banque, en reserve estoit mis.
J'avoy de plus quelque nuict la sepmaine,
Qui m'estoit franche : et lors je mettois peine
De prattiquer quelque nouvel amour,
Et ne passois inutile un seul jour.
A cest effect je tenoy pour fantesque
Une rusée et vieille Romanesque,
Qui descouvrant quelque jeune emplumé,
Avant qu'il fust de mon faict informé,
Trouvoit moyen de faire l'entreprise
Secrettement, et, comme bien apprise,
N'oublioit pas de prendre avant la main,
Disant comment j'estoy de sang Romain,
Et que j'estoy femme d'un gentilhomme,
Lequel pour lors estoit banny de Romme.

Voyla comment je traittoy l'estranger :
Mais par sus tout je craignoy le danger
Des escroqueurs, ne me tenant mocquee
Si-non alors que j'estoy escroquee :
Ce qui causoit que moins je m'adressois
A l'Espagnol qu'au liberal François :
Doulce, courtoise, humaine, quant au reste,
Mais ce pendant fuyant plus que la peste
Ces jeunes gens, lesquels sans desbourcer,
A tous propos pour beaux veullent passer,

Nous pensant bien payer d'une gambade,
D'une chanson, d'un luth, ou d'une aubade :
Ce qui nous trompe, et faict que bien souvent
Nous nous trouvons les mains pleines de vent.

J'avois aussi une soigneuse cure
De n'endurer sur mon corps une ordure :
De boire peu, de manger sobrement,
De sentir bon, me tenir proprement,
Fust en public, ou fust dedans ma chambre :
Où l'eau de naffe, et la civette, et l'ambre,
Le linge blanc, le pennache eventant,
Et le sachet de pouldre bien sentant,
Ne manquoient point; sur tout je prenoy garde
(Ruse commune à quiconque se farde)
Qu'on ne me peust surprendre le matin.
Bref, tout cela qu'enseigne l'Aretin,
Je le sçavoy ; et sçavoy mettre en œuvre
Tous les secrets que son livre descœuvre,
Et, d'abondant, mille tours incongneus,
Pour esveiller la dormante Vénus.

J'estoy pourtant en mes propos honneste,
Et ne faisois à tout le monde feste,
Legerement caressant un chacun ;
J'avoy pour tous un entretien commun
Et, de façons gravement asseurees,
Sçavoy fort bien encherir mes denrees.

De la vertu je sçavoy deviser,
Et me sçavoy tellement déguiser,
Que rien qu'honneur ne sortoit de ma bouche,
Sage au parler, et follastre à la couche.
Aussi void-on qu'un propos vicieux,
Plus que le vice est souvent odieux,

Et que rien tant que vertu n'est aymable,
Ou ce qui est à la vertu semblable.

Chacun se flatte en son affection,
Où il cognoist quelque perfection;
Et ne peult bien la Dame estre estimee,
Que l'on cognoist indigne d'estre aymee :
Tant la vertu plaist en celles qui l'ont,
Sinon au cueur pour le moins sur le front.

Par telz moiens j'acquis faveur en Rome,
Et ne se fust estimé galant homme,
Qui n'eust eu bruit de me faire l'amour.
Au demeurant, fust de nuict ou de jour,
Je ne craignois d'aller sans ma patente,
Car j'estois franche, et de tribut exempte.
Je n'avois peur d'un gouverneur fascheux,
D'un barisel ny d'un Sbirre oultrageux,
Ny qu'en prison lon retînt ma personne,
En court Savelle, ou bien en tour de Nonne :
N'ayant jamais faulte de la faveur
D'un Cardinal, ou autre grand seigneur,
Dont on voyoit ma maison frequentee :
Ce qui faisoit que j'estois respectee,
Et que chacun craignoit de me fascher,
Voyant pour moy les plus grands s'empescher.

Six ou sept ans je feis ce beau mesnage,
Ayant passé le meilleur de mon aage
En ces plaisirs (si plaisir fault nommer
Un peu de doulx meslé de tant d'amer !).
Car quel plaisir, helas, me pouvoit-ce estre,
Bien que je prinsse à dextre et à senestre,
D'avoir soubmis mes membres éhontez
A l'appetit de tant de voluntez?

Et d'imiter le vivre d'une beste,
Pour m'enrichir par un gain deshonneste?
Et d'endurer d'un amant furieux
Mille desdaings, et mots injurieux?
De supporter une aisselle suante,
Un nez punais, une bouche puante,
Une Sottise, et perdre à tous propos,
Pour un martel, et repas et repos?

Outre la peur (geine perpetuelle)
D'une verolle, ou d'une pellarelle,
Et tout cela dont se trouve heritier
Qui longuement exerce tel mestier :
Car quant au soing où chacune se fonde,
De se farder, de se faire la blonde,
De se friser, de corriger l'odeur,
Serrer la peau, réchauffer la froideur,
Je n'en dy rien, pour estre telle peine
Commune encor à la dame Romaine.
O bien heureuse et trois et quatre fois,
Qui n'est sugette à si penibles loix!

Ce fut pourquoy une sepmaine saincte,
Estant pour lors ma conscience attainte
D'un sainct remords, que quelque bon Dœmon
Me feit sentir au milieu d'un sermon,
Sans y penser soudain je me dispose
Faire de moy une metamorphose,
Et de changer mon lascif vestement,
En un devot et sainct accoustrement.
Ce que je feis, et devins convertie,
Donnant deslors une grande partie
De mes tresors à la religion,
Où, tost apres, changeant d'opinion,
Je me trouvay à mal party rangee,
Et plus d'habit que de vouloir changee.

Donc, inhabile au service de Dieu,
J'abandonnay de bonne heure le lieu,
Et, retournant d'où je m'estoy partie,
Me repenty de m'estre repentie.
Ainsi tournee à mon premier mestier,
Pour regaigner tout cela qu'au moustier
J'avoy laissé, j'ouvre l'escolle au vice,
Et commençay, d'un plus grand artifice
Qu'au paravant, à dresser mes appas,
Et retenter les amoureux combats,
Où je r'acquis d'un utile dommage,
Tout le perdu, et beaucoup d'avantage.

Adonc, je vins en reputation,
Et prins deslors telle presumption,
De grands seigneurs me voyant courtisée,
Que mon mespris me rendit mesprisée.
Je tais icy pour mon premier bon heur,
Du trente et un le fameux deshonneur,
Et, supposé au lieu d'un gentilhomme,
Dedans mon lict l'executeur de Romme,
Qui ce plaisir devant cent et cent yeux
Recompensa du fouet injurieux.

Je tais encor la verolle gouteuse,
La denterelle, et pellade honteuse,
Et mon visage en tant de lieux sfrizé,
Que mille fards ne l'eussent deguisé.

J'avois pourtant encor bonne prattique,
Et pour cela ne fermoy la boutique,
Car le renom de mon credit passé,
Et le tresor que j'avois amassé,
M'entretenoient, et puis ma bonne grace
Recompensoit d'une si brave audace

Ce que les ans de beau m'avoient osté,
Que mon autonne on prenoit pour esté.

J'avois au lict cent mille gaillardises,
Mille bons mots, et mille mignardises;
De bien baller on me donnoit le pris;
J'avoy du luth moyenement appris,
Et quelque peu entendoy la musique;
Quand à la voix, je l'avois angelique,
Et ne se fust nul autre peu vanter
De sçavoir mieux le Petrarque chanter.

Au demeurant, j'avoy la main divine,
Fust sur la toile, ou fust sur l'estamine;
Et voluntiers y emploioy le temps,
Quand je n'avois un meilleur passetemps.
Aucune fois, en accoustrement d'homme,
Je passageoy prompeusement par Rome
Sur un cheval de mesme enharnaché,
Et, le pennache à la guelphe attaché,
Ne me monstrois moins superbe et vaillante,
Qu'une Marphise, ou une Bradamante.
Bref, je sçavoy de toute chose un peu,
Et n'estoy pas ignorante du jeu,
Fust aux eschets, ou fust à la premiere,
Où je n'estois de perdre coustumiere,
Joüant tousjours à moytié pour celuy
Qui ne prenoit que la perte pour luy.

Aucunefois, n'estant de la partie,
J'estoy si bien de mon faict advertie,
Qu'autant de fois qu'une reste on gaignoit,
Autant de fois la manche on me donnoit;
Aucunefois, ne m'estant aggreable
Quelque joyau, d'une usure honorable

A cinq ou six je le faisois payer,
Et leur baillois à la rafle à jouer.

Voyla comment par cent moyens honnestes,
Je recueillois la laine de mes bestes
Dont je tondois les unes quelquefois,
Et quelquefois les autres escorchois,
Usant par tout de si grand artifice,
Que, sans monstrer un seul poinct d'avarice,
Ceux-là dont plus de presens j'avoy pris,
Se reputoient estre plus favoris.

Ma maison donc, moins que jamais deserte,
Estoit quasi comme une escolle ouverte
D'honnesteté, où il falloit venir
Pour bien sçavoir Dames entretenir;
Là se disoient mille bons mots pour rire,
Là, les plus sots s'efforceoient de mieux dire,
Comme à l'envy, et là, soir et matin,
Se rapportoit toute chose au butin.

S'il se faisoit quelque assemblee honneste,
Quoy que ce fust j'estoy tousjours de feste,
Et n'eust esté le banquet bien fourny,
Qui de tel metz eust esté dégarny,
Je me trouvois de ducats plusieurs milles,
Qui ne mestoient en un coffre inutiles.
J'avois meublé une belle maison,
Et richement et selon la saison,
Et sur la porte avois mis pour devise
La pluye d'or de la fille d'Acrise :
Voulant par là honnestement monstrer,
Que par l'or seul on y pouvoit entrer.

Heureuse, las ! heureuse, et trop heureuse,
Si Cupidon, de sa torche amoureuse,

Pour chastier cent mille indignitez
De tant d'amans que j'avois mal traittez,
N'eust allumé, dans mes froides mouëlles,
Le feu vangeur de ses flammes cruelles,
Me contraignant d'aymer plus que mes yeux,
Plus que mon cueur, un jeune audacieux,
Qui d'autant plus que d'une humble caresse
Je m'efforçois d'amollir sa rudesse,
Plus me fuyoit, et se paissoit cruel,
De mon torment et pleur continuel.
Las ! quantes fois jalousement malade,
Courant par tout, ainsi qu'une Menade,
Ay-je suivy, sans crainte du mocqueur
Cest inhumain, qui m'emportoit le cueur !

Las, quantes fois, en lieu d'estre endormie,
Le pensant estre es bras d'une autre amie,
Nuds pieds, nud chef, au temps des longues nuicts,
Ay-je rompu et fenestres et huys,
Injuriant de mille outrages celle
Qui receloit mon ennemy chez elle !
Las ! quantes fois suis-je allee au devin,
Et quantes fois aux sorcieres, à fin
De retenir par lyens et par charmes
Cest obstiné vainqueur de telles armes !

Le poil au chef me herisse d'horreur,
Me souvenant de ce que la fureur
Me faisoit faire : ores, d'un cimetére
Tirant de nuict quelque umbre solitére,
Ores au ciel la Lune ensanglantant,
Ores le cours des fleuves arrestant.

Les vers sacrez, les celestes augures,
Les poincts couplez, les magiques figures,

Les saincts fuseaux, les noms ensorcelez,
Les os des morts, et les lauriers bruslez,
Ce que du front des poulains on attire,
Les yeux de loup, les images de cire,
Les nœuds charmez, et le nombre de trois,
Avec le mal qu'on appelle des mois :
Bref, tout cela que peut telle science,
(Et tout en vain) j'en feis l'experience.

Ce n'est pas tout : les presens amoureux,
Et tout le bien, que mes ans plus heureux
M'avoient acquis avec peine infinie,
Vignes, maisons, argent à compagnie,
En moins d'un an tout cela fut vendu,
Et en banquets et presens despendu
Pour cest ingrat, ingrat, ingratissime,
Lequel tenoit de mes pensers la cyme,
Puis me planta, voyant tout consumé
Ce qu'il avoit tant seulement aymé.

Et puis voicy pour m'achever de peindre,
Celle que plus les Dames doivent craindre,
Sur un baston marchant à pas comptez,
Dame Vieillesse aux cheveux argentez,
Qui, ravissant d'une main larronnesse
Ce qui restoit encor de ma jeunesse,
Ne m'a laissé que la gravelle aux reins,
La goutte aux pieds, et les galles aux mains,
La toux aux flancs, la micraine à la teste,
Et à l'oreille une sourde tempeste.

De ce beau chef tout l'honneur est esteinct,
Ce beau visage a changé son beau teinct
En teinct de mort : et ceste bouche blesme,
Dessus ses bords a peincte la mort mesme.

Ces deux beaux yeux jadis flambeaux d'amour,
Se sont cachez de peur de voir le jour,
Et pour pleurer leurs fautes, et mes peines,
Sont de flambeaux convertis en fonteines.

Je ne puis plus ny sentir ny gouster,
Plus ne me plaist les doux sons escouter,
Le sens me fault, et l'esprit qui me laisse,
Plus que le corps se sent de la vieillesse.
J'ay oublié tout cela qu'autrefois,
J'avoy apprins du luth et de la voix;
J'ay oublié tous mes bons mots pour rire,
Je ne sçay plus que me plaindre et mesdire,
Je ne sçay plus que tousser et cracher,
Fascher autruy, et d'autruy me fascher;
Quant au mestier, dont il fault que je vive,
C'est de filler, ou laver la lessive,
Faire traffiq' de quelques vieux drappeaux,
Composer fards, contrefaire des eaux,
Vendre des fruicts, des herbes, des chandelles
Aux jours de feste, et crier les chambelles.

Voyla l'estat, ou je gaigne mon pain,
Pour ma vieillesse armer contre la faim,
Et pour payer une chambre locande,
Ce qui est or' ma despense plus grande.
Au demeurant je ne discours icy
Par le menu le chagrin, le soucy,
Et le soubson, que la vieillesse cache
Dedans son sein : le mal qui plus me fasche,
Et qui me faict cent fois le jour périr,
C'est de vouloir, et ne pouvoir mourir.

O que je suis differente de celle
Que j'estois lors, quand, jeune, riche et belle,

Un escadron j'avoy de tous costez
De courtisans pompeusement montez,
M'accompagnant ainsi qu'une princesse,
Fust au matin, quand j'allois à la messe,
Ou fust au soir, alors qu'il me plaisoit
De me trouver ou le bal se faisoit !

Las ! maintenant un chacun me desdaigne,
Et seulement pauvreté m'accompagne ;
Ceux que jadis desdaigner je souloy,
M'appellent vieille, et se mocquent de moy :
Et ceux dont plus j'estoy favorisee,
Sifflent sur moy d'une longue risee :
Se vergongnans de m'avoir voulu bien,
Pour rien en moy ne cognoistre du mien.

Jusques icy a couru ma fortune,
Selon le temps adverse, ou opportune,
Mais, ô chetive ! encor n'est-ce le poinct,
Qui plus au vif le courage me poingt :
Le seul objet de ma complainte amere
C'est, c'est l'ennuy de me veoir pauvre, et mere,
Non d'un qui soit d'aage pour se nourrir,
Ou qui me puisse au besoing secourir,
Mais d'une fille encor jeune et debile,
Qui sur les bras m'est en charge inutile,
Et sera, las, si cest astre inhumain
Regne long temps sus le climat Romain.

J'ay veu Leon, delices de son aage,
J'ay veu Clement de ce mesme lignage,
J'ay veu encor ce bon Paul ancien,
Premier honneur du sang Farnesien ;
Apres cestuy j'ay veu Jules troisieme,
Ores je voy le grand Paule quatrieme.

De tous ceux-là je me doy contenter,
De cestui-cy je me veulx lamenter,
Pour avoir mis d'une loy rigoreuse
Dessoubs les pieds la franchise amoureuse,
Abolissant d'un edict defendeur
Ce qui estoit de Rome la grandeur.

Car si de ceux que Rome plus honore
De courtisans, et des autres encore,
On veult ainsi les plaisirs limiter,
Quelz estrangers y viendront habiter?
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remede
Exerceront l'amour de Ganymède,
Ou sans cela ne sont que trop appris
Ceux qui ont loy de n'estre point repris.

O temps! ô meurs! ô malheureuse annee!
O triste regne! ô Rome infortunee!
N'estoit-ce assez, que le discord mutin
T'eust faict du monde un publique butin,
Et d'avoir veu sur ta rive Latine
Si longuement la guerre et la famine,
Si malheureuse encor tu ne perdois
La liberté : liberté, que tu dois
Plus regretter que tes palais antiques,
Dont nous voyons les poudreuses reliques.

Fille, qui m'es plus chere que mes yeux,
Helas pourquoy t'ont faict naistre les cieux
Soubs un tel siecle? ou, pourquoy si durable
Ay-je vescu, pour te veoir miserable?
Helas, fault-il que ce beau chef doré,
Ces deux beaux yeux, ce pourpre coloré,
Ce front, ce nez, ceste bouche divine,
Et ce beau corps, qui des Dieux estoit digne,

Soit le butin, non point d'un courtisan,
Mais d'un faquin, ou d'un pauvre artisan?

Pour cela donc, d'une main si soigneuse,
T'ay-je eslevee, ô fille malheureuse,
Si tu devois par telle indignité
Perdre la fleur de ta virginité?
Estoit-ce là ceste belle jeunesse
Dont je faisois mon baston de vieillesse?
Estoit-ce ainsi que mes travaulx passez
Devoient un jour estre recompensez?
O ciel cruel! estoiles conjurees!
N'avois-je assez de peines endurees,
Si en ma fille, en cest aage ou je suis,
Je ne voyois renaistre mes ennuis?

Je n'en puis plus, et mes pleurs qui s'espandent,
A grands ruisseaux, le parler me defendent :
Donques, priant ceux là qui me liront,
Et de mes pleurs (peult-estre) se riront,
De m'excuser, si, par trop de langage
(Vice commun à celles de mon aage)
J'ay discouru et mon mal, et mon bien.
Je feray fin : que peusse-je aussi bien,
Pour n'estre plus à ces maulx asservie,
Comme à mes pleurs, mettre fin à ma vie.

(*Divers Jeux Rustiques*, 1558.)

JEAN DOUBLET

Jean Doublet naquit à Dieppe, vers 1528. Sa mère était la fille de David Misant, auteur du *Livres Tulles, des Offices* (c'est-à-dire du traité *De Officiis*, de Marcus Tullius Ciceron), gouverneur de la ville, et de qui la famille fut anoblie en 1574, en la personne de Charles Missaut, seigneur d'Ancourt. Son père était un riche citadin, qui possédait une certaine fortune terrienne. On croit pouvoir l'identifier à un Jean Doublet, seigneur de La Haye, qui produisit, en 1523, des lettres de noblesse dans l'élection d'Évreux. Ce Doublet fut la souche des seigneurs de Breuilpont, marquis de Persan, dont les armes sont d'azur à trois doublets d'or posés en deux. Cependant, rien n'est moins sûr, et nous n'avançons cette hypothèse que pour faciliter des recherches sur la famille du poète et sur lui-même. Les renseignements concernant l'auteur des *Elégies* font défaut, en effet, et ceux que nous utilisons ressortent pour la plupart de la lecture du poète. Jeune, il fut confié au savant Jean Fourdin. Il lui fit aimer les lettres grecques et latines, dans cette ville de Dieppe qui fut un centre littéraire de Palinods, où chaque année se disputaient les prix du Rondeau, du Chant Royal et de la Ballade. On pense que Jean Doublet y fut lui-même couronné, car il eut la charge de *semondre* les concurrents, en 1556. Cette semonce est la XXI[e] de ses *Elégies*. La XIII[e] nous apprend qu'il fut député par les Dieppois auprès de Henri II, à Fontainebleau :

Par les sablons, par les roches desertes...

Doublet s'y ennuya, loin de sa *Sibille*, objet de presque toutes ses *Elégies*. C'était une jeune fille de Dieppe, au nom supposé, que ses parents marièrent à un magistrat de Rouen, vieux, mais riche, et revêtu, à coup sûr, d'une dignité supérieure à celle du poète, qui devait remplir quelque petit emploi juridique dans sa ville natale. Sibille redevint libre au bout de quelques années, et

son ancien amant lui fit à nouveau la cour. « Malgré les conseils donnés à la jeune veuve par une courtière d'amours qui parle et agit comme la vieille Dypsas d'Ovide, ou la Macette de Regnier, fut-il écouté? », dit un de ses éditeurs-biographes. *L'Elégie satirique* à laquelle il est fait allusion est une traduction de Properce et d'Ovide. Mathurin Regnier a puisé aux mêmes sources pour sa XIII^e Satire, et l'on peut même croire, d'après quelques étroites rencontres, que le grand poète connaissait l'œuvre de son prédécesseur. Les traits satiriques de Doublet ne sont pas nombreux dans son Œuvre; à part quelques épigrammes imitées de l'*Anthologie*, sa *VIII^e Elégie* est la seule pièce qui doive le faire connaître comme un inspiré de Némésis. Pourtant, d'après un passage de l'*Art Poétique* de Vauquelin de La Fresnaye, on croit pouvoir déduire que Doublet avait écrit un recueil de *Satires morales*, resté inédit, et qu'il vivait encore vers 1604 :

Le Satyre latin s'en vient estre François...
Si Doublet, animé de Jumel qui preside
Sçavant au Parlement de nostre gent Druide,
Met ses beaux vers au jour, nous enseignant, moraux,
Soit en deuil, soit en joye, à se porter égaux,
Et si mes vers gaillards suivent la vieille trace
Du piquant Aquinois (Arioste) *et du mordant Horace...*

Quoi qu'il en soit, Jean Doublet vivait encore, d'après Colletet, en 1582. Mais, selon J. A. Guyot, dont l'ouvrage manuscrit est conservé à la Bibliothèque de Rouen, il se serait fait cordelier. Cela ne s'accorde guère avec le passage de Vauquelin.

Bien que Colletet lui reproche son manque d'harmonie et l'emploi de mots normands, Doublet possède une certaine grâce naïve, un *aplomb* et une force lyrique que l'on ne rencontre pas toujours chez les imitateurs de la Pléiade. Quant à sa prose, au dire du vicomte de Gaillon, « elle est écrite d'un style qui, pour la fluidité, se rapproche de celui d'Amyot, le grand maître du genre... ».

BIBLIOGRAPHIE. — *Elegies de* JAN DOUBLET *dieppoys*, Paris, 1559 (réimpr. en 1869 par PROSPER BLANCHEMAIN et, en 1871, suivies des *Epigr.* et des *rimes diverses*, dans le *Cabinet du Bibliophile*); — *Les Memoires de Xenophon Athenien, traduits de grec en françois, à la fin desquels est adjousté le discours de la bienereuse mort de Cyre l'Ayné; extrait du mesme Xenophon VIII livre de sa Cyropédie*, Paris, 1582. On lit une pièce latine de DOUBLET dans *Le tombeau de feu noble Homme Maistre Richard Le Gras de Rouen*, etc., Paris, 1586.

A CONSULTER. — LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER, *Bibl. franç.* — FRÈRE, *Manuel du Bibliogr. normand.* — Vicomte DE GAILLON, dans le *Bull. du Biblioph.*, 1856. — GUYOT, *Moreri des Normands*, I, 326. — G. COLLETET, *Vies des Poètes françois* (reprod. dans l'édition de 1869). — JACQUES MADELEINE, *Quelques poètes français des* XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècles à Fontainebleau*, Paris, 1900. — GEORGES LEBAS, *Les Palinods et les poètes dieppois*, 1904. — LACHÈVRE, *Les Recueils libres et satiriques; Bibl. des rec. Collect. du* XVI^e^ *siècle* (à paraître). — MAURICE ALLEM, *Anth. poèt. franç. du* XVI^e^ *siècle*, t. I, librairie Garnier.

ÉLÉGIE XVIII

J'en sai bien une, une esperte flanniere,
Et n'aille aucun en rechercher plus loin,
Je sai d'amours une courtiere,
Une maquerelle au besoin.

Toutes les nuits, vaudoise abominee,
(Tel est le bruit) gresse son corps ridé,
Et passe par la cheminee
Sur le dos d'un balai bridé.

Plusieurs ont creu qu'à ses charmes arrive,
Humble et tremblant, le noir peuple d'Enfer,
Et que d'humain sang elle écrive
Ne sai quels mots à Lucifer.

Sans nulle peur, és croizés cemetieres,
Passe ses nuits entre les pales corps,
Qui, par ses oraisons sorcieres,
A elle reparlent tout morts.

Ell' sait que vaut, en sa toille nouvelle,
Dans une nois l'araigne ensevelir,
Et que vaut seiche la cervelle
Que d'une chate on peut cueillir.

Or, tout ainsi que sa chaude jeunesse,
Sans nulle honte, en luxure brula,
Aujourd'hui, non mieus, en vieillesse,
Autre feu d'avarice elle a.

Un promt babil, une ruze assuree,
Front impudent, ongles lons et sutils,
Foi à tout propos parjuree,
Sont les meilleurs de ses outils.

Pour son metier toutes bendes frequente,
Mais, tant que peut, s'acoste jour et nuit
De ceste jeunesse opulente
Qui bien cher peu de plaisir suit.

Là elle regne, elle fait les parties,
Quelque simplette ell' préche ce pendant,
D'aucunes, par plait converties,
Les bons mariages vendant.

Car ell' n'est pas de ces vieilles publiques
Qui, povrement un écu pratiquant,
De quelques claustrales reliques
Sur le soir se vont trafiquant.

Brave de soie, et le velours en teste,
Les bons endroits, impudente, ne fuit,
Ains s'égale à la plus honeste,
Et de sa noblesse fait bruit.

Mais ce pendant, pour sa proie, elle guette
Si quelque riche est à pourvoir encor,
Ou si quelque vefve est jeunette,
Car pescher y veut chaine d'or.

Aiant ouï, par les bruits de la ville,
Qui, peu à peu doublant, courent toujours,
Que le mari d'une Sibille
Bien riche, avoit fini ses jours :

A elle vint, et me sembla sa langue
Pour beaucoup nuire estre diserte assés,
Car j'ouï toute la harengue,
Entre deux huis sur moy poussés.

Apres un mil de ces vulgaires plaintes
Que volontiers tel exorde contient,
Et un fleuve de larmes feintes,
Qu'à sa poste el' lache et retient :

« Mais quel profit, dit-el', quelle ressource
De tous nos pleurs? que vaut ce dur remors?
Dieu, de tant de vain pleur se cource,
Et ne servent larmes aus mors.

» Tel long ennui, Sibillette mamie,
Ne fait qu'esteindre, en ceste jeune fleur,
Vostre beauté déja blémie
Qui s'ecouleroit toute en pleur.

» Dieu, s'il lui plait, puisque d'un il vous prive,
Qui fut, vrai est, un peu foible et agé
Pour vous (car vostre feu arrive
Et le sien étoit delogé),

» Vous pourvoira, par sa grace benigne,
D'autre moitié, à vous egale mieus,
Car, vraiment, vous en estes digne,
Et avés bon bruit en tous lieus.

» Renon avés de ménagere bonne,
Et, Dieu merci, vos biens sont de bon pris,
Et déja plus d'une personne
De vôtre beauté s'est épris.

» J'en sai bien un, mais quoi? je suis bien neuve,
Il n'est pas tems. Toutefois, pourquoi non?
A toute heure qu'un bien se treuve
Il le faut prendre, ce dit-on.

» Occasion, la déesse volage,
Telle se peint, si j'ai bien retenu :
Tout son poil pend sur le visage,
Le derriere est chauve et tout nu.

» Arrivant donc, doit au poil estre prise,
Car elle s'offre, et s'offrant toujours fuit,
Puis, n'aiant plus au dos de prise,
Se moque du sot qui la suit.

» Cil que je di, qui vôtre se souhéte,
S'il faut aus biens et honneurs s'arrester,
N'estoit que premier vous appéte,
Premiere deussiés l'appeter.

» Et n'est pas lourd, comme il semble peut-estre,
Dur, ni grossier : mais tel office veut
Qu'on se face grave apparoistre,
Et le plus severe qu'on peut.

» Un autre en sai, qui ja presque en rafolle,
D'age moien, et riche, et sain, et fort,
Quoiqu'un malin bruit de verolle
Ait menti sur lui à grand tort.

» J'en sai encor : les voulés vous d'espée,
Ou financiers? à Rouen ou Paris?
Elisés pour n'estre trompée :
Je vous baille au chois cent maris.

» Mais à vrai dire, et en loyauté pure,
Pour le conseil qu'aus jeunes puis devoir,
(Car le tems, qui pieça me dure,
Beaucoup de choses m'a fait voir).

» Il n'est que trop de ces muguéts qui balent,
De ces jolis qui sur eux portent tout;
Mais ceus qui pour épouzer valent
Se choisissent par autre bout.

» Epouzés moy quelque asseuré riche homme,
D'un haut estat si pouvés, honnoré,
Tel que celui que je ne nomme,
Mais premier vous l'ai figuré.

» Apres sa mort vos douaires augmentent,
Et lui vivant, faute vous n'avés point
D'autre mille gentils, qui tentent
Vous donner leur service à point.

» Qu'avés vous peur? le saint cornu Moyse
A mort jadis tel esbat condamnoit :
Aujourd'hui, par nos gens d'Eglise,
Autre doctrine se connoit.

» En ce tems-ci pour pudique j'avoue
Celle, sans plus, que nul onq' ne requit;
Gentille n'est qui ne se joue,
Et toute belle en doit l'aquit.

» Le tems volage à pas larron se glisse,
Et sans mot dire, helas! trompe nostre œil,
Et comme un coursier en la lisse,
Nos ans décochent au cercueil.

» Tandis qu'avés la claire matinée,
De vos beautés n'en espargnés l'ébat,
L'exercée est plus tart minée,
Quoiqu'un soir toutes les abat.

» Un bon habit demande qu'on le porte,
Et tout metal au servir s'eclarcit,
Et maison qui n'ouvre sa porte,
Deserte, tantot se moizit.

» Beauté aussi, moins sert et plus s'empire;
Plus on l'esbat, plus claire se fait voir,
Et croiez que pour y suffire
Il en faut plus d'un seul avoir.

» Pensés, ma fille, à ce plus riche, donques,
Qui vos estas vous accroistra toujours,
Et chés qui faute n'aurés onques
De mille commodes amours.

» Je ne creu pas une langue puante
Qui contoit hier, et je soutin que non,
Que ja de vôtre foi se vante
Ne sai quel jeune homme sans nom;

» Pour toute chose, un poete assés abile,
Enfant de Dieppe aus rives de la mer,
Si fol d'une étude inutile
Qu'autre chose ne veut aimer.

» Quand ce seroit Clement Maraut lui-méme
(Ai-je failli? Marot dire voulois),
Ou ne sai quel Ronsard, de méme,
Qui se dit Pindare Gaulois :

» D'eus, ni de lui, qu'auriés-vous autre chose
Qu'une Balade, un Rondeau? voila tout :
Mais mieus vaut un écu en prose
Que mille rimes sans un sout.

» Tels, ni amis, ni maris ne faut faire,
Car publier tantot leur dame font,
Et de leur femme le douaire
Se prent sur Parnasse le mont.

» Devant Dieu soit de l'honneste homme l'ame!
Votre mari ce renom il avoit,
Que de procés, comme sa gamme,
Toute la pratique il savoit.

» Et outre encor ses biens, dont prou vous laisse,
(Qui bien en vous est en méchef bon-eur)
Il étoit estrait de noblesse,
Dont aussi vous reste l'honneur.

» Combien facheus, et combien (ce nous semble)
Fort à porter, et dur à voir seroit,
A nous tous vos amis ensemble,
Qu'ainsi tant d'eur vous periroit?

» Aprés Rouen, ô sejour bien étrange
Dans telles eaus, en cet air marinier :
O de maris different change !
Apres un Evesque un Mounier. »

Ainsi filoit la langue serpentine
Son dous venin, quand il fu découvert,
Au survenir d'une voisine
Par l'un de mes huis mi-ouvert.

Mes mains à peine, à peine se garderent
Qu'aus rares creins, aus plourars chassieus,
Au ridé masque ne darderent
Leurs ongles alors furieus.

Dieu, pour loyer te doint, vieille dannée,
Sans feu, sans vin, le reste de tes jours,
Rien qu'yver par toute l'année,
Et gosier alteré toujours !

(Les Élégies, 1559).

PIERRE DE RONSARD

Pierre de Ronsard naquit au château de la Possonnière, de Loys de Ronsard, homme d'armes, maître d'Hôtel du Dauphin, et de Jeanne de Chaudrier, au mois de septembre 1524 ou 1525, près du village de Couture, à sept lieues de Vendôme. « Comme on le portoit baptiser au chasteau de la Poisonnière, en l'Eglise du lieu, dit Claude Binet, celle qui le portoit, traversant un pré, le laissa tomber par mesgarde à terre, mais ce fut sur l'herbe et sur les fleurs, qui le receurent plus doucement; et eut encor cet accident, une autre rencontre qu'une Damoiselle qui portoit un vaisseau plein d'eau de rose et d'amas de diverses herbes et fleurs selon la coustume, pensant aider à recueillir l'enfant, luy renversa sur le chef une partie de l'eau de senteurs, qui fut un présage des bonnes odeurs dont il devoit remplir la France, des fleurs de ses doctes escrits... » Son père, dont il était le dernier des six enfants, avait quelque connaissance des Lettres, et même faisait quelquefois des vers. C'est lui qui proposa à son protégé Jean Bouchet l'alternance des rimes masculines et féminines. Pourtant, ne croyant pas devoir diriger son fils dans la carrière ingrate des poètes, il le fit entrer, au mois d'août 1536, comme page dans la maison du Dauphin François. Ce prince mourut presque aussitôt. Ronsard passa au service du troisième fils de François Ier, Charles, Duc d'Orléans; trois mois après, il appartenait à la suite du roi d'Écosse, Jacques Stuart, ou plutôt à celle de Madeleine de France, sœur du duc d'Orléans. Ronsard, qui rimait déjà au collège de Navarre, où il n'était resté que quelques mois, sentit dans l'exil un goût impérieux pour la poésie, goût qu'excitait encore un gentilhomme écossais, le Seigneur Paul, poète latinisant, qui lui traduisait tous les jours des passages de Virgile et d'Horace. Au bout de deux ans et demi, Ronsard se retrouva page de l'Écurie de son premier maître. Celui-ci, songeant à devenir le gendre de Charles-Quint, chargea ce jeune homme accompli et de beau visage de quelque message

d'amour pour sa fiancée. Il était accompagné de Claude de Lassigny, avec lequel il se rendit encore en Zélande et en Corse. Il repartit en Allemagne avec Charles Estienne et Lazare de Baïf, pour se rendre à la diète de Spire. Au retour, Ronsard fut atteint d'une grave maladie qui le rendit « demi-sourd » pour le restant de son existence. Se voyant inapte aux affaires diplomatiques comme au métier des armes, il obtint de son père de se remettre aux lettres, non sans avoir été forcé par lui de devenir « clerc », afin d'obtenir quelques bénéfices ecclésiastiques. Il reçut la tonsure des mains de René Du Bellay, évêque du Mans, le 6 mars 1543. Son père mourut l'année suivante. Ronsard avait pour ami le Sieur de Carnavalet, qui se dérobait à l'Écurie du Roi pour entendre les leçons de Dorat dans l'hôtel de Lazare de Baïf. Piqué d'émulation, il participa aux cours et suivit bientôt Jean-Antoine de Baïf au collège Coqueret, dont Dorat était devenu directeur. Ainsi, presque à l'âge d'homme, Ronsard refaisait son éducation et se soumettait aux exercices scolaires. On conjecture qu'il rencontra pour la première fois son cousin Du Bellay en 1549, lors d'un voyage à Poitiers. Le poète angevin ne tarda pas à le suivre au collège Coqueret, où ils formèrent avec Baïf un triumvirat littéraire qui devait donner naissance à la *Deffence et Illustration*, en même temps qu'à la « Brigade », laquelle se transforma en Pléiade avec la participation de Dorat, de Jodelle, Belleau et Pontus de Tyard. C'est vers cette époque que se place le second voyage d'Arcueil, où les poètes fêtèrent Jodelle en un banquet et lui amenèrent un bouc couronné de fleurs, en prix de la Tragédie. Cette cérémonie bouffonne fut exploitée dix ans plus tard par les protestants, qui accusèrent Ronsard et ses amis d'avoir sacrifié le bouc à Bacchus, accusation que l'ón trouve dans le *Temple de Ronsard*, sous la plume de Jacques Grévin, et que Ronsard et Baïf réduisirent à néant dans leurs réponses. *La Pompe du Bouc de Jodelle*, en vers libres, faussement attribués à Bertrand Bergier de Montembeuf, figure dans le *Livret* de *Folastries*, sorte de renouvellement de l'ancienne satire française, qui devait inspirer l'école des « *Recueils Satyriques* », au XVII^e siècle, et contribuer, pour une large part, concurremment avec les *Discours* du *Bocage Royal*, quelques pièces des *Elégies*, des *Hymnes* et des *Poemes*, à la formation de Mathurin Regnier.

Nous ne suivrons Ronsard ni dans ses amours ni dans la publication de ses œuvres étrangères à la Satire, ni même dans la progression de sa gloire littéraire. Disons seulement qu'attaché à la personne de Henri II bien avant son avènement au trône, il fit partie de sa maison jusqu'à sa mort, avec les titres de « poëte ordinaire », dès 1554, de conseiller et aumônier ordinaire en 1559. Le prince estimait « à grant honneur, dit Claude Binet, d'avoir un si bel esprit en son Royaume, et de là en avant le gratifia et d'honneurs

et de biens assez amplement ». Mais c'est plutôt grâce aux libéralités de Jean Du Bellay, Odet de Chastillon, et peut-être Charles de Lorraine, que Ronsard obtint les bénéfices de ses cures sous le règne de Henri II. Celui de Charles IX lui fut encore plus favorable, car il s'y vit offrir les abbayes de Croix-Val et de Bellozance, ainsi que le prieuré de Saint-Cosme. Le roi disait en riant, écrit Claude Binet, « qu'il le fallait seulement entretenir et non assouvir. Neantmoins, il le gratifia tousjours fort librement, et eust fait, s'il eust vescu, car il n'ignoroit pas que les poëtes ont je ne sçay quelle sympathie avec la grandeur des roys et sont sujets à s'irriter, fort sensibles aux disgraces quand ils voyent la faveur ne respondre à leurs labeurs et mérites... ». Charles IX, continue Binet, « le faisoit venir pour deviser et discourir avec luy, l'incitoit à faire des vers et à le venir trouver de Tours à Amboise... et trouvoit tellement bon ce qui venoit de sa part que mesmes il luy permit ou plustost l'incita d'ecrire des satyres indifferemment contre telles personnes qu'il sçauroit que le vice deust accuser, s'offrant mesmes à n'en estre exempt, s'il voyoit qu'il y eust quelque chose à reprendre en luy, comme de faict il fit en la satyre de la *Dryade Violée* (perdue), où il reprenoit aigrement le roy et ceux qui gouvernoient lors de l'aliénation du domaine, et d'avoir fait vendre la coupe de la forest de Gastine, laquelle il avoit consacrée aux Muses, et en une autre qu'il appeloit la *Truelle Crossée* (perdue), blamant le roy de ce que les bénéfices se donnoient à des maçons et autres plus viles personnes, où particulièrement il taxe un de Lorme, architecte des Tuilleries, qui avoit obtenu l'abbaye de Livry, et duquel se trouve un livre non impertinent de l'architecture... ».

Les libéralités du monarque, ses bonnes dispositions, et sans doute avant tout le patriotisme du poète, lui firent défendre la cause de la Religion d'État, non seulement par la plume, mais encore par les armes. Dès 1560, dans le *Discours à G. Des-Autels*, sur le « tumulte d'Amboise », Ronsard avait proposé de répondre par le livre aux ouvrages protestants; il devait lui-même suivre ce programme après avoir prêté main-forte au régime, avons-nous dit, lors de la première guerre civile, dont le massacre de Vassy fut le signal, le 1er mars 1562. Étant à cette époque non curé d'Evaillé, mais titulaire commendataire de cette cure, « Ronsard, gentilhomme de courage, et à qui les vers n'avoyent pas osté l'usage de l'espée », comme l'écrit d'Aubigné dans son *Histoire Universelle*, forma une troupe de jeunes gens, se mit à leur tête et châtia sévèrement un gros de « pilleurs de Temples ». « Mais, dit de Thou, sçachant qu'il arrivoit un corps de troupes du Mans, il se retira dans son presbytère. » Varillas ajoute qu'il « s'en excusa depuis, en disant agréablement que n'ayant pû deffendre ses Paroissiens avec la Clef de Saint Pierre, que les Calvinistes ne respectoient ny ne craignoient,

il avoit pris l'espée de Saint Paul ». La plume du poète se substitua aussitôt à l'épée, dans une série d'attaques véhémentes, dont la première est le célèbre et magnifique *Discours des Misères de ce temps. La Continuation du Discours*, la *Remonstrance au Peuple de France*, que nous reproduisons, et la *Response aux injures et calomnies de je ne sçay quels Predicantereaux et Ministreaux de Genève*, firent connaître incontinent, dit à peu près Du Perron, que toute l'élégance et la douceur des lettres n'étaient pas du côté des protestants, comme ceux-ci le prétendaient. Ronsard montra dans ces écrits un indéniable courage, car, s'il comptait parmi les réformés des amis qu'il ne craignit pas de s'aliéner, il comptait aussi des ennemis déclarés et redoutables. Les répliques aux trois premières satires ne se firent pas attendre : la principale est le pamphlet connu sous le titre de *Temple de Ronsard*, dont nous nous sommes occupés à l'article de Jacques Grévin, l'un de ceux que Ronsard feignit de confondre, dans sa *Responce aux injures*, parmi les *Predicantereaux et Ministreaux de Genève*. Le *Discours des Miseres de ce Temps* valut paraît-il, à son auteur, les remerciements de Pie V par lettres expresses; mais, comme le fait remarquer M. Paul Laumonier, ce ne put être que de janvier 1566 à mai 1572, dates du pontificat. Il est donc permis d'en douter.

Aussitôt après cette polémique, Ronsard reprit le cours habituel de ses occupations. Quand Henri III prit le sceptre, à la mort de Charles IX, le poète encore dispos lui offrit, dans le *Troisième discours* du *Bocage Royal* l'appui de son génie satirique :

Il n'y a ny Rheubarbe, Agaric, ny racine
Qui puisse mieux purger la malade poictrine
De quelque patient fiévreux ou furieux,
Que fait une satyre un cerveau vicieux,
Pourveu qu'on la destrempe à la mode d'Horace,
Et non de Juvenal qui trop aigrement passe :
Il faut la préparer si douce et si à point
Qu'à l'heure qu'on l'avalle on ne la sente point,
Et que le mocqueur soit à moquer si adestre,
Que le moqué s'en rie, et ne pense pas l'estre.

Le roi, négligeant le satirique, l'employa à faire des discours pour l'Académie du Palais, avec Pibrac, Doron, Pontus de Tyard, Baïf, Desportes et Du Perron. Ronsard en fit un, entre autres, *contre l'Envie*. Il demeurait à cette époque sur les Fossés Saint-Victor, une maison correspondant aux n^os^ 33, 35, 37 et 39 de la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont. Colletet, qui l'habita, en chanta la cour à balustres, les « doubles allées » et les feuillages. Il la quitta quelque temps pour ses prieurés du Vendômois et de Touraine;

mais les louanges et les présents magnifiques du prince le firent rentrer à Paris. L'un de ces séjours lui fut funeste, car l'effort qu'il fit en plein hiver pour donner aux imprimeurs son édition in-folio épuisa ses forces et ramena ses attaques de goutte. Il mourut dans son prieuré de Saint-Cosme, le 27 décembre 1585, assisté de son fidèle ami Jean Galland, après avoir partagé ses biens entre l'Église, les « pauvres de Dieu », ses parents et ses serviteurs. Son oraison funèbre fut prononcée deux mois après par Du Perron, dans la chapelle du collège Boncourt, au milieu d'une assistance si nombreuse, dit Claude Binet, « que Monseigneur le cardinal de Bourbon, et plusieurs autres Princes et seigneurs furent contraints de s'en retourner pour n'avoir pu forcer la presse... ».

L'Œuvre de Ronsard contient une quarantaine de satires éparses, si l'on tient compte de quelques odes strophiques en octosyllabes et surtout de quelques Élégies et Discours, où le poète n'avait point la Satire pour but, mais où, toutefois, il ne l'a pas épargnée. En voici la nomenclature. Livret de Folastries : *Satire* (contre une proxénète bigotte; Regnier s'en est inspiré pour la *Macette*); — Les Amours Diverses : *A très Vertueux Seigneur N. de Neufville* (Regnier y a pris quelques vers : *L'invincible Destin luy enchesne les mains*, etc...); — Odes, Liv. II : *Ode* XIV (contre une vieille sorcière); — *Ode XXIX* (sur la condition des hommes); — Odes, Liv. III : *Ode XXVII* (contre les Courtisans); — Odes, Liv. IV : *Ode XXV* (contre la rancune et l'envie; pour fêter sa réconciliation avec Saint-Gelays); — Odes, Liv. V : *Ode I. Au Roi Henry II, sur ses ordonnances faittes l'an M. D. L.* (contre le luxe, etc.); — *Ode XIX* (sur la malheureuse condition des poètes); — Ier Liv. du Bocage Royal : *A Tres illustre Prince Charles, Cardinal de Lorraine* (sur la pauvreté des poètes, auxquels sont préférés « les fats, les sots, les jeunes courtisans »); — *Discours à Monsieur de Foix* (contre le siècle et les guerres civiles); — *Contre la Jeunesse Françoise corrompue;* — IIe Liv. du Bocage Royal; *A Tresillustre et tresvertueuse Princesse, la Royne Catherine de Medicis, mere du Roy* (contre certains prélats et sur la pauvreté des poètes); — *Discours à Cecille, Sicilien* (sur la vertu; contre la volupté, la richesse et l'ambition); — *Discours à Monsieur de Cheverny, garde des Sceaux de France* (sur divers sujets de gouvernement); — Les Mascarades, Combats et Cartels, faits a Paris et au Carnaval de Fontainebleau : *Contre l'amour;* — Les Elégies : *Elegie IV* (contre l'or); — *Eleg. X* (contre un parent qui lui avait ravi sa maîtresse); — *Eleg. XV* (vanité de l'homme); — *Eleg. XXI, Promesse* (sur l'illusion, l'appât de la gloire et des richesses. L'une des plus belles pièces de Ronsard); — *Discours :* « *Doncques voici le jour qu'en triomphe est menée* » (contre une maîtresse parjure); — *Eleg. XXV. En forme d'invective* (contre un mignon de court, ignorant et fri-

vole); — LES HYNNES : *Epistre à Estienne Jodelle* (contre les ignorants, les contempteurs de Jodelle et de la Poésie; Regnier y a pris trois vers); — *Hynne X, De Mercure;* — *Hynne de la justice* (Regnier y a pris deux vers); — *Hynne de l'Or;* — I^er LIVRE DES POÈMES : *Les Armes;* — *Discours de l'Alteration et change des choses humaines;* — II^e LIV. DES POEMES : *Discours contre Fortune;* — *Discours à P. L'Escot* (sur la pauvreté des poètes, l'opposition qu'ils rencontrent chez leurs proches, etc. Imité par Regnier); — *Discours à Odet de Colligny* (contre l'ambition, en faveur de la simplicité); — *Pour la fin d'une Comédie* (sur la fraude et la malice); — *Au Trésorier de l'Espargne* (sur le gaspillage des courtisans); — A part : DISCOURS DES MISERES DE CE TEMPS, A LA ROYNE, MÈRE DU ROY, CATHERINE DE MEDICIS; — CONTINUATION DU DISCOURS DES MISERES DE CE TEMPS, etc.; — DISCOURS A G. DES AUTELS (sur les guerres civiles); — REMONSTRANCE AU PEUPLE DE FRANCE; — RESPONSE DE PIERRE DE RONSARD AUX INJURES ET CALOMNIES DE JE NE SÇAY QUELS PRÉDICANTEREAUX ET MINISTREAUX DE GENÈVE; — PIÈCES PUBLIÉES PAR LES EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES, *Les Œuvres*, 1609 : *Caprice, au Seigneur Simon Nicolas* (contre les favoris et les courtisans, l'envie, la guerre civile, les vices, les trahisons, etc.); — A part : LES NUES, OU NOUVELLES DE PIERRE DE RONSARD VANDOSMOIS, A LA ROYNE, s. l. 1565, in-4° (sur les fausses nouvelles et les calamités publiques).

BIBLIOGRAPHIE. — En raison de la longueur de cette notice, nous renvoyons à la *Bibliographie des Œuvres de Ronsard* donnée par M. PAUL LAUMONIER, au t. VIII de son édition, pp. 289-303. Cf. *Œuvres complètes de* P. DE RONSARD, *Nouvelle éd. revisée, augmentée et annotée*, Paris, Lemerre, 1914-1919. Voir également, du même : *Tableau Chronologique des Œuvres de* RONSARD, *suivi de Poésies non recueillies et d'une Table alphabétique*, Paris, Hachette, 1911; et PIERRE DE RONSARD, *Œuvres Complètes*, Paris, Hachette, 1914 (en cours de publication).

A CONSULTER. — PAUL LAUMONIER, *Édition critique de la Vie de Ronsard de Cl. Binet* (1586) *avec introd. et commentaire histor. et critique*, Paris, Hachette, 1909. — G. COLLETET, *Vie de Ronsard* (publ. par P. BLANCHEMAIN dans son vol. des *Œuvres inédites*. — SAINTE-BEUVE, *Tabl. de la poes. franç. au* XVI^e *siècle*, et *Causeries du Lundi*, t. XII; *Œuvres choisies, avec notices, notes et commentaires, rev. et augment. par* LOUIS MOLAND, Paris, librairie Garnier. — GAUDAR, *Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare*, Metz, 1854. — DELBOULLE, *Anacréon et les poemes anacréontiques avec les traditions et imitations des poètes du* XVI^e *siècle*, Paris, 1861. — PIERRE PERDRIZET, *Ronsard et la Réforme*,

Paris, Fischbocher, 1902. — Paul Laumonier, *Ronsard et les Musiciens du* XVI^e *siècle* (*Rev. d'Hist. littér.*, juillet 1900); — *Notes hist. et critiq. sur les Discours de Ronsard* (*Rev. Univers.*, février 1903); — *La genèse du nom de Ronsard et la vraie orthogr. de la Possonnière* (*Ann. fléchoises*, mai, 1903); — *Ronsard, Poète Lyrique*, Paris, Hachette, 1909. — Henri Longnon, *Pierre de Ronsard*, Paris, 1913. — J.-J. Jusserund, *Ronsard*, Paris, 1914. — Maurice Allem, *Anthol. Poet. franç.* XVI^e *siècle*, t. I, librairie Garnier. — Gustave Lanson, *Manuel bibl. de la litter. franç.* (Nous renvoyons aux pages 143 à 147 de ce manuel pour la liste des ouvrages à consulter sur Ronsard, dont nous n'avons pu citer ici que les plus importants.)

REMONSTRANCE

AU PEUPLE DE FRANCE

O Ciel ! ô mer ! ô terre ! ô Dieu, pere commun
Des Juifs et des Chrestiens, des Turcs et d'un chacun,
Qui nourris aussi bien, par ta bonté publique,
Ceux du pole Antartiq' que ceux du pole Artique;
Qui donnes et raison, et vie, et mouvement,
Sans respect de personne, à tous egalement,
Et fais du Ciel, là haut, sur les testes humaines
Tomber, comme il te plaist, les graces et les peines.

O Seigneur tout-puissant, qui as tousjours esté
Vers toutes nations plein de toute bonté,
Dequoy te sert, là-haut, le trait de ton tonnerre,
Si d'un esclat de feu tu ne brusles la terre?
Es-tu dedans un throsne assis sans faire rien?
Il ne faut point douter que tu ne sçaches bien
Cela que contre toy brassent tes creatures,
Et toutefois, Seigneur, tu le vois et l'endures !

Ne vois-tu pas, du Ciel, ces petits animaux,
Lesquels ne sont vestus que de petites peaux,
Ces petits animaux qu'on appelle les hommes,
Qu'ainsi que bulles d'eaux tu créves et consommes?
Que les doctes Romains et les doctes Gregeois
Nomment songe, fumée, et fueillage des bois?
Qui n'ont jamais ici la verité cognue
Que je ne sçay comment par songes et par nue?

Et toutefois, Seigneur, ils font les empeschez,
Comme si tes secrets ne leur estoyent cachez,
Braves entrepreneurs et discoureurs des choses
Qui aux entendemens de tous hommes sont closes,
Qui, par longue dispute et curieux propos,
Ne te laissent jouyr du bien de ton repos,
Qui de tes sacremens effacent la memoire,
Qui disputent en vain de cela qu'il faut croire,
Qui font trouver ton fils imposteur et menteur :
Ne les puniras-tu, souverain Createur?
Tiendras-tu leur parti? veux-tu que l'on t'appelle
Le Seigneur des larrons et le Dieu de querelle?
Ta nature y repugne, aussi tu as le nom
De doux, de pacifiq, de clement et de bon :
Et ce monde, accordant ton ouvrage admirable,
Nous monstre que l'accord t'est tousjours agreable.

Mais qui seroit le Turc, le Juif, le Sarrasin,
Qui, voyant les erreurs du Chrestien son voisin,
Se voudroit baptiser? le voyant, d'heure en heure,
Changer d'opinion, qui jamais ne s'asseure?
Le cognoissant leger, mutin, seditieux,
Et trahir en un jour la foy de ses ayeux?
Volontaire incertain, qui au propos chancelle
Du premier qui luy chante une chanson nouvelle?
Le voyant Manichée, et tantost Arrien,
Tantost Calvinien, tantost Lutherien,

Suivre son propre advis, non celuy de l'Eglise?
Un vray jonc d'un estang, le jouet de la Bise,
Ou quelque girouette inconstante, et suivant
Sur le haut d'une tour la volonté du vent?
Et qui seroit le Turc lequel auroit envie
De se faire Chrestien en voyant telle vie?

Certes, si je n'avois une certaine foy
Que Dieu, par son esprit de grace, a mise en moy,
Voyant la Chrestienté n'estre plus que risée,
J'aurois honte d'avoir la teste baptisée :
Je me repentirois d'avoir esté Chrestien,
Et comme les premiers je deviendrois Payen.

La nuict, j'adorerois les rayons de la Lune;
Au matin, le Soleil, la lumière commune,
L'œil du monde, et si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du Soleil sont les siens radieux,
Qui donnent vie à tous, nous conservent et gardent,
Et les faits des humains en ce monde regardent.

Je dy ce grand Soleil, qui nous fait les saisons
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons;
Qui remplit l'Univers de ses vertus cognues;
Qui d'un trait de ses yeux nous dissipe les nues;
L'esprit, l'ame du monde, ardant et flamboyant,
En la course d'un jour tout le Ciel tournoyant,
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et ferme;
Lequel a dessous luy tout le monde pour terme,
En repos sans repos, oisif et sans sejour,
Fils aisné de Nature et le pere du jour.

J'adorerois Cerés qui les bleds nous apporte,
Et Bacchus, qui le cœur des hommes reconforte;
Neptune, le sejour des vents et des vaisseaux,
Les Faunes et les Pans, et les Nymphes des eaux,

Et la Terre, hospital de toute creature,
Et ces Dieux que l'on feint ministres de Nature.

Mais l'Evangile sainct du Sauveur Jesus-Christ
M'a fermement gravé une foy dans l'esprit,
Que je ne veux changer pour une autre nouvelle,
Et deussé-je endurer une mort trescruelle.

De tant de nouveautez je ne suis curieux,
Il me plaist d'imiter le train de mes ayeux :
Je croy qu'en Paradis ils vivent à leur aise,
Encor qu'ils n'ay'nt suivi ny Calvin ny de Beze.

Dieu n'est pas un menteur abuseur ny trompeur :
De sa sainte promesse il ne faut avoir peur,
Ce n'est que verité, et sa vive parolle
N'est pas, comme la nostre, incertaine et frivole.

L'homme qui croit en moy (dit-il) sera sauvé :
Nous croyons tous en toy, nostre chef est lavé
En ton nom, ô Jesus, et dés nostre jeunesse
Par foy nous esperons en ta sainte promesse.

Et toutefois, Seigneur, par un mauvais destin,
Je ne sçay quel yvrongne, apostat Augustin,
Nous presche le contraire, et tellement il ose
Qu'à toy, la verité, sa mensonge il oppose.

Le soir que tu donnois à ta suite ton corps,
Personne d'un couteau ne te pressoit alors
Pour te faire mentir et pour dire au contraire
De ce que tu avois deliberé de faire.

Tu as dit simplement, d'un parler net et franc,
Prenant le pain et vin : « C'est cy mon corps et sang,

Non signe de mon corps. » Toutefois, ces Ministres,
Ces nouveaux defroquez, apostats et belistres,
Desmentent ton parler, disant que tu resvois,
Et que tu n'entendois les mots que tu disois.

Ils nous veulent montrer par raison naturelle
Que ton corps n'est jamais qu'à la dextre eternelle
De ton pere, là haut, et veulent t'attacher
Ainsi qu'un Promethée au feste d'un rocher.

Ils nous veulent prouver par la Philosophie
Qu'un corps n'est en deux lieux, aussi je ne leur nie :
Car tout corps n'a qu'un lieu, mais le tien, ô Seigneur,
Qui n'est que majesté, que puissance, et qu'honneur,
Divin glorifié, n'est pas comme les nostres.

Celuy à porte close alla voir les Apostres,
Celuy sans rien casser sortit hors du tombeau,
Celuy, sans pesanteur d'os, de chair, ny de peau,
Monta dedans le Ciel : si ta vertu féconde
Sans matiere apprestée a basti tout ce monde,
Si tu es tout divin, tout saint, tout glorieux,
Tu peux communiquer ton corps en divers lieux.
Tu serois impuissant si tu n'avois puissance
D'accomplir tout cela que ta Majesté pense.

Mais quel plaisir prens-tu, pour troubler ton repos,
D'ouyr l'humain caquet tenir tant de propos?
D'ouyr ces Predicans qui, par nouveaux passages,
En t'attachant au Ciel monstrent qu'ils ne sont sages?
Qui pipent le vulgaire et disputent de toy,
Et r'appellent tousjours en doute nostre foy?

Il fait bon disputer des choses naturelles,
Des foudres et des vents, des neiges et des gresles,

Et non pas de la foy dont il ne faut douter :
Seulement il faut croire, et non en disputer.

Tout homme curieux, lequel voudra s'enquerre
Dequoy Dieu fit le Ciel, les ondes, et la terre,
Du Serpent qui parla, de la pomme d'Adam,
D'une femme en du sel, de l'asne à Balæam,
Des miracles de Moyse, et de toutes les choses
Qui sont dedans la Bible estrangement encloses,
Il y perdra l'esprit : car Dieu qui est caché
Ne veut que son secret soit ainsi recherché.

Bref, nous sommes mortels, et les choses divines
Ne se peuvent loger en nos foibles poitrines,
Et de sa prescience en vain nous devisons,
Car il n'est pas sujet à nos sottes raisons.
L'entendement humain, tant soit-il admirable,
Du moindre fait de Dieu sans grace n'est capable.

Mais comment pourroit l'homme, avec ses petits yeux,
Cognoistre clairement les mysteres des cieux?
Quand nous ne sçavons pas regir nos republiques,
Ny mesmes gouverner nos choses domestiques!
Quand nous ne cognoissons la moindre herbe des prez!
Quand nous ne voyons pas ce qui est à nos piez!

Toutefois les Docteurs de ces sectes nouvelles,
Comme si l'Esprit saint avoit usé ses ailes
A s'appuyer sur eux, comme s'ils avoient eu
Du ciel, dru et menu, mille langues de feu,
Et comme s'ils avoient (ainsi que dit la fable
De Minos) banqueté des hauts Dieux à la table :
Sans que honte et vergongne en leur cœur trouve lieu,
Parlent profondement des mysteres de Dieu;
Ils sont ses Conseillers, ils sont ses Secretaires,
Ils sçavent ses advis, ils sçavent ses affaires,

Ils ont la clef du ciel et y entrent tous seuls,
Ou qui veut y entrer il faut parler à eux,
Les autres ne sont rien sinon que grosses bestes,
Gros chapperons fourrez, grasses et lourdes testes,
Saint Ambrois, saint Hierosme, et les autres Docteurs
N'estoient que des resveurs, des fols, et des menteurs :
Avec eux seulement le saint Esprit se treuve,
Et du saint Evangile ils ont trouvé la febve.

O pauvres abusez ! mille sont, dans Paris,
Lesquels sont dés jeunesse aux estudes nourris,
Qui de contre une natte estudiant attachent
Melancholiquement la pituite qu'ils crachent,
Desquels vous apprendriez en diverses façons
Encores dix bons ans mille et mille leçons.

Il ne faut pas avoir beaucoup d'experience
Pour estre exactement docte en vostre science :
Les barbiers, les maçons en un jour y sont clers,
Tant vos mysteres saints sont cachez et couvers !

Il faut tant seulement avecques hardiesse
Detester le Papat, parler contre la Messe,
Estre sobre en propos, barbe longue, et le front
De rides labouré, l'œil farouche et profond,
Les cheveux mal peignez, le sourcy qui s'avale,
Le maintien renfrongné, le visage tout palle,
Se monstrer rarement, composer maint escrit,
Parler de l'Eternel, du Seigneur et de Christ,
Avoir d'un reistre long les espaules couvertes,
Bref, estre bon brigand et ne jurer que certes.

Il faut, pour rendre aussi les peuples estonnez,
Discourir de Jacob et des predestinez,
Avoir saint Paul en bouche et le prendre à la lettre,
Aux femmes, aux enfans l'Evangile permettre,

Les œuvres mespriser, et haut louer la foy,
Voila tout le sçavoir de vostre belle loy.

J'ay autrefois gousté, quand j'estois jeune d'âge,
Du miel empoisonné de vostre doux breuvage :
Mais quelque bon Démon, m'ayant ouy crier,
Avant que l'avaller me l'osta du gosier.

Non, non, je ne veux point que ceux qui doivent naistre
Pour un fol Huguenot me puissent recognoistre :
Je n'aime point ces noms qui sont finis en os,
Gots, Cagots, Austregots, Visgots et Huguenots,
Ils me sont odieux comme peste, et je pense
Qu'ils sont prodigieux à l'empire de France.
Vous ne pipez selon le vulgaire innocent,
Grosse masse de plomb qui ne voit ny ne sent,
Ou le jeune marchant, le bragard gentilhomme,
L'escolier desbauché, la simple femme, et somme,
Ceux qui sçavent un peu, non les hommes qui sont
D'un jugement rassis et d'un sçavoir profond.

Perisse mille fois ceste tourbe mutine
Qui, folle, court apres la nouvelle doctrine,
Et par opinion se laisse sottement,
Sous ombre de pitié, gaigner l'entendement.

O Seigneur ! tu devois, pour chose necessaire,
Mettre l'opinion au talon, et la faire
Loin du chef demeurer, et non pas l'apposer
Si pres de la raison à fin de l'abuser,
Comme un meschant voisin qui abuse à toute heure
Celuy qui, par fortune, aupres de luy demeure.

Ce monstre qui se coule en nos cerveaux, apres,
Va gaignant la raison laquelle habite aupres,

Et alors toute chose en l'homme est desbordée,
Quand par l'opinion la raison est guidée.

La seule opinion fait les hommes armer,
Et frere contre frere au combat animer,
Perd la religion, renverse les grands villes,
Les couronnes des Rois, les polices civiles;
Et apres que le peuple est sous elle abbatu,
Lors le vice et l'horreur surmonte la vertu.

Or ceste opinion, fille de fantasie,
Outre-vole l'Afrique, et l'Europe, et l'Asie,
Sans jamais s'arrester, car d'un vol nompareil
Elle attaint en un jour la course du Soleil.

Elle a les pieds de vent, et dessur les aisselles,
Comme un monstre emplumé, porte de grandes ailes;
Elle a la bouche ouverte et cent langues dedans;
Sa poitrine est de plomb, ses yeux prompts et ardans;
Tout son chef est de verre, et a pour compagnie
La jeunesse, l'erreur, l'orgueil, et la manie.
De ses tetins ce monstre un Vuiclef alaita,
Et en despit du ciel un Jean Hus enfanta,
Puis elle se logea sur le haut de la porte
De Luther, son enfant, et dist en ceste sorte :
« Mon fils, il ne faut plus que tu laisses rouiller
Ton esprit en paresse, il te faut despouiller
Cest habit monstrueux, il faut laisser ton cloistre;
Aux Princes et aux Rois je te feray cognoistre,
Et si feray ton nom fameux de tous costez,
Et rendray dessous toy les peuples surmontez.
Il faut oser beaucoup; la Fortune demande
Un magnanime cœur qui ose chose grande.
» Ne vois-tu que le Pape est trop enflé de biens?
Comme il presse sous soy les Princes terriens?
Et comme son Eglise est toute depravée,
D'ambition, de gloire, et d'honneur abreuvée?

Ne vois-tu ses supposts, paresseux et poussifs,
Decoupez, parfumez, delicats et lascifs,
Fauconniers et veneurs, qui occupent et tiennent
Les biens qui justement aux pauvres appartiennent,
Sans prescher, sans prier, sans garder le troupeau
Dont ils tirent la gresse et deschirent la peau?

» Dieu t'appelle à ce fait, courage, je te prie :
Le monde, ensorcelé de vaine piperie,
Ne pourra resister; tout va de pis en pis,
Et tout est renversé, des grands jusqu'aux petits.

» La foy, la verité, de la terre est bannie,
Et regnent en leur lieu luxure et gloutonnie;
L'exterieur domine en tout ce monde icy,
Et de l'interieur personne n'a soucy.

» Pource, je viens du ciel pour te le faire entendre;
Il te faut maintenant en main les armes prendre,
Je fourniray de feu, de mesche et de fuzil;
Pour mille inventions j'auray l'esprit subtil;
Je marcheray devant, et d'un cry vray-semblable,
J'amasseray pour toy le vulgaire muable;
J'iray le cœur des Rois de ma flamme attiser;
Je feray leurs citez en deux parts diviser,
Et seray pour jamais ta fidele compagne.

» Tu feras grand plaisir aux Princes d'Allemagne,
Qui sont marris de voir (comme estans genereux)
Un Evesque Electeur qui domine sur eux;
S'ils veulent qu'en leur main l'election soit mise,
Il faut rompre, premier, les forces de l'Eglise;
Un moyen plus gaillard ne se treuve, sinon
Que de monter en chaire et d'avancer ton nom,
Abominer le Pape, et, par mille finesses,
Crier contre l'Eglise et descrier les Messes. »

Ainsi disoit ce monstre, et, arrachant soudain
Un serpent de son doz, le jetta dans le sein
De Luther estonné; le serpent se desrobe
Qui, glissant lentement par les plis de sa robe,
Entre sous la chemise, et coulant sans toucher
De ce moyne abusé ny la peau ny la chair,
Luy soufle vivement une ame serpentine,
Et son venin mortel vomist en sa poitrine,
L'enracinant au cœur; puis, faisant un grand bruit
D'escailles et de dents, comme un songe s'enfuit.

Au bruit de ce serpent, que les monts redoublerent,
Le Danube et le Rhin en leur course en tremblerent,
L'Allemagne en eut peur, et l'Espagne en fremit,
D'un bon somme, depuis, la France n'en dormit,
L'Itale s'estonna, et les bords d'Angleterre
Tressaillirent d'effroy comme au bruit d'un tonnerre.

Lors, Luther, agité des fureurs du serpent,
Son venin et sa rage en Saxone respand,
Et si bien en preschant il supplie et commande,
Qu'à la fin il se voit docteur d'une grand'bande.

Depuis, les Allemans ne se virent en paix;
La mort, le sang, la guerre, et les meurtres espaix
Ont assiegé leur terre, et cent sortes de vices
Ont sans-dessus dessous renversé leurs polices.

De là sont procedez les maux que nous avons;
De là vient le discord sous lequel nous vivons;
De là vient que le fils fait la guerre à son pere,
La femme à son mary, et le frere à son frere,
A l'oncle le nepveu; de là sont renversez
Les conciles sacrez des vieux siècles passez.

De là, toute heresie au monde prist naissance;
De là vient que l'Eglise a perdu sa puissance;
De là vient que les Rois a le sceptre esbranlé;
De là vient que le foible est du fort violé;
De là sont procedez ces Geans qui eschellent
Le Ciel, et au combat les Dieux mesmes appellent;
De là vient que le monde est plein d'iniquité,
Remply de desfiance et d'infidelité,
Ayant perdu sa reigle et sa forme ancienne.

Si la religion et si la foy Chrestienne
Apportent de tels fruits, j'aime mieux la quitter
Et, bany, m'en-aller les Indes habiter,
Sous le pole Antartique, où les sauvages vivent
Et la loy de nature heureusement ensuivent.

Mais en bref, ô Seigneur tout puissant et tout fort,
Par ta saincte bonté tu rompras leur effort,
Tu perdras leur conseil, et leur force animee
Contre ta majesté envoyras en fumee,
Car tu n'es pas l'appuy ny l'amy des larrons.
C'est pourquoy ton secours, en bref, nous esperons;
La victoire des camps ne depend de nos armes,
Du nombre des pietons, du nombre des gendarmes,
Elle gist en ta grace, et ta dextre, des cieux,
Fait celuy que tu veux icy victorieux.

Nous sçavons bien, Seigneur, que nos fautes sont grandes;
Nous sçavons nos pechez, mais, Seigneur, tu demandes
Pour satisfaction un courage contrit,
Un cœur humilié, un penitent esprit.

Et pource, Seigneur Dieu, ne punis, en ton ire,
Ton peuple repentant qui lamente et souspire,
Qui te demande grace, et, par triste meschef,
Les fautes de ses Rois ne tourne sur son chef.

Vous, Princes, et vous, Rois, la faute avez commise
Pour laquelle aujourd'huy souffre toute l'Eglise,
Bien que de vostre temps vous n'ayez pas cognu
Ny senti le malheur qui nous est advenu.

Vostre facilité, qui vendoit les offices,
Qui donnoit aux premiers les vaquans benefices,
Qui l'Eglise de Dieu d'ignorans farcissoit,
Qui de larrons privez les Palais remplissoit,
Est cause de ce mal; il ne faut qu'un jeune homme
Soit Evesque, ou Abbé, ou Cardinal de Romme,
Il faut bien le choisir avant que luy donner
Une mitre, et pasteur des peuples l'ordonner.

Il faut certainement qu'il ait le nom de Prestre;
Prestre veut dire vieil, c'est à fin qu'il puisse estre
De cent mille pechez en son office franc,
Que la jeunesse donne en la chaleur du sang.

Si Platon prevoyoit, par les molles Musiques,
Le futur changement des grandes Republiques,
Et si par l'harmonie il jugeoit la cité:
Voyant en nostre Eglise une lasciveté,
On pouvoit bien juger qu'elle seroit destruite,
Puis que jeunes Pilots luy servoyent de conduite.

Tout Sceptre, et tout Empire, et toutes regions
Fleurissent en grandeur par les religions;
Par elles, ou en paix ou en guerre nous sommes,
Car c'est le vray ciment qui entretient les hommes.

On ne doit en l'Eglise Evesque recevoir
S'il n'est vieil, s'il ne presche, et s'il n'est de sçavoir;
Et ne faut eslever, par faveur ny richesse,
Aux offices publics l'inexperte jeunesse

D'un escolier qui vient de Tholose, devant
Que par longue pratique il devienne sçavant.

Vous, Royne, en departant les dignitez plus hautes,
Des Rois vos devanciers ne faites pas les fautes,
Qui, sans sçavoir les mœurs de celuy qui plus fort
Se hastoit de picquer et d'apporter la mort,
Donnoient le benefice, et, sans sçavoir les charges
Des loix de Jesuschrist en furent par trop larges,
Lesquels au temps passé ne furent ordonnez
Des premiers fondateurs pour estre ainsi donnez.

Ma Dame, il faut chasser ces gourmandes Harpyes,
Je dy ces importuns, dont les griffes remplies
De cent mille morceaux tendent tousjours la main,
Et tant plus ils sont saouls tant plus meurent de faim,
Esponges de la Cour, qui succent et qui tirent,
Plus ils crevent de bien et plus ils en desirent.

O vous, doctes Prelats poussez du sainct Esprit,
Qui estes assemblez au nom de Jesuschrist,
Et taschez sainctement, par une voye utile,
De conduire l'Eglise à l'accord d'un Concile;
Vous mesmes les premiers, Prelats, reformez vous,
Et comme vrais pasteurs faites la guerre aux loups;
Ostez l'ambition, la richesse excessive,
Arrachez de vos cœurs la jeunesse lascive,
Soyez sobres de table et sobres de propos,
De vos troupeaux commis cherchez moy le repos,
Non le vostre, Prelats, car vostre vray office
Est prescher, remonstrer, et chastier le vice.

Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires, despouillez;
Soyez moy de vertus, non de soye habillez;
Ayez chaste le corps, simple la conscience;
Soit de nuit, soit de jour, apprenez la science;

Gardez entre le peuple une humble dignité,
Et joignez la douceur avec la gravité.

Ne vous entremeslez des affaires mondaines;
Fuyez la Cour des Rois et leurs faveurs soudaines,
Qui perissent plus tost qu'un brandon allumé
Qu'on voit tantost reluire et tantost consumé.

Allez faire la court à vos pauvres ouailles;
Faites que vostre voix entre par leurs oreilles;
Tenez-vous pres du parc, et ne laissez entrer
Les loups en vostre clos, faute de vous monstrer.

Si de vous reformer vous avez quelque envie,
Reformez les premiers vos biens et vostre vie,
Et alors le troupeau qui dessous vous vivra,
Reformé comme vous, de bon cœur vous suivra.

Vous, Juges des citez, qui, d'une main egale,
Devriez administrer la justice royale,
Cent et cent fois le jour mettez devant vos yeux
Que l'erreur qui pullule en nos seditieux
Est vostre seule faute, et, sans vos entreprises,
Que nos villes jamais n'eussent esté surprises.

Si vous eussiez puny par le glaive trenchant
Le Huguenot mutin, l'Heretique meschant,
Le peuple fust en paix; mais vostre connivence
A perdu la justice et l'Empire de France.

Il faut, sans avoir peur de Princes ny de Rois,
Tenir droit la balance, et ne trahir les lois
De Dieu, qui sur le fait des justices prend garde,
Et, assis aux sommets des citez, vous regarde;

Il perse vos maisons de son œil tout-voyant,
Et, grand juge, cognoist le juge forvoyant,
Par present alleché, ou celuy qui, par crainte,
Corrompt la majesté de la justice saincte.

Et vous, Nobles, aussi mes propos entendez,
Qui, faussement seduits, vous estes desbandez
Du service de Dieu; vueillez vous recognoistre,
Servez vostre pays et le Roy vostre maistre;
Posez les armes bas; esperez-vous honneur
D'avoir osté le Sceptre au Roy vostre Seigneur?
Et d'avoir desrobé par armes la province
D'un jeune Roy mineur, vostre naturel Prince?

Vos peres ont receu de nos Rois, ses ayeux,
Les honneurs et les biens qui vous font glorieux;
Et d'eux avez receu en tiltre la Noblesse,
Pour avoir dessous eux monstré vostre prouesse,
Soit chassant l'Espagnol ou combattant l'Anglois,
A fin de maintenir le Sceptre des François;
Vous mesmes aujourd'huy le voulez-vous destruire,
Apres que vostre sang en a fondé l'Empire?

Telle fureur n'est point aux Tygres ny aux Ours,
Qui s'entre-aiment l'un l'autre et se donnent secours,
Et pour garder leur race en armes se remuent.
Les François seulement se pillent et se tuent,
Et la terre et leur sang baignent de tous costez,
A fin que d'autre main ils ne soient surmontez.

La foy (ce dites vous) nous fait prendre les armes.
Si la religion est cause des alarmes,
Des meurtres et du sang que vous versez icy,
Hé! qui de telle foy voudroit avoir soucy?
Si par fer et par feu, par plomb, par poudre noire,
Les songes de Calvin nous voulez faire croire?

Si vous eussiez esté simples comme devant,
Sans aller les faveurs des Princes poursuivant;
Si vous n'eussiez parlé que d'amender l'Eglise,
Que d'oster les abus de l'avare Prestrise,
Je vous eusse suivy, et n'eusse pas esté
Le moindre des suivans qui vous ont escouté.

Mais voyant vos couteaux, vos soldars, vos gendarmes,
Voyant que vous plantez vostre foy par les armes,
Et que vous n'avez plus ceste simplicité
Que vous portiez au front en toute humilité,
J'ay pensé que Satan, qui les hommes attise
D'ambition, estoit chef de vostre entreprise.

L'esperance de mieux, le desir de vous voir
En dignité plus haute et plus grande en pouvoir,
Vos haines, vos discords, vos querelles privees,
Sont cause que vos mains sont de sang abreuvees,
Non la religion, qui, sans plus, ne vous sert
Que d'un masque emprunté qu'on voit au descouvert.

Et vous, Nobles aussi, qui n'avez renoncée
A la foy qui vous est par l'Eglise annoncée,
Soustenez vostre Roy, mettez luy derechef
Le Sceptre dans la main et la Couronne au chef,
N'espargnez vostre sang, vos biens, ny vostre vie :
Heureux celuy qui meurt pour garder sa patrie !

Vous, peuples, qui du coutre et des bœufs accouplez
Fendez la terre grasse et y semez des blez;
Vous, marchans, qui allez les uns sur la marine,
Les autres sur la terre, et de qui la poitrine
N'a humé de Luther la secte ny la foy,
Monstrez-vous à ce coup bons serviteurs du Roy.

Et vous, sacré troupeau, sacrez mignons des Muses,

Qui avez au cerveau les sciences infuses,
Qui faites en papier luire vos noms icy,
Comme un Soleil d'esté de rayons esclarcy,
De nostre jeune Prince escrivez la querelle,
Et armez Apollon et les Muses pour elle.

Je sçay qu'ils sont cruels et tyrans inhumains :
N'agueres le bon Dieu me sauva de leurs mains,
Apres m'avoir tiré cinq coups de harquebuse,
Encor il n'a voulu perdre ma pauvre Muse;
Je vis encor', Paschal, et ce bien je reçoy
Par un miracle grand que Dieu fist dessus moy.

Je meurs quand je les voy, ainsi que harengeres,
Jetter mille brocars de leurs langues legeres,
Et blasphemer l'honneur des Seigneurs les plus hauts
D'un nom injurieux de Guysars et Papaux.

Je meurs quand je les voy, par troupes incognues,
Marcher aux carrefours ou au milieu des rues,
Et dire que la France est en piteux estat,
Et que les Guysians auront bien tost le mat.

Je meurs quand je les voy, enflez de vanteries,
Semant de toutes parts cent mille menteries,
Et desguiser le vray par telle authorité
Que le faux controuvé semble estre verité,
Puis reserrer l'espaule et dire qu'ils depleurent
Le malheur de la guerre et de ceux qui y meurent,
Assuerans, pour la fin, que le grand Dieu des cieux
Les fera, quoy qu'il tarde, icy victorieux.

Je suis plein de despit, quand les femmes fragiles
Interpretent en vain le sens des Evangiles,
Qui devroient mesnager et garder leur maison.

Je meurs, quand les enfans qui n'ont point de raison
Vont disputant de Dieu qu'on ne sçauroit comprendre,
Tant s'en faut qu'un enfant ses secrets puisse entendre.

Je suis remply d'ennuy, de dueil, et de tourmant,
Voyant ce peuple icy des presches si gourmant,
Qui laisse son estau, son banc, et sa charrue,
Et comme furieux par les presches se rue,
D'un courage si chaud qu'on ne l'en peut tirer,
Voire en mille morceaux le deust-on deschirer.

Ulysse, à la parfin, chassa ses bandes sottes
A grands coups de baston, de la douceur des lottes,
Qui oublioient leur terre, et au bord estranger
Vouloient vivre et mourir pour les lottes manger;
Mais ny glaive ny mort ne retient ceste bande,
Tant elle est du sermon des ministres friande :
Bref, elle veut mourir, apres avoir gousté
D'une si dommageable et folle nouveauté.

J'ay pitié, quand je voy quelque homme de boutique,
Quelque pauvre artizan, devenir heretique;
Mais j'ay despit au cœur et horreur, quand je voy
Un homme bien gaillard abandonner sa foy,
Quand un gentil esprit, pipé, huguenotise,
Et quand, jusqu'à la mort, ce venin le maistrise.

Voyant ceste escriture ils diront, en courroux :
« Et quoy? ce gentil sot escrit donq' contre nous?
Il flatte les Seigneurs, il fait du diable un ange;
Avant qu'il soit long temps on luy rendra son change,
Comme à Villegaignon, qui ne s'est bien trouvé
D'avoir ce grand Calvin au combat esprouvé. »

Quant à moy, je suis prest et ne perdray courage,
Ferme comme un rocher, le rampart d'un rivage,

Qui se moque des vents, et plus le flot sallé
Sape et mine son pied, et moins est esbranlé.

Au moins, concedez-nous vos privileges mesmes;
Puis que vous deschirez les dignitez suprémes
Des Papes, des Prelats, par mots injurieux,
Ne soyez, je vous pri', desur nous envieux,
Grondans comme mastins, si nos plumes s'aguisent
Contre vos Predicans qui le peuple seduisent!
A la fin, vous verrez, apres avoir esté
Le chaut mal qui vous tient, que je dy verité.

Vous, Prince genereux, race du sang de France,
Dont le tige Royal de ce Roy print naissance,
Qui pour la foy Chrestienne outre la mer passa,
Et sa gloire fameuse aux Barbares laissa :
Si vous n'aviez les yeux agravez d'un dur somme,
Vous cognoistriez bien tost que la fraude d'un homme
Bany de son païs, l'esprit vous a pipé,
Et des liens d'erreur par tout envelopé.

Il vous enfle le cœur d'une vaine esperance,
De gaigner vostre Empire il vous donne asseurance,
Il vous promet le monde; et vous, Prince tres-bon,
Nay du sang inveincu des Seigneurs de Bourbon,
L'oreille vous tendez à ces promesses vaines
Qui se boufent de vent ainsi que bales pleines,
Mais si d'un coup de pied quelqu'un les va crevant,
L'enflure fait un bruit et n'en sort que du vent.

Puis vous qui ne sçaviez (certes, dire je l'ose)
Combien le commander est une douce chose,
Vous voyant obey de vingt mille soldars,
Voyant floter pour vous aux champs mille estendars,

Voyant tant de Seigneurs qui vous font tant d'hommages,
Voyant de tous costez bourgs, citez et villages
Obeir à vos loix et vous nommer veinqueur,
Cela, Prince tres-bon, vous fait grossir le cœur.

Ce-pendant ils vous font un Roy de Tragedie,
Exerçant dessous vous leur malice hardie,
Et se couvrant de vous, Seigneur, et de vos bras,
Ils font cent mille maux que vous ne sçavez pas;
Et ce qui plus me deult, c'est qu'encores ils disent
Que les Anges de Dieu par tout les favorisent.

De tel arbre tel fruit : ils sont larrons, brigans,
Inventeurs et menteurs, vanteurs et arrogans,
Superbes, soupçonneux; au reste, je ne nie
Qu'on ne puisse trouver en leur tourbe infinie
Quelque homme juste et droit, qui garde bien sa foy;
Telle bonté ne vient pour croire en telle loy,
Ains pour estre bien-nay, car s'il fust, d'avanture,
Un Turc, il garderoit ceste bonne nature.

Je cognois un Seigneur, las ! qui les va suivant,
(Duquel jusqu'à la mort je demourray servant);
Je sçay que le Soleil ne voit çà bas personne
Qui ait le cœur si bon, la nature si bonne,
Plus amy de vertu, et tel je l'ay trouvé,
L'ayant en mon besoin mille fois esprouvé :
En larmes et souspirs, Seigneur Dieu, je te prie
De conserver son bien, son honneur, et sa vie.

Rien ne me fasche tant que ce peuple batu,
Car bien qu'il soit tousjours par armes combatu,
Froissé, cassé, rompu, il caquette et groumelle,
Et tousjours va semant quelque fausse nouvelle;
Tantost il a le cœur superbe et glorieux,
Et dit qu'un escadron des Archanges des cieux

Viendra pour son secours; tantost la Germanie
Arme pour sa défense une troupe infinie,
Et tantost les Anglois le viennent secourir,
Et ne voit, ce-pendant, comme on le fait mourir,
Tué de tous costez; telle fiévre maline
Ne se pourroit guarir par nulle medecine.

Il veust tantost la paix, tantost ne la veut pas;
Il songe, il fantastique, il n'a point de compas,
Tantost enflé de cœur, tantost bas de courage,
Et sans prevoir le sien predit nostre dommage.

Au reste, de parole il est fier et hautain,
Il a la bouche chaude et bien froide la main,
Il presume de soy, mais sa folle pensee
Comme par un destin est tousjours renversee.

Que diroit-on de Dieu, si luy, benin et doux,
Suivoit vostre party et combatoit pour vous?
Voulez-vous qu'il soit Dieu des meurtriers de ses Papes,
De ces briseurs d'autels, de ces larrons de chapes,
Des volleurs de calice? ha! Prince, je sçay bien
Que la plus grande part des prestres ne vaut rien,
Mais l'Eglise de Dieu est saincte et veritable,
Ses mysteres sacrez et sa voix perdurable.

Prince, si vous n'aviez vostre rang oublié,
Et si vostre œil estoit tant soit peu deslié,
Vous cognoistriez bien tost que les Ministres vostres
Sont (certes, je le sçay) plus meschans que les nostres;
Ils sont simples d'habits, d'honneur ambitieux;
Ils sont doux au parler, le cœur est glorieux;
Leur front est vergongneux, leurs ames eshontees;
Les uns sont apostats, les autres sont athees;
Les autres par sur tous veulent le premier lieu;
Les autres sont jaloux du Paradis de Dieu,

Le promettant à ceux qui leurs songes ensuivent;
Les autres sont menteurs, sophistes, qui escrivent
Sur la parole saincte, et en mille façons
Tourmentent l'Evangile et en font des chansons.

Desillez-vous les yeux, Prince tres-magnanime,
Et lors, de tels gallans vous ferez peu d'estime;
Recherchez leur jeunesse et comme ils ont vescu,
Et vous ne serez plus de tels hommes veincu.

Prince tres-magnanime et courtois de nature,
Ne soyez offensé lisant ceste escriture :
Je vous honore et prise, et estes le Seigneur
Auquel j'ay desiré plus de biens et d'honneur,
Comme vostre sujet, ayant pris ma naissance
Où le Roy vostre frere avoit toute puissance,
Mais l'amour du pays, et de ses loix aussi,
Et de la verité, me fait parler ainsi.

Je veux encor parler à celuy qui exerce
Dessous vostre grandeur la justice perverse.
Quelle loy te commande, ô barbare insensé,
De punir l'innocent qui n'a point offensé?
Quel Tygre, quel Lyon ne trembleroit de crainte
De condemner à mort une innocente saincte?

Qu'avoit commis Sapin, Conseiller d'equité,
Dont l'honneur, la vertu, les mœurs, l'integrité,
Fleurissoient au Palais, comme parmy le voile
De la nuict tenebreuse une flambante estoille!

Tu diras pour responce : « On pend mes compagnons :
De rendre la pareille icy nous enseignons,
Et peu nous soucions de tort ny de droiture,
Pourveu que nous puissions revenger nostre injure. »

Ha ! response d'un Scythe et non pas d'un Chrestien,
Lequel doit pour le mal tousjours rendre le bien !
Par mines seulement Chrestien tu te descœuvres,
Je dy Chrestien de bouche et Scythe par les œuvres.

O bien-heureux Sapin, vray martyr de la foy !
Tel est au rang des Saincts qui n'est plus sainct que toy !
Les œillets et les lis, comme pour couverture,
Puissent tousjours fleurir dessus ta sepulture !

Prince, souvenez vous que vos freres sont morts
Outre le naturel, par violents efforts,
Et que vostre maison, maintefois, a sentie
La grande main de Dieu sus elle appesantie.

Et pource, accordez vous avecques vostre aisné,
Anthoine, à qui le ciel largement a donné
La vertu de remettre en faveur vostre race,
Et luy faire tenir son vray rang et sa place.

Si vous estiez deux mois aupres de nostre Roy,
Vous reprendriez soudain vostre premiere loy,
Et auriez en horreur ceste tourbe mutine
Qui vous tient apasté de sa folle doctrine.

Ha, Prince, c'est assez, c'est assez guerroyé.
Vostre frere avant l'âge au sepulchre envoyé;
Les playes dont la France est sous vous affligee;
Et les mains des larrons dont elle est saccagee;
Les loix et le pays si riche et si puissant,
Depuis douze cens ans aux armes fleurissant;
L'extreme cruauté des meurtres et des flames,
La mort des jouvenceaux, la complainte des femmes,
Et le cry des vieillards qui tiennent embrassez
En leurs tremblantes mains leurs enfans trespassez,

Et du peuple mangé les souspirs et les larmes
Vous devroient esmouvoir à mettre bas les armes;
Ou bien, s'il ne vous plaist, selon droit et raison,
Desarmer vostre force, oyez mon oraison.

Vous, Princes, conducteurs de nostre saincte armee,
Royal sang de Bourbon, de qui la renommee
Se loge dans le ciel; vous, freres grands et forts,
Sacré sang Guysian, nos rampars et nos forts,
Sang qui fatalement en la Gaule te monstres
Pour donter les mutins comme Hercule les monstres;

Et vous, Montmorency, sage Nestor François,
Fidele serviteur de quatre ou de cinq Rois,
Qui meritez d'avoir, en memoire eternelle,
Ainsi que du Guesclin une ardente chandelle;
Vous, d'Anville, son fils, sage, vaillant et preux;

Vous, Seigneurs, qui portez un cœur chevaleureux :
Que chacun à la mort fortement s'abandonne,
Et de ce jeune Roy redressez la Couronne!
Redonnez luy le Sceptre, et d'un bras indonté,
Combatez pour la France et pour sa liberté;
Et ce-pendant qu'aurez le sang et l'ame vive,
Ne souffrez qu'elle tombe en misere captive!

Souvenez-vous, Seigneurs, que vous estes enfans
De ces peres jadis aux guerres triomphans,
Qui, pour garder la foy de la terre Françoise,
Perdirent l'Albigeoise et la secte Vaudoise.

Contemplez moy vos mains, vos muscles, et vos bras;
Pareilles mains avoient vos peres aux combas :
Imitez vos ayeux, afin que la noblesse
Vous anime le cœur de pareille prouesse.

Vous, guerriers asseurez; vous, pietons; vous, soldars,
De Bellone conceus, jeune race de Mars,
Dont les fresches vertus par la Gaule fleurissent,
N'ayez peur que les bois leurs fueilles convertissent
En Huguenots armez, où, comme les Titans,
Ils naissent de la terre en armes combatans.

Ne craignez point aussi les troupes d'Allemagne,
Ny ces Reistres mutins qu'un François accompagne;
Ils ne sont point conceus d'un fer ny d'un rocher,
Leur cœur se peut navrer, penetrable est leur chair;
Ils n'ont non plus que vous ny de mains ny de jambes;
Leurs glaives ne sont point acerez dans les flambes
Des eaux de Phlegethon; ils sont sujets aux coups,
Des femmes engendrez, et mortels comme nous.

Ne craignez point aussi, vous, bandes martialles,
Les corps effeminez des Ministres si palles,
Qui font si triste mine, et qui tournent aux cieux,
En faisant leurs sermons, la prunelle des yeux ;
Mais ayez forte pique, et dure et forte espee,
Bon jacque bien cloué, bonne armure trempee,
La bonne targue au bras, au corps bons corselets,
Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets,
Bon morion en teste, et, sur tout, une face
Qui du premier regard vostre ennemi desface.

Vous ne combattez-pas (soldars), comme autrefois,
Pour borner plus avant l'Empire de vos Rois;
C'est pour l'honneur de Dieu et sa querelle sainte
Qu'aujourd'huy vous portez l'espee au costé ceinte.
Je dy pour ce grand Dieu qui bastit tout de rien;
Qui jadis affligea le peupe Egyptien
Et nourrist d'Israël la troupe merveilleuse,
Quarante ans, aux deserts, de manne savoureuse;

Qui d'un rocher sans eaux les eaux fist ondoyer,
Fist de nuict la colonne ardante flamboyer
Pour guider ses enfans par monts et par valees;
Qui noya Pharaon sous les ondes salees,
Et fist passer son peuple, ainsi que par bateaux,
Sans danger, à pied sec, par le profond des eaux.

Pour ce grand Dieu, soldars, les armes avez prises,
Qui favorisera vous et vos entreprises,
Comme il fist Josué par le peuple estranger,
Car Dieu ne laisse point ses amis au danger.

Dieu tout grand et tout bon, qui habites les nues,
Et qui cognois l'autheur des guerres advenues,
Dieu qui regarde tout, qui vois tout et entens;
Donne, je te suppli', que l'herbe du printemps
Si tost parmi les champs nouvelle ne fleurisse,
Que l'autheur de ces maux au combat ne perisse,
Ayant le corselet d'outre en outre enfoncé
D'une pique ou d'un plomb fatalement poussé.
Donne que de son sang il enyvre la terre,
Et que ses compagnons, au milieu de la guerre,
Renversez à ses pieds, haletans et ardens,
Mordent dessur le champ la poudre entre leurs dens,
Estendus l'un sur l'autre, et que la multitude
Qui s'asseure en ton nom, franche de servitude,
De fleurs bien-couronnee, à haute voix, Seigneur,
Tout à l'entour des morts celebre ton honneur,
Et d'un cantique sainct chante, de race en race,
Aux peuples avenir tes vertus et ta grace!

(*Remonstrance au peuple de France*, 1562.)

JACQUES GRÉVIN

Jacques Grévin naquit à Clermont-en-Beauvaisis, l'an 1538. Il était fils d'un marchand drapier qui ne lui laissa que peu de bien. L'enfant fut élevé par sa mère, et l'un de ses oncles, Pierre de Prong, qu'il qualifie de *second père*, « l'avianda aux secrets des autheurs Grecs et Latins ». Vers 1550, Grévin fut mis au collège Boncourt, où il eut Muret comme « précepteur es lettres humaines », et pour condisciple Etienne Jodelle, dont il tint un rôle sous le nom de Jaquet, dans la comédie d'*Eugène*. Ce fut peut-être l'origine de sa vocation pour l'art dramatique, où il devait briller quelques années après avec la *Trésorière*, représentée à l'Hôtel de Beauvais. Henri II lui avait commandé cette comédie pour servir de divertissement aux noces de Madame Claude, duchesse de Lorraine et Fille de France. Vinrent ensuite la tragédie de *César* et la comédie des *Esbahis*. A vingt ans, il vit les comédiens se disputer ses pièces et, comme il menait de front la médecine et l'art des vers, le grand Ronsard saluer en lui le jeune prodige de la science et de la poésie. Du Bellay, Remy Belleau et d'autres chantèrent cet astre nouveau, quand parut, en 1560, chez Robert Estienne, l'*Olympe*... avec *les autres œuvres poëtiques dudict auteur*. *Olympe* n'était autre que Nicole, fille de Charles Estienne, de qui Grévin déplorait la froideur. Il traduisit même un traité de Plutarque sur le mariage, pensant réduire ses résistances; mais Nicole épousa le médecin Jean Liébault.

Grévin avait embrassé secrètement le parti de la Réforme à sa sortie du collège, et peut-être craignit-il, au moment de l'arrestation de Martin Lhomme, son imprimeur et celui du *Tigre*, pamphlet dirigé contre le cardinal de Lorraine, d'être impliqué dans cette affaire. Quoi qu'il en soit, le *Chant du Cygne* et les *Sonnets d'Angleterre et de France* prouvent que Grévin s'était rendu en Angleterre avant la représentation de *César*. La dédicace du premier poème marque qu'il fut accueilli par la Reine Elisabeth. Le calvinisme devait aigrir l'ami de Ronsard et le pousser sur la

voie de l'exil. Quand le chef de la Pléiade publia son véhément *Discours des Misères du Temps*, sa *Continuation* et la *Remonstrance au peuple de France*, il trouva pour lui répondre deux *prédicants*, masqués sous des pseudonymes : Frère Zamariel et B. de Montdieu, c'est-à-dire La Roche-Chandieu et Bernard de Montméja *(Response aux calomnies contenues au Discours et Suyte du Discours sur les Misères de ce Temps)*. D'autres, si ce ne sont eux, avaient déjà riposté par la *Remonstrance à la Royne, mère du Roy, sur les Discours de P. de Ronsard des Misères de ce temps*. Mais le premier écrit, auquel Grévin, croit-on, prêta sa plume, n'eut pas la violence du *Temple de Ronsard*, pamphlet mis à la suite de la *Seconde Response de F. de la Baronie* (Florent Chrestien?) *à Pierre de Ronsard, Prestre-gentilhomme Vendomois, évesque futur* Or, ce *Temple* est généralement attribué à Jacques Grévin. Ronsard riposta par la *Response à je ne sçais quels prédicans et ministres de Genève, sur le Discours et Continuation du Discours des misères de ce temps* (1563), où se trouve un court morceau en prose : *Aux bons et fidelles médecins prédicans*, par quoi Jacques Grévin semble spécialement désigné. Florent Chrestien, qui eut une part dans la *Seconde Response de F. de la Baronie*, se réconcilia avec Pierre de Ronsard, mais celui-ci raya le nom de Grévin de ses ouvrages :

J'oste Grevin de mes escris,
Pource qu'il fut si mal appris
A fin de plaire au calvinisme...

P. Blanchemain et Brunet attribuent le *Temple* à Grévin. Goujet y voit la collaboration de Grévin, Chrestien et Chandieu; Lenient et Read, l'œuvre de Chrestien et de Grévin. Quant à M. Pinvert : Grévin ne serait l'auteur unique d'aucun des pamphlets antironsardiens; mais il pense que le poète de l'*Olympe* a dû collaborer à plusieurs, et surtout au *Temple*. Les autres pamphlets imprimés s'intitulent : *Palinodies de Pierre de Ronsard, gentilhomme Vandomoys, sur ses discours des miseres de ce temps*, s.l. 1563; *la Première response de la Baronie à Messire Pierre de Ronsard, prestre, gentilhomme vendômois et pape futur*, qui semble perdue, et, enfin : *la Réplique sur la Response faite par messire Pierre de Ronsard, jadis Poëte et maintenant Prestre, à ce qui lui avoit esté respondu sur les calomnies de ses Discours touchant les Misères de ce temps, par D. M. Lescaldin.*

Grévin, dans sa *Response aux calomnies de Gaymara* (1564), prétend n'avoir joué aucun rôle dans cette affaire; mais, comme le dit M. Pinvert : « Tout mauvais cas est niable...; sa protestation d'innocence ne nous en impose pas. Nous avons, pour établir sa culpabilité, le témoignage d'un homme qui devait trop savoir à

quoi s'en tenir, le témoignage de Ronsard lui-même. On voit, par une *Epistre au lecteur* qui sert de préface au volume intitulé : *Trois Livres du recueil des nouvelles Poësies de Pierre de Ronsard* (1564), que le grand poète avait reconnu parmi ses ennemis masqués, Florent Chrestien, qu'il appelle « chrestien réformé », et un « jeune drogueur », expression par laquelle il désigne certainement Grévin. » Enfin, comme nous l'avons dit, Ronsard ôta le nom de Grévin de ses écrits : il le remplaça par celui de Patouillet et de Grujet, qui choquent l'oreille des Muses...

Grévin soutint encore une polémique contre son compatriote, le médecin Charpentier, et une autre contre un praticien de La Rochelle, Louis de Launay. Ce dernier, ayant vanté les vertus curatives de l'antimoine, Grévin prit le parti contraire. A la réplique de Louis de Launay, Grévin riposta par un *Second Discours*, lequel, dit Colletet, « sema la confusion sur le front de son adversaire ». La nomination de Jacques Charpentier au doyenné de la Faculté de médecine fit que son ancien ennemi fut écarté de la liste des docteurs régents, du fait que Charpentier exigea la prestation du serment d'orthodoxie. Ce coup décida le religionnaire à quitter la France pour s'attacher à la princesse Marguerite, épouse de Philibert-Emmanuel, duc de Savoie. Marguerite le retint à Turin, en qualité de médecin ordinaire, lui, sa femme et ses enfants. Elle le gratifia, en outre, d'une charge de Conseiller d'État de Piémont et de Savoie, et du titre de précepteur du duc Charles-Emmanuel. Chargé d'affaires diplomatiques, il séjourna quelque temps à Rome, où il écrivit des sonnets dans le goût de ceux d'*Angleterre et de Flandre.* Ils rappellent surtout les *Regrets*, mais avec une âpreté que n'eut pas le poète angevin. Ce lyrique tourmenté, qu'animait un génie certain, mourut à Turin, le 5 novembre 1570. Marguerite le fit ensevelir, dit Colletet, « avec pompe et magnificence, et quant à la veuve du défunt et à sa fille unique... elle les retint toujours auprès de sa personne autant qu'elle vesquit ».

La riposte de Ronsard aux turpitudes dont l'accusa Grévin foudroya le satirique, comme la réponse de Lamartine anéantit Barthélemy. Sans doute, est-ce pour cette raison que tous les efforts des critiques ne sauront faire revivre le blasphémateur touché par le feu du ciel...

Nous avons cru devoir épargner aux lecteurs les autres pamphlets dont il est parlé au cours de cette notice. C'est par crainte d'être incomplets que nous reproduisons celui-ci, triste fruit de l'ingratitude et des passions politiques.

Bibliographie. — *Les Regretz de Charles d'Austriche empereur cinquiesme de ce nom. Ensemble la Description du Beauvoisis et autres œuvres...*, Paris, 1558 (Réimpr. avec une *Histoire du Siège*

de Beauvais, Beauvais, 1762.); — *Hymne à Monseigneur le Dauphin sur le mariage dudict Seigneur, et de Madame Marie d'Estevart, Royne d'Escosse*, Paris, 1558; — *Les Préceptes de Plutarque de la maniere de se gouverner en mariage*, Paris, 1558; — *Chant de joie de la Paix faicte entre le Roi de France Henri II et Philippe Roi d'Espagne*, Paris, 1559; — *Pastorale sur les mariages de tres excellentes Princesses Madame Elizabet, fille aînée de France, et Madame Marguerite, sœur unique du Roi*, Paris, 1559; — *L'Olimpe de* Jaques Grévin *de Cler-mont en Beauvaisis, Ensemble les autres œuvres Poëtiques dudict auteur*, Paris, 1560; — *Le Theatre de* Jaques Grevin... *Ensemble, la seconde partie de l'Olimpe et de la Geodacrye*, Paris, 1561, 1578; — *Seconde response de* F. de La Baronie *à messire Pierre de Ronsard prestre, gentilhomme Vendomois, évesque futur; Plus le Temple de Ronsard où la légende de sa vie est brievement descrite*, 1563, s.l., 1564, in-8° et in-4°; — *La liberté vangée ou César poignardé*, Paris, 1578, 1606 (réimpr. à la suite d'une dissertation de M. G. A. O. Collischonn : *Jacques Grevin's Tragœdie « Cæsar », in ihrem Verhaltniss zu Muret, Voltaire und Shakespere*, dans les *Ausgaben und abhanlugen aus dem Gebilte der romanischen Philologie;* Marbourg, 1886, t. LII, 49-74); — *Responsio ad J. Carpentarii calumnias*, s.l., 1564; — *Response aux calomnies n'agueres malicieusement inventees contre J. G. soubs le nom faulsement deguizé de M. A. Guymara Ferrarois Advocat de M. J. Charpentier*, Paris, 1564; — *Anatomes totius ære insculpta delineatio, cui addita est epitome innumeris mendis repurgata, quam de corporis humani fabrica conscripsit claris...*, Paris, 1565 (reprod. partiellement dans : *Vivæ imagines partium corporis humani æris formis expressæ*, Anvers, 1566, et dans : *Anatomie oft Levende beelden vande deelen des menschelicken lichaems.*, Anvers, 1568); — *Discours de* Jaques Grevin... *docteur en Medecine à Paris, sur les vertus et facultez de l'Antimoine. Contre ce qu'en a escrit maistre Loys de Launay, medecin de la Rochelle*, Paris, 1566; — *Poeme sur l'histoire des François et Hommes vertueux de la maison de Medici...* Paris, 1567; — *Cinq Livres de l'Imposture et tromperie des Diables, des Enchantements et sorcelleries, Pris du Latin de* Jean Wier..., Paris, 1567, 1569, et sous un titre différent, Genève, 1579; — *Le second Discours de* Jaques Grevin... *sur les vertus et facultez de l'Antimoine, auquel il est sommairement traicté de la nature des mineraux, venins, pestes, et de plusieurs autres questions naturelles, et medicinales, pour la confirmation de l'advis des Medecins de Paris, et pour servir d'Apologie contre ce qu'a escrit M. Loïs de Launay, Empirique*, Paris, 1567; — *La première et la seconde partie des dialogues françois pour les jeunes enfans*, Anvers, 1567; — *Les Emblèmes du Seigneur* Jehan Sambucus, *traduits du latin en vers françois*, Anvers, 1567, 1568; — *Les Emblesmes de* S. Adrian Le

JEUNE, *Medecin, et Historien des Estats de Hollande. Faicts François et sommairement expliquez*, Anvers, 1570, 1575, plus deux éd, signalées de 1567 et 1568; — *Deux livres des Venins, ausquels il est amplement discouru des bestes venimeuses, theriaques, poisons et contrepoisons... Ensemble, les œuvres de* NICANDRE, *Medecin et Poëte grec, traduictes en vers François*, Anvers, 1568; — le même, avec les titres intervertis, Anvers, 1567 (trad. en latin par JÉRÉMIE MARTIUS, Anvers, 1571); — *Les Portraicts anatomiques de toutes les parties du corps humain, gravez en taille-douce, par le commandement de feu Henry huictiesme, Roy d'Angleterre. Ensemble l'Abbrégé d'*ANDRÉ VESAL, *et l'explication d'iceux, accompagnée d'une déclaration Anatomique...*, Paris, 1569; — *Ode de* J. GREVIN *à Robert Estienne*, s.l.n.d.; — *Les Esbahis, Comédie par* JAQUES GREVIN, *Ancien Théâtre franç.*, t. IV, 231, éd. VIOLLET-LE-DUC, Paris, Jannet, 1855; — *Vingt-quatre Sonnets inédits de* GRÉVIN *sur Rome*, publiés d'après un ms. de Lestoile, dans les *Variétés Bibliographiques* d'ÉDOUARD TRICOTEL, Paris, 1863 (repr. dans le *Bull. du Biblioph.*, XV^e série, 1862, 1044-1061; dans l'éd. des *Mém. Journaux* de PIERRE DE L'ESTOILE, Paris, 1875-96, t. XI, 317-328, et dans le *Jacques Grévin* de LUCIEN PINVERT, 358, qui contient aussi les *Sonnets d'Angleterre et de Flandre;* — LÉON DOREZ : *Sonnets d'Angleterre et de Flandre* par JAQUES GREVIN, *Bull. du Bibl.* 1898, 421-454.

A CONSULTER. — LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER, I, 415, II, 283. — NICERON, XXVI, 339. — GOUJET, XII, 152. — COLLETET, *Vie des Poët. franç.*, Bibl. nat. f. franç. n. acq. 3073, f° 211-217 et n° 3074, p. 336-346. — ANTOINE TEISSIER, *Eloges des Hommes sçavants tirez de l'Hist. de* M. DE THOU..., Utrecht, 1.694, I. — LELONG, *Bibliothèque hist. de la France*, 1768-78. — FRÈRES PARFAICT, *Hist. du th. franç.*, 1745-49, III, 312; — *Bibliogr. du Théât. franç.*, Dresde, 1768, I, 145. — BAILLET, *Jug. des Sçavans*, 1772, III, 110. — ANGUIS, *Les Poët. franç. depuis le* XIII^e *siècle jusqu'à Malherbe*, 1824, V. — ELON, *Dict. Histor. de la Médec. anc. et mod.*, Mons, 1778, II. — HAAG, *France protestante*, 1846-59, t. V, 363-67. — BARBIER, *Dict. des Ouvr. anony.*, 3^e éd., Paris, 1872-79. — BRUNET, *Man. du Libraire.* — TRICOTEL, *op. cit.* — E. CHASLES, *La Coméd. en France au* XVI^e *siècle.* — E. FAGUET, *La Tragéd. franç. au* XVI^e *siècle.* — LÉON DOREZ, *op. cit.* — LUCIEN PINVERT, *Jacques Grévin*, Paris, Fontemoing, 1899. — PIERRE PREDRIZET, *Ronsard et la Réforme*, Paris, Fischbacher, 1902. — PAUL LAUMONIER, *Œuvres de Ronsard*, éd. Lemerre, 1914-19. — MAURICE ALLEM, *Anthol. Poët. franç.* XVI^e *siècle*, II, librairie Garnier.

LE TEMPLE DE RONSARD

ou

LA LEGENDE DE SA VIE EST BRIEFVEMENT DESCRITE

Ronsard, je suis marry, pour l'honneur que je doy
A la religion, aux Muses, et au Roy,
Que tu n'as discouru en plus grand' reverence
De Dieu et de la foy, et de nostre esperance;
Que tu n'as employé la majesté des vers
Pour parler autrement des mysteres couverts;
Que tu n'as eu esgard que le sang de noz Princes
Est descendu des Roys, Seigneurs de noz Provinces.

J'en suis marry, Ronsard, et bien que dans mon cœur
Je celasse long temps ceste forte douleur,
Si est-ce que tousjours je sentois en moymesme
Les douloureus effets d'une douleur extresme,
Qui, de souspirs cuisants sans fin entresuivis,
Monstrent asseurément mes sens estre ravis.

Je suis marry aussi que, tout seul à la France,
Tu t'es vanté d'avoir des Muses congnoissance,
Et que tous ceux qui ont mis la main aus escrits
Ont l'art de Poësie en tes livres apris.

Tu devois, ce me semble, avant que de l'escrire,
Attendre honnestement qu'un autre le vint dire,
Car louange, dit-on, se change en deshonneur
Quand le propre gosier s'en est fait le sonneur.
J'ay bien eu quelquesfois la mesme faintaisie
Que tout seul tu estois bon maistre en Poësie,
Mais lors que j'eus congnu que les Poëtes Gregeois

Et Latins se laissoyent fueilletter sous les doigts
De ceux qui sont nourris en la langue Françoise,
Je pensay seulement que la Muse Gregeoise
T'avoit enflé le cœur, et que ce gentil art
N'avoit esté forgé seulement pour Ronsard :
Bellay m'en est tesmoing, Tagaut me sert de preuve,
Et possible en mes vers l'asseurance s'en treuve.

Mais tu as resemblé au Goujat effronté
Qui se vante d'avoir bravement surmonté
L'ennemy desconfit, bien qu'il ait pris la fuitte
Et veu tant seulement la premiere poursuitte.

Je ne suis point celuy qui veille m'eslever,
Et sur toy, par despit, mes forces esprouver,
Car je sçay, Dieu mercy, qu'une telle victoire
Ne pourroit pas beaucoup adjouster à ma gloire,
Sinon que Dieu voulust que ton leger esprit
Fust aussi vivement touché par cet escrit
Que jadis fut celuy du Philosophe Athee,
Dont l'erreur par raisons ne peut estre dontee,
Quand, oyant le vieillard discourir de la foy,
Au concile il receut nostre Chrestienne loy.

Mais avant que d'entrer, je veux bien que tu sache
Qu'une secte mauvaise en mon cœur ne se cache,
Et que je ne suis point enyvré de l'escrit
De quelque Anabaptiste, ou quelqu'autre Antechrist;
Que jusques à ce point la raison ne m'eschappe
D'avoir juré de suivre ou Calvin ou le Pape;
Je ne suis appellé pour monstrer ne prescher,
Ou pour quelque Abbaye en la fin arracher.

D'aucun troupeau sur moy la charge n'est commise;
Je suis tant seulement le moindre de l'eglise
Et membre toutesfois, ce qui n'est pas de toy,
Car je sçay que tu vis sans raison et sans loy.

Je t'ay veu discourant tout ainsi qu'Epicure,
Qui attachois au ciel un Dieu qui n'a la cure
De ce qu'on fait, en bas, et, en parlant ainsi,
Tu monstrois que de luy tu n'avois grand soucy.

Tu nous monstrois au doigt, en un rond, ce me semble,
Comme un grand escadron de fourmis tous ensemble,
A qui, de toutes pars, nous voyons arriver
Le grain pour les nourrir tout au long de l'hiver.

Chascun d'eus travailloit, comme dans la muraille
Chascun des citoyens en sa maison travaille :
L'un d'eus portoit un grain plus gros que tout son corps,
Et l'autre, qui n'avoit les membres asses forts,
Le tiroit après soy, reculant en arriere;
L'autre sortoit, leger, du fond de sa tasniere,
Et, rencontrant ainsi ce pauvret empesché,
Luy desroboit des mains tout ce grain arraché.

« Quel mal (ce disois-tu) nous a fait ceste beste,
D'avoir fait dessus l'autre une injuste conqueste?
» Nul mal, mais bien plustost nous y prenons plaisir
Qu'elle a sceu ce gros grain si dextrement choisir.

» Ainsi est-il de Dieu, envers qui tous les hommes
Ne sont qu'une formis, et d'autant que nous sommes
Meschants et desbauchez, d'autant moins est-il Dieu
Si telles gayetes le meuvent en son lieu. »

Tu parlois en ces mots de l'Eternelle essence,
De qui journellement nous prenons accroissance,
Sans penser que de nous le fourmy ne la prend,
Et que ton faible esprit un tel bien ne comprend;
Et puis tu t'entremets de vaillamment defendre
Une religion que tu ne veus entendre.

Tu fais comme un joueur, à qui, sur l'eschaffaut,
Le polmon plein de vent et le cœur ne defaut,
Pour se monstrer hardy jouant son personnage,
Bien qu'au fait et au prendre il perdist le courage.
Cependant, en tes vers, comme un brave escrimeur
Qui, defendant un pris, se monstre de grand cœur,
Tu prens tant seulement l'espee rabattue,
Afin de ne tuer et que l'on ne te tue,
Tu prends les gans aus mains, puis, estendant les bras,
Tu mesures ton homme, et, avançant le pas,
Tu luy tires d'estoq, ou d'une haute taille,
Des coups mal asseurez d'un glaive qui ne taille.

Je n'ay pas, toutesfois, en ces vers entrepris
D'escrimer contre toy pour emporter le pris;
Je veus tant seulement (puis que tu as envie
D'estre cognu de tous) discourir de ta vie,
Afin qu'apres ta mort on presche ton renom,
Au jour que l'on fera feste de ton saint nom.

Car tu merites bien que le Pape te donne
Place au Calendrier, et que pour toy l'on sonne
Le plus haut carillon, t'estant mis en pourpoint
Pour defendre le Pape en qui tu ne crois point.

Ceus là qui à ce jour feront pelerinage
En ton temple sacré, verront un grand image
Au plus haut de l'autel, et au-dessous, à part,
Escrit en lettres d'or : — « Monseigneur saint Ronsard. »

L'image qui de toy portera la semblance
Aura dessus le chef la mittre d'inconstance;
Sous elle apparoistra un grand front eshonté,
Un nez un peu tortu, et un peu rabotté,
Une bouche retorce, une levre flestrie,
Une dent toute noire et à demi pourrie.

Ta barbe sera claire, en memoire qu'un jour
Le vent te la souffla quand tu faisois l'amour,
Dont tu auras pouvoir de guerir le malade
Qui te demandera secours pour la pellade.

La chappe qui sera esparse sur ton dos,
Sera bordee autour de verres et de pots,
Et de flaccons aussi, le tout en souvenance
Que, vivant, tu auras fait un Dieu de ta pance,
Et pour nous advertir qu'il faut que ton tombeau
Soit orné, quelque jour, pour urne, d'un tonneau.

Par dessous, on verra la blancheur allechante
De ton beau surpelis, en façon ondoyante,
Où, en beaus poincts luysants, sera cousu le nom
De ton laquais mignard ou de ton Corydon.

L'on pourra voir encor' ta chausse decouppee,
Et passer à costé le bout de ton espée.
Bref, il sera tout tel que tu auras esté,
En ce monde vivant, en ton impieté.

Tout à l'entour du temple, en la tapisserie,
L'on verra amplement discourir de ta vie,
La premiere monstra comment, chez les putains,
Ronsard, estant levé alloit lever les mains,
Pour prier Cupidon que, dessus sa chair molle,
On ne peust voir, ce jour, les boutons de verolle.

En l'autre piece aussi apparoistra comment
Le livre qu'il avoit escrit follastrement,
Apprenant, comme il dit, la vertu dans l'estude,
Receut du parlement une sentence rude
Comme estant avorté, et pour n'estre point veu,
Fust condamné deslors d'estre mis dans le feu;

Dont, depuis ce temps-là, sa vertu desolee
N'apparut dans Paris où elle fut bruslee.
Pourtant demeura-il en sa premiere foy,
Et ne se souvenant d'une si juste loy,
Il poursuivit depuis sa follastre entreprise,
Car l'estude luy a ceste vertu apprise.

Et dedans la troisieme on verra, par escrit,
Comme Ronsard fut mis estendu dans un lict,
Là où il fut frotté de diverse painture,
Et couvert par dessus de double couverture,
Là tu seras tantost d'un oignement couvert
Qui te rendra le corps et gris, et rouge, et vert;
Gris comme un cordelier, et puis rouge ainsi comme
L'on voit rougir l'habit d'un Cardinal de Romme,
Vert comme un papegay, dont je suis asseuré
Qu'en mesme jour qu'ainsi tu fus transfiguré.
Les pauvres verolez te viendront faire offrande,
A celle fin d'avoir response à leur demande.
Ainsi, apres disner, saint Ronsard s'esbatoit;
Ainsi, pour le plaisir saint Ronsard devisoit.

Là, rendant à Bacchus le deu de ton office,
D'un gros boucton barbu tu feras sacrifice,
Où tu appelleras, avec tes alliés,
Tous tes beaus dieus bouquins, et tes dieus chevrepieds;
Tu seras couronné d'un beau tortis de l'hierre,
Et en perdant le vent par neuf fois dans ton verre,
Les larmes te cherront par les yeux enfoncez,
En signe qu'auras beu pour tous les trespassez.
En quelque coing à part de ceste belle piece,
Tu feras aus demons une sainte promesse
Dedans le pré aus clercs, (desirant trois clochez,
Qui, autour saint Germain se voyent attachez,
Comme trois fourcherons au trident de Neptune,)
Que si tu peus avoir tant de bien de Fortune

Qu'un jour tu sois prieur, ou Evesque, ou Abbé,
Et que tu puisses voir en tes coffres tombé
L'opulent revenu d'une telle Abbaye,
Que tu seras à eus le reste de ta vie,
Et que, doresnavant, en tous tes beaus sermons,
On n'orra que prescher la gloire des demons.

L'on pourra voir encor', dans la quatrieme piece,
Comme aujourd'huy tu fais l'amour à ton hostesse,
Et comme en son giron, doucement, tu te pais,
Pendant que son mary, escrivant au palais,
Tire un diable à la queue, ou qu'il est à l'Eglise,
Pour plaisir avec elle une heure tu devise.
En la cinquiesme piece, ainsi qu'un Jupiter,
On te verra subit contre elle despiter,
Contre elle qui, encor' qu'ell' ne soit ton espouse,
Ainsi qu'une Junon devient de toy jalouse,
Non point pour avoir pris la forme d'un taureau,
D'un belier, ou d'un cygne, ou du metail plus beau,
Et, estant desguisé en ces formes nouvelles,
Avoir, comme un ribaut, abusé les plus belles :
Mais pour t'estre joué, ainsi comme elle dit,
Avecques ton laquais dessus le bord d'un lict.
Jupiter, quelque fois, usa de ce remede,
A l'heure qu'il en fit autant de Ganymede.

L'autre piece suivra, là où, pour te vanger,
Fasché tu la viendras d'adultere charger.
Tu mettras en avant l'asseuré tesmoignage
Du laquais ton mignon, et d'Amadis ton page,
Qui tous deus l'ont trouvee, au plus haut du grenier,
Traittant humainement ton vallet cuisinier.
Là, tu demanderas ton espee bastarde,
Mais tu prendras en main une grand' hallebarde
Dont il fut transpercé; tu te feras tenir,
Tu feras du mauvais, tant qu'on voye venir,

A l'effroy d'un tel bruit, toute la centinelle.
Pour appaiser le cours de ta folle cervelle,
Le Capitaine aura la main sur ton collet,
Les soldatz diligens conduiront ce vallet
Jusques chez le barbier, dont, fermé dans la biere,
Il sortira devant une semaine entiere.
Ce sont tours que tu fais, voltigeant et sautant;
Ainsi tu prens plaisir, escrimant et luttant.
En la septiesme piece on verra ton caresme,
Farcy de bons chappons aussi bien que de cresme,
Car ainsi tu le passe, et à la verité,
Tu ne loges chez toy trop de severité.
Ainsi pourra l'on voir, tout autour de ton Temple,
De la vie d'un Prestre un modele tresample,
Sans les actes qu'encor cy apres tu feras,
Avant que de mourir, et les quels tu auras
Dedans un autre piece, où je feray deduire
Le beau couronnement de ton dernier martyre.
Sus donc! peuple confit en messes et pardons,
Allez tous en ce temple offrir vos riches dons,
Adressez là voz veus, faites dire une Messe
Au nom du saint Ronsard et de sa sainte hostesse.

(*Le Temple de Ronsard*, 1563.)

NICOLAS MARGUES

Nous n'avons rien trouvé concernant Nicolas Margues, auteur de la *Description du Monde desguisé*, recueil de quatre satires, qui paraissent avoir été un coup d'essai sans renouvellement. Dans la première, l'auteur offre ses vers aux Muses, en se défendant d'égaler la « célèbre Brigade », le « Pindare françois » et « le doux Angevin »; dans la seconde, fort obscure, il gémit sur l'instabilité du caractère des hommes; dans la troisième, que nous reproduisons, il déclame contre la mode; enfin, dans la quatrième, qui, à vrai dire, n'est qu'un sonnet, il dit qu'il préfère être simple d'habits et de mœurs et manger son soûl, que ne croquer qu'une rave étant « bragart ». La IIIe Satire de Margues, bien que fort médiocre, n'est pas dénuée d'intérêt : on y trouve maints détails sur le costume que l'on ne rencontre pas ailleurs, et la diatribe qui la termine semble être un écho des anathèmes de la chaire contre le luxe et les décolletés impudiques des femmes. Jacques Olivier, en 1617, fera paraître son *Alphabet de l'imperfection et malice des femmes*, dédié *à la plus mauvaise de toutes*, probablement, dans sa pensée, Marguerite de Valois. C'est un pamphlet en prose dans le goût du *Divorce satyrique*. *Le Tableau des Piperies des femmes mondaines*, ouvrage de la même veine et peut-être du même auteur, paru en 1632, contient un chapitre intitulé : *De la superfluité des Habits des Femmes mondaines*. Mais il est une satire anonyme en vers qui se rapproche davantage de la *Description du Monde desguisé* de Nicolas Margues, c'est l'excellent et curieux *Discours nouveau sur la Mode*, Paris, 1613, reproduit en 1624 sous ce titre : *le Satyrique de la Court*. L'année suivante parut le *Courtisan à la mode*, opuscule en prose. Ces deux derniers ouvrages, que nous n'analyserons pas, ont été réimprimés par Édouard Fournier, aux tomes III et IX de ses *Variétés historiques et littéraires*. On pourra consulter, sur le même sujet, les *Costumes historiques de la France*, publiés par le biblio, phile Jacob, en 1852.

Bibliographie. — *Description du Monde desguisé* (quatre satyres) Paris, 1563.

A consulter. — Brunet, *Manuel du Libraire* (supplém.).

SATYRE III

Que le monde est en ses habits muable !
Qu'il est soigneux de se rendre admirable
Par un habit qui le peult desguiser !
Or' le verrés, pour trop mieux courtiser,
Tout affeublé d'un chapeau sus sa teste
Levant le bec tout ainsi qu'une creste,
Ore abaissé, et tout ainsi qu'un plat,
Il vous applane et contrefaict le fat;
Ce n'est pas tout, pour luy donner beau lustre,
Encor' fault-il qu'il vous face le rustre,
Et le chapeau tout autour enlassé
D'un cordonnet tres bien entrelassé.
Or', pour mieux plaire aux gentes Damoiselles,
Il faut la perle au dessous des oreilles;
Aux deux costez il y a deux boutons
Pour elever deux petits cornichons
De ce chapeau, pour plus estre eveillé,
Et des oreill's qu'il n'est essoreillé;
Encor' faut-il, pour mieux la caresser,
Dessus les yeux mistement l'abaisser.
Mais quoy, voici un espagnol qui porte
Le beau chapeau d'une nouvelle sorte;
Il faut qu'il voye, et qu'il contemple aussi,
Comme il pourra le porter tout ainsi :
Ha ! il y fault un cureden qui balle
Sur ce chapeau, ainsi qu'une medalle;
Fait-il trop chault, il luy faut petit fond
Sans relargir le bort qui est tout rond;
Il fault couvrir de quelque drap de soye
Qui le colore et par dessus ondoye,
Ou autrement il n'est pas bon garçon
S'il ne s'abille à la brusque façon.

Il faut au col deux cordons qui brandillent,
Car les Tuscans en la sorte s'abillent,
Et les cheveux quant et quant faut friser,
Ou ce seroit la mode despriser;
Il faut un saie à petite tassette,
Des cornichons en mode de sonette;
Il faut aussi qu'il soit passementé
Et moucheté presque de tout costé;
S'il veult porter un beau saie à la ristre,
Encor fault il qu'il ayt part ou le tiltre.
Et de la chausse, il en faut bien parler,
De la matiere et façon diviser.
Mais quoy ! mais quoy ! pour brefvement bien dire,
Je ne sçaurois sans long discours escrire
Quand j'apperçois la façon desguiser,
De jour en jour, pour ce mieux courtiser !
L'homme n'est plus cogneu en sa chaussure,
Par trop souvent desguiser sa nature :
Il semble, à voir, que les vens d'Æolus
Soient maintenant dans les chausses perclus;
De toute part il se fait regarder,
Chausses bouffants, pour ce mieux bragarder,
Aiant le cul plus gros et plus enflé
Qu'un tabourin, ou qu'un bœuf bousouflé.
Qui faict les chausses gros, bouffant, enflées ?
C'est le coton et estouppes meslées,
C'est mousse verte, et des chevaux la crine,
Qui la desguise en forme de marine,
Et, qui plus est, d'une nouvelle ruse,
Pour mieux enfler d'une seringue on use;
Et puis, au bout, en forme de canon
La decoupure à la brusque façon,
Le taffetas tout autour du genou
Peur qu'il soit veu d'estre au jarret galou;
Et pour monstrer qu'il a la cuisse entiere,
Il faut avoir la belle jarretiere,

Houpe pendant au bout, ou aultrement
Il ne seroit habillé brusquement.
Quand au soulier, pour estre un peu plus brave
Il faut picquer, car un mangeur de rave
En porte bien de cuir comme monsieur;
Pour bien monstrer que c'est un grand seigneur
Et qu'il peut bien aux villains faire vafre,
Il fault qu'il soit troué d'une balaffre :
Ainsi sera il congneu plus courtois
En ces souliers, que ces mangeurs de pois.
Mais, dira l'un, au couvent, ces bons freres
Ont des souliers d'une telle maniere?
Vrayement! encor' je n'i avois pensé!
Mais il n'i a du passement dressé
Sur chasque bort de ceste decoupure.
Passons avant; je n'ai souci ni cure
Si ces fratres ont leurs souliers couppez,
Puis qu'ils ne sont de soye enveloppez.
Et bien, apres? est-ce là tout pour estre
Veu en habitz entre tous le grand maistre?
Non, car encor' il reste le manteau,
Où il y a beaucoup plus qu'au chapeau,
Qu'au saye aussi, ni qu'à la chausse large
Où nous mettons des estouppes et la sarge;
Plus qu'il n'y a encor dans le soulier,
Car il i a à le faire plier,
A l'acoustrer à la nouvelle mode,
Comme on la porte aujourd'huy dedans Rhode,
Dans Angleterre, et dans memes la court,
Où il le faut tantost long, tantost court;
Mais, pour le moins, si faut il qu'il soit miste,
Non simplement, comme est vestu l'hermite,
Sans affiquetz, mais avecque ornements,
Car ce seroit rompre tous les serments
Du temps present; mais il faut bien descrire
De quelle sorte il le pourra eslire :

Il fault qu'il soit faict à collet quarré,
Et tout autour d'un fillon bigarré;
Il le fault ample, affin que sur l'espaule
Il le flechisse ainsi que d'une gaule
L'escorche seiche, et faut, pour l'accrocher,
L'agraffe aussi d'argent, pour du rocher
Le garantir, car il est de coustume
De se frotter; pour eviter la rume,
Il a le col saisi du hault collet
Qui le tient chault, si sçait bien son rollet;
Et qu'il entende à le porter en homme
Qui peult sentir le pas d'un gentil-homme :
Par ce moyen plus en sera prisé
Qu'un qui sera en cela moins rusé;
Pour l'accomplir, il y fault des houppettes,
Ainsi qu'au saye, ou bien quelques mouchettes,
Et au derrier' il fault des longs filons,
Passementé en forme de rayons,
Car c'est la mode, où qui n'est entendu
Pert le loyer qu'il avoit pretendu.

Mais, pauvres gens, aveugles que vous estes,
Ne craignez vous les flammes trop secrettes?
L'ire de cil qui, là hault, dans les cieux,
Voit voz abuz du rayon de ses yeux?
Ne craignez-vous son foudre et son tonnerre
Qui renversa les geants sur la terre?
Ne craignez vous, pauvres sots aveuglez,
Pauvre animaux, pauvres gens dereiglez,
Le fleau ardent que sa main vangeresse
Brandit sur ceux qui, en toute liesse,
Et en habitz, consument leur meilleur,
Sans avoir peur de facher le Seigneur?
Tel grand Seigneur vous rendra miserable,
Et à bon droit, et d'un crime damnable

Fera sentir à vostre grand orgueil
Que c'est d'avoir mis à mespris son œil
Son œil qui voit par tout que la courtine
Tient dessous elle, et qui ceste machine
Fait estonner, au poureux tremblement
Des grans esclairs, par son commandement.

(Description du monde desguisé, 1563.)

JACQUES BÉREAU

Jacques Béreau, fils d'une dame N. Le Tourneur et de Pierre Béreau, licencié ès lois et sénéchal à la Chastaigneraie, naquit en Poitou, vers 1530. La sœur de sa mère, épouse de Joachim Voisin, sieur de La Popelinière, eut un fils qui devait illustrer son nom, et auquel le poète dédia une ode et deux sonnets : Lancelot-Voisin de La Popelinière, capitaine huguenot et mémorialiste impartial. Jacques Béreau avait deux frères, Joachim et Pierre; ce dernier acheta, en 1590, à Pierre Le Tourneur, son parent, les terres du Grand-Launay et du Plessis-Houtelin. Bref, d'après les notes de Benjamin Fillon dans l'*Annuaire départemental de la Société d'émulation de la Vienne* (1857), la famille Béreau a fourni un grand nombre de hobereaux, possesseurs de petites seigneuries. C'est peut-être aussi un membre de la même famille, écrivent J. Hovyn de Tranchère et R. Guyet, qui signa un distique latin en tête de l'édition niortaise de 1595 des *Œuvres* de Clément Marot. Jacques Béreau partit étudier le droit à Poitiers, mais avec la secrète intention de se consacrer aux Muses « qui hantaient les verts bocages » de sa contrée. Il travailla toutefois durant trois années sous un nommé Le Sage, et retourna au fond de sa province « avec une amour plus ardente » de la vie rustique et solitaire. Ses parents et ses condisciples, dont René Chopin, qui devint célèbre parmi les jurisconsultes, et Barnabé Brisson, qui finit président à mortier au Parlement de Paris, l'engagèrent « à eslire, pour principal labeur et occupation, l'estude de la jurisprudence, » afin de « gaigner quelque peu de bien et d'honneur entre les hommes ». Il suivit ce conseil et remplit un certain temps la charge de receveur des taxes du canal de Luçon. Finalement, il se retira auprès de sa famille, dégoûté de sa charge comme du métier d'avocat et ne se sentant peut-être pas les qualités — ou les défauts — nécessaires à l'exercice de ces professions. Il déçut l'ennui de son petit village en composant les Églogues et les poésies qu'il fit imprimer à Poitiers en 1565, et qu'il dédia à Baptiste Tiercelin, Évêque de Luçon et parent

de Jacques Tahureau. Ces églogues ne sont pas toutes consacrées aux loisirs de la vie rustique. Dans la première, le poète fait déplorer aux bergers les malheurs de leur temps; dans la septième, il expose le tableau des calamités de la guerre. Parmi les *Autres œuvres poétiques*, la *Complainte de France sur la guerre civile*, que nous publions, et la pièce sur *la Paix faite entre Français*, sont de précieux témoignages de l'état d'esprit des provinciaux restés fidèles au catholicisme et contempteurs d'une politique criminelle. On pense que le poète ne survécut pas de beaucoup à l'impression de son ouvrage.

Jacques Béreau, rustique amant des Muses, fut abandonné de la Fortune. Il s'en plaignit ainsi dans son dix-huitième Sonnet :

Je me plains à bon droict de cruelle fortune,
De ses aveugles yeux, de son iniquité,
Car dès le premier poinct de ma nativité
Elle ne m'a montré jamés faveur aucune.

Au contraire, tousjours m'a esté importune,
Par ne sçay quel arrest de ma fatalité,
Et tousjours me combat de tant d'adversité
Qu'un n'est plus malheureux sous le ciel de la lune.

On dit d'elle par tout qu'elle est communement
Et muable et legere, et qu'ordinairement
Elle fait monter l'un et l'autre précipite.

Je ne sçay pas comment des autres elle joue,
Mais, quant à moy, je tiens, sans muer, l'opposite
Du sommet et degré le plus hault de sa roue.

Bibliographie. — *Les Églogues et autres œuvres poétiques*, Poitiers, 1565; (réimpr. sous le titre : *Œuvres Poétiques de* Jacques Bereau, *Poitevin*, Paris, 1884).

A consulter. — Du Verdier, II, 263-64. — Goujet, XII, 147. — Dreux du Radier, *Bibl. hist. et critique du Poitou*, t. II, 252. — J. Hovyn de Tranchère et R. Guyet, préface à l'éd. de 1884. — Maurice Allem, *Anthol. Poèt. franç. XVI^e siècle*, t. II. Librairie Garnier.

COMPLAINTE DE FRANCE
SUR LA GUERRE CIVILLE
QUI FUT ENTRE LES FRANÇOIS
L'AN MIL CINQ CENS SOIXANTE ET DEUX

Je, qui, brave, soulois me faire renommer
Sur toutes nations, que l'oceane mer
De ses longs bras enserre, entre la blanche Aurore
Et le brun Occident, sur toutes je suis ore
Miserable et ploreuse, et preste de sentir
Que le tens, quelquefois, doit en rien convertir
Empires, nations, et toute chose née;
Je, qui, la plus puissante et la plus fortunée
Parcidevant estois de ce grand univers,
Ore preste me vois de tumber à l'envers,
Puis que horrible discorde, à ma grandeur contraire,
Fait mes propres subjectz se tuer et deffaire;
Car, las! en se tuant ilz me tuent aussi.
Par eux je suis, eux sont mes membres, et ainsi,
Eux mors je ne suis rien. Quell' fureur dereglée,
Gentilz-hommes François, a vostre ame aveuglée,
Tant que vous vous soyez l'un contre l'autre armez
Dedans le champ de Mars par le Grec Æsonide,
Qui, aidé du conseil de Medée, sa guide,
La riche toison d'or aux Colchiens osta?

Onze cens ans y a qu'en la Gaule planta
Mon beau nom Pharamond, suivy de trouppes belles
De gens, qui, desireux de conquestes nouvelles,
Cerchans honneur, avoyent delaissé leur païs,
Les Mœtides Palus et le froid Tanaïs.

Depuis vindrent Clovis, Pepin, et Charlemaigne,
Qui d'un bout aux Germains et de l'autre à l'Espaigne
Bornerent ma grandeur. Depuis, maints autres rois
Vindrent, mais recemment, à ceux-là de Vallois
Je dois ma renommée et ma magnificence,
Ma grandeur et mon bruit, ma gloire et ma puissance,
Desquelz le noble nom, plein de los et d'honneur,
Porte encore aujourd'huy mon Roy et mon Seigneur.

Charles, qui fut entre eux de ce nom le septiesme,
Les Anglois en leur mer chassa. Loys onziesme,
Lors que mesme des siens la fureur s'esleva
Contre luy, d'un danger non petit me sauva.
O ! que trop tost pour moy, et à mon grand dommage,
La mort m'osta celuy qui, en fleur de son age,
Passa le dos chenu du negeux Apennin,
Et feit trembler de peur l'Itale en son chemin,
Allant redemander avecq' armes la ville
Des vieux Calcidiens, la Calabre et Sicille,
Qu'avoit sur ses ayeux usurpé la maison
Des princes d'Arragon, contre droit et raison !

Puis, où y eut-il oncq aucun prince sur terre
Qui fust plus à louer, soit en paix, soit en guerre,
Pour estre vertueux, qu'estoit le preux François,
Le premier de ce nom, qui contre les Anglois,
Contre les Espagnolz et le peuple Italique,
Suisse, Bourguignon, Flamand, et Germanique,
Qui de me courir sus, luy vivant, n'ont cessé,
N'a pas tant seulement gardé ce que laissé
Ses predecesseurs roys m'avoyent, mais d'avantage
Sur eux, presque tousjours, a eu de l'avantage;
Qui ma terre illustra de toute espece d'ars,
Appellant gens d'esprit à soy de toutes pars,
Et faisant mon Paris, en honneur et faconde,
Et en toute science une Athene seconde ?

Henry luy succeda, qui, ayant guerroyé
Long tens, et jusqu'au Rhin ses armes convoié,
Aprés avoir conquis la belle isle de Corse,
Aprés avoir uni à mon sceptre l'Escosse,
Aprés avoir repris Calais sur les Anglois
Qui l'avoient detenu deux cens ans sous leurs loix,
Me pratiqua la paix, laquelle, à la requeste
Du peuple, et par l'advis des grans princes fut faitte.
Puis triste mort le prit de son heur au plus beau,
Et le menant au ciel, le feit un sainct nouveau.

Ceux-là, et autres maints, dont long seroit le conte,
M'ont faict tell' que je suis, maugré et à la honte
De tous mes ennemis; mais comme un arbrisseau
Lequel, jeune, est planté sur le bord d'un ruisseau,
Devient gros peu à peu et hault leve la teste,
Puis, quand il est parfaict, voici une tempeste
Qui l'esbranle si fort, qu'à coup elle l'estend
Sur la place voisine et, au tumber, le fend
D'un bout jusques à l'autre : ainsi son accroissance
De peu à peu a pris mon sceptre et ma puissance,
Et maintenant que suis en ma perfection,
La tempeste s'émeut de ma destruction
Tout à coup, tellement que je, qui soulois estre
Redoutée par tout, et qui soulois paroistre
Et sur nation toute eslever le chef hault,
L'heure proche je voy que perir il me fault.

N'aguere estre soulois redoutable aux Barbares,
Aux habitans du Nil, aux Perses et Tartares,
Et preste or suis de voir mes honneurs triumphans
Renverser par la main de mes propres enfans;
Car mes propres enfans mes tresors devalisent,
Mettent mes fors à sac, mes joyauz ils saisissent,
Me battent, et pour mieux me ruyner, ont mis
Dedans mon propre sein mes propres ennemis.

Desja on oit partout le cliquetis des armes;
Desja mon païs est tout couvert de gendarmes
Venus de divers lieux, l'Italien mutin
Y est, et l'Espagnol amoureux de butin;
A grans bandes y sont le reistre d'Allemagne,
Le Suysse, et celuy que la Tamise bagne :
Mais le mien par sus tous encores se fait voir.
J'oy tonner les tambours, les clerons, et tout noïr
De poussiere est le ciel, les plaines herissées
De longues piques sont, et de lances dressées;
Oncques en mon enceint trouble je n'avois veu
Plein de si grand fureur : l'oncle couppe au neveu
La gorge; la guerre est entre freres esprise,
Et le filz obstiné du pere se divise;
Le pauvre laboureur champestre le pain sien
Ne mange; le marchant n'est maistre de son bien;
On ravist au mari sa tendre femme; morte
Gist toute la justice, et le plus fort l'emporte,

Voyez, ô la pitié ! de ma Loyre les bors
De charongne infectez, les reliques des cors
Qu'elle a eu pour sa part des cruautez indignes
Qu'on a executé par les villes voisines.
Voyez l'enflé courant de Seine, qu'a rendu
De vermeille couleur le sang y respandu.
Voyez Paris, Poictiers, la fameuse Tholose :
Plus l'honorable chœur des Muses n'y repose,
Ainsi comme il souloit, la domination
De Mars l'en a banni. Voyez Bourges, Lyon,
Rouan, et Orleans, et toutes les plus belles
De mes villes, voyez : tout est plein de querelles,
D'armes, de hurlemens, de cors mors à monceaux,
Par leur triste sejour le sang, à grand ruisseaux,
Par les rues y court, tout y vit en tristesse,
Plus vous n'y trouverez la joie, l'allegresse,

Le traffiq', l'union que trouver y souloit
Quiconque, cidevant, sejourner y vouloit.
Voiez, voiez encor la cruelle turie,
Le massacre sanglant, l'horrible boucherie
Que mes peuples armez ces jours ont fait entre eux,
Se ruans dessus moy és campagnes de Dreux.

Ha ! enffans, voulez-vous destruire doncques celle
Qui vous a allaittez de sa propre mamelle ?
Neron n'en feit pas plus, quand, plein de cruauté,
La mere il feit mourir qui conceu et porté
L'avoit dedans ses flancs. Est-ce la recompense
De vous avoir donné nourriture et naissance ?
O detestable horreur ! ô fait trop inhumain !
Qu'il me faille perir par la sanglante main
De mes enffans ingratz ! L'empire, ainsi, de Rome
Par les siens perit, quand de Discorde la pomme
Une mesme fureur par les Romains sema,
Et Pompée et Cœsar l'un contre l'autre arma.

De quoy vous a servi, gentilz-hommes de France,
Avoir tant combatu pour la gloire et deffence
De vostre nation, durant les ans passez,
En Escosse, Italie, et Flandre, où trépassez
Sont tant de gens de bien, si ores venés prendre
L'espée contre moy, et ma ruine entreprendre ?

Si, devant, vous avez emploié voz effors
A garder mes chasteaux, mes villes, et mes fors,
Des Anglois, Espagnolz, et Germains, qui ma gloire
Envioient, et sur eux mainte belle victoire
Gaignée avez, mais or', par un fatal malheur,
Vous mesmes leur aidez à me ravir l'honneur
Par tant de tens acquis; ore, folz que vous estes,
A piller mes tresors le chemin vous leur faittes.

O siècle depravé ! ô corrompues meurs !
O miserable tens, et tout plein de douleurs !
Mais de quel cueur pourra la posterité croire
De tant de maux commis la monstrueuse histoire ?

N'agueres, il sembloit que Dieu, benin et doux,
Eust des chetifs humains retiré son courroux,
Leur envoiant la paix, sa bien aimée fille,
Qui menoit quand et soy la brigade gentille
Des sacrées vertus, justice, chasteté,
Temperance, douceur, amour, et verité;
Mais de leur cueur felon l'obstinée malice
Ne les a peu souffrir, preferant injustice,
Volupté, avarice, orgueil, deception,
Violence, discorde, et vaine ambition :
Tellement que la fin qui sembloit estre utille
Des combas estrangers, une guerre civille
A soudain engendrée en l'esprit insencé
De mes brusques soldas, mal pis que le passé.
François, est-ce cela au Roy faire service,
(Car couvrir vous voulés de luy) à l'avarice
De voz pillardes mains son bon peuple exposer,
Ses villes mettre à sac, et la terre arrouser
Du sang de ses subjectz, desquelz, las ! l'innocence
Devant la majesté de Dieu crira vengeance ?
Ces bons vieux chevalliers Rolant, Renaud, Allard,
Latrimoille, Lautrec, La Palice, Baiard,
Leur vie à mort avoient pour leur patrie offerte,
Et vous de sang et feu l'avez toute couverte.
Avous cherché la paix avec les ennemis
Pour vous entretuer, pour tuer voz amis,
Pour voir à l'abandon voz femmes et voz filles,
Pour forcer et piller voz chateaux et voz villes,
Pour deserter vos champs, pour allecher dedans
Voz plantureux païs, voz ennemis plus grans ?

Vous le faittes ainsi, et cela, qu'est-ce faire,
Pauvres François, sinon vostre France defaire?

Helas! mieux il valloit faire la guerre au loing,
Si tant vous époignoit de la guerre le soing
Que vivre ne puissiez en paisible concorde,
Sans frapper et tuer, sans querelle et discorde;
Car, durant voz debatz il y a bien danger
Que, trouvant son apoinct, l'ennemi estranger,
Qu'appelé vous avez, à corps perdu se jette
Dessus vous, et dehors de voz maisons vous mette.

Si je me deuls et plains, ce n'est pas sans propos,
Et les juges j'en fai vous, qui, à mon repos,
A mon bien, à mon heur, portez si forte envie
Que vous n'en pardonnez à vostre propre vie.

Les brutes, qui n'ont point de raison sentiment,
L'une à l'autre ne font guerre communement,
Si ce n'est quand la faim violente les presse,
Qui encor ne les fait se prendre à leur espesse,
Et vous, qui de raison et conseil vous vantez,
Vous, qui d'humanité le nom mesme portez,
Par plaisir exercez l'un sur l'autre voz rages,
Plus prodigues de sang que les bestes sauvages!

O Fortune inconstante! ô cruelle! combien
Tu te moques çà bas du monde et de son bien!
O! comme, sur le rond de ta volage roue,
Des peu sages humains tu t'esbas et te joue,
L'agricole faisant empereur, quand tu veus,
Et faisant l'empereur aller aprés les beufs!
Il te pleut de donner, çà bas, la monarchie,
Dés le commencement, au peuple d'Assirie:
Aprés, tu l'envoias quelque tens aux Medois,
Des Medois tu la feis parvenir aux Gregois,

Et apres aux Romains. Depuis, dessous la nue,
Nulle égalée m'a, et mon heure est venue.

Vous causez voz debatz sur la religion,
Que voulez soustenir, à vostre opinion,
Chacun diversement; mais las ! amis, la forme
Dont vous usez est trop inhumaine et difforme.

En preschant l'Evangile il faut s'évertuer
D'attirer les errans, et non piller, tuer;
Par sermons beaux et saincts, par douceur et humblesse,
Par pureté de vie, il fault qu'on les adresse
Au vray sentier de Christ, de Christ par qui repris
Le bon sainct Pierre fut, quand, colere, il eut pris
Et mis hors du fourreau le couteau, pour deffendre
Son maistre des Juifs assemblez pour le prendre.
Prescher donc vous falloit et ne vous armer point,
Et si vous n'estiez pas d'accord en quelque poinct,
Le remettre au Concil', car je croy que les princes
Qui ont le regiment des chrestiennes provinces
Ne sont tant impiteux que la division,
Et le trouble qui est pour la religion
En la chrestienté, ne les pousse à entendre
A y mettre quelque ordre, et bien tost entreprendre
Un bon et sainct Concille. Ainsi, en union
Pourriez estre reduictz, car là, l'opinion
De ceux qui la Bible ont mieux aprise et mieux leue
Seroit comme un oracle arrestée et receue.
Ce vallust-il pas mieux que vous piller ainsi,
Que vous entretuer sans pitié ny merci,
Et remplir le païs de si tristes miseres,
Vous qui estes voisins, parens, cousins et freres,
Vous qui n'avez qu'un Dieu, qui n'avez qu'une loy,
Vous qui n'estes subjectz qu'à un prince et un roy ?
De cette voye usa la prudence ancienne :
Ainsi chassée fut l'heresie Arienne,

Ainsi furent veincus les folz Sabelliens,
Marcion, Nicolas, et les Pelagiens.

Ainsi doncques, enffans, ainsi vous faudroit faire,
Et non bourrellement vous destruire et deffaire.
Quel gain esperes-tu de la ruine avoir,
Quelle joie peux-tu de la mort recevoir,
Toy, François, d'un François? Helas! les coups de mace
Ne font les gens de bien, cela vient de la grace
Du hault Dieu, qui tout bon donne son sainct Esprit
A quiconque invoquant l'est par son Jesus-Christ.

Que si vivre en repos ne pouvez, tant vous pique
Le desir et l'amour de louange·bellique,
Ou de religion, n'avous pas les payens,
Les Turcs et mescreans, qui, sur les chrestiens,
Tiennent Hyerusalem, Damas, et Cesarée,
Antioche, et Sidon, et la ville honorée
Du nom de Constantin, qui fut, longue saison,
Des empereurs Romains le siege et la maison,
Mais qui, pour dire mieux, desja à vostre terre
De prés sont abrians? C'est à eux que la guerre
Faire fault, c'est à eux. Au moins, si guerroyer
Est licite, c'est là qu'il vous faut employer :
Là, pourriez acquerir louanges immortelles,
En transportant dehors, dessus les infidelles,
Vos armes, et faisant, avecq' votre vertu,
Voir au Grand Ottoman son orgueil abatu.

Or, sus doncques! François, que d'un noble courage
Je vous voye entreprendre à faire un beau voyage
Pour chasser ces payens, comme firent, jadis,
Soulz Godefroy leur chef, vos ayeux; mais, tendis,
Reconciliez-vous, et au lieu que discorde
Vous tient et envenime en querelle tres-orde,

Remettez-vous en paix et vous faites amis,
Laissez cette rancueur qui vous rend ennemis.
Reprenez vos espritz, François, je vous en prie,
Considerez l'estat auquel vostre patrie
Est reduicte, au moyen de l'obstination
Qui nourrist entre vous tant de dissention.
François, ayez pitié des tors et des diffames
Qu'endurent voz enfans, voz filles et voz femmes,
Par voz cruelz debatz; considerez qu'au lieu
De prendre et soustenir la querelle de Dieu,
Comme vous le pensez, et luy faire service,
Vous donnez ouverture à tout genre de vice
Et de mechanceté. Las ! reconciliez
Doncq' voz cueurs, et mettez les armes sous les piedz.
Ce faict, le laboureur qui entre vous habite
Vivra joyeux et gay en sa loge petite,
Et delivré de peur, de ses outilz trenchans
A toute heure de jour sarclera ses beaux champs;
Voz femmes regiront en joye leur ménage;
Voz enfans instruyront en vertu leur jeune age
Ainsi qu'auparavant; voz affaires iront
Heureusement; voz biens à gré multipliront;
Et moy, je chasseray ma tristesse conceue
Et obliray le dueil de ma perte receue.
Mais si perseverez à me perdre et gaster,
Et si votre pretente est de me deserter,
Pardonnez à ces vers, qu'au temple de Memoyre
De ceste heure j'appens, afin qu'il soit notoyre
Et que puisse en iceux voir la posterité,
Qui fut l'occasion de ma calamité :

« La France, qui estoit la premiere du monde,
En vertueux guerriers elle fut si fœcunde
Que d'ailleurs n'y ayant qui les peust surmonter,
Les firent à la fin eux-mesmes se donter

Les mutines fureurs et discordes civilles
Qui s'émeurent entre eux par leurs champs et leurs villes'

» O discorde intestine ! ô civille fureur !
Ainsi renversée est par toy toute grandeur. »

(*Les Eglogues et autres Œuvres Poëtiques*, 1565.)

ESTIENNE DU TRONCHET

Estienne Du Tronchet naquit à Montbrison vers 1510. C'est par ses *Lettres missives et familières* en prose, au nombre de 239, que l'on apprend les diverses circonstances de sa vie agitée, ainsi que plusieurs traits importants pour l'histoire des guerres civiles. Il fut orphelin de bonne heure et eut pour tuteur Jean Ménudel, seigneur de Bompré, Receveur du Bourbonnais. Il avait un frère et deux sœurs, celles-ci mariées, l'une à Philippe Charelieu, Lieutenant au Bailliage de Rivierie en Lyonnais, l'autre à Guillaume Bourdel, Lieutenant de la Prévôté de Forets. Son oncle, Jean Thevenon, Ecuyer, né à Roanne, était Valet de Chambre du Roi. Du Tronchet était proche parent des Papons, célèbres dans la Jurisprudence et les Lettres, et de Pierre Dupuy, l'antiquaire. Il épousa la fille d'un Chevalier de l'Ordre de Malte, Marguerite Perrin de Chervé, dont il eut trois enfants. Vers 1530, Estienne Du Tronchet entra au service de Jean d'Albon, seigneur de Saint-André, Chevalier de l'Ordre, Gouverneur et Lieutenant-général de Lyon. De secrétaire, il devint greffier ou trésorier de Bresse, office dont le roi le pourvut en faveur de M. de Saint-André, père de Jean d'Albon, et ce fut en cette occurrence qu'il forma un des anagrammes de son nom : *Tu es de Henri contenté.* Il vécut vingt ans dans cet emploi. Saint-André étant mort en 1550, Du Tronchet fut desservi auprès de son fils, le susdit d'Albon, maréchal de France depuis 1547. On accusait Du Tronchet de prévarications. Le maréchal crut devoir le congédier, mais Du Tronchet lui donna des preuves de son innocence, durant les vingt années de son service, *les plus belles et les plus florissantes de son âge* (*Lettres* 7, 26, 45, 176, etc.). Il fut enfin conservé dans son emploi. Apprenant que le maréchal s'était laissé tenter de donner son office à un autre, qui lui avait promis une *finance plus forte*, il attendit la paix de Cateau-Cambrésis, où il avait été envoyé comme député, et se retira du service de Saint-André. Le massacre de Montbrison (14 juillet 1562) lui fit perdre une grande partie de ses biens; il fut même prisonnier

mais parvint à s'évader. Il obtint en dédommagement une place de secrétaire de la Reine, mère de Charles IX, et suivit enfin à Rome François Rougier de Férals, baron de Malbras, Ambassadeur. C'est là que mourut Estienne Du Tronchet, après un séjour d'une quinzaine d'années.

La Croix du Maine avance à tort que le *Contentement d'un vieil Laboureur* est de Mellin de Saint-Gelays et Du Verdier, que ce poème est une imitation de Catulle, qui se trouve sous le nom de Du Tronchet dans le Recueil de Gilles Corrozet. Tout cela est absolument faux. La pièce de Saint-Gelays figure dans le recueil de Corrozet f° 34, recto. C'est une imitation de la seconde épigramme de Claudien : *De Sene Veronensi (le Vieillard de Vérone)* ; et la satire indirecte contre la Cour et l'ambition qu'est le *Contentement* est une longue paraphrase du *Vieillard* de Claudien. Les deux auteurs français ont puisé à la même source, mais Du Tronchet ne doit rien à Saint-Gelays, qui débute ainsi :

O bien heureux qui a passé son âge
Dedans le clos de son propre héritage.

La plupart des anciens bibliographes se répétaient sans la moindre vérification, et il est curieux que La Monnoye soit tombé dans les grossières erreurs de sa note à La Croix du Maine et Du Verdier... Du Tronchet possédait une belle écriture, qu'il ornait et enluminait, ce qui fit répondre par Ronsard à Dorat, qui lui vantait ses mérites d'excellent auteur : *Dites écrivain...* Ronsard eut de plus grandes faiblesses pour des écoliers qui ne valaient pas Etienne Du Tronchet, poète imparfait, mais plein de suc. On rencontre dans son Œuvre plusieurs pièces morales qui relèvent de la Satire : *Monologue de la Providence Divine au peuple François,* sur les désordres des guerres civiles, plus une épître à M. de Chatillon, sur les avantages que l'on peut tirer de l'adversité. Du Verdier a reproduit le troisième des *Discours Académiques :* Dialogue entre le Temps, l'Actif et le Factieux.

On remarquera que l'alternance des rimes féminines et masculines n'est pas observée, en quoi l'auteur ne suivait pas la coutume généralisée par Ronsard et la Pléiade.

Bibliographie. — *Questions enigmatiques et propres pour deviner, et y passer le temps aux veillées des longues nuits, avec les responses subtilités et autres propos joyeux* (par Antoine Du Verdier), Lyon, 1568. Cet ouvrage contient la satire de Du Tronchet, sous ce titre : *Contentement d'un laboureur, sous le nom de messire Mathias Bréon, villageois de Fleurs en Forest par* E. D. T. — *Lettres missives et familières avec le Contentement d'un vieil Laboureur... par* Benoist

RIGAULT, *plus les questions enigmatiques d'*ANTOINE DU VERDIER, Paris, 1569 (c'est le texte que nous donnons; il se rencontre encore dans les *Questions énigmatiques... ensemble le blason des fleurs* de 1574, Bibl. nat. y^3 12313); — *Finances et trésor de la plume françoise*, 1570; — *Lettres amoureuses, avec 70 sonnets traduits de* PÉTRARQUE, 1575; — *Les Mots dorés de* CATON, *trad. par* ET. DU TRONCHET, 1584; — *Discours académiques florentins appropriés à la langue françoise*, 1576; — *Formulaire de Bredin le cocu*, Lyon, 1594; — *Discours satyrique en vers macaroniques à l'imitation de ceux de Merlin Cocaie* (inédit et sans doute perdu); — *Histoire lamentable contenant au vrai toutes les particularités les plus notables des cruautés, massacres, assassinats et dévastations exercés par ceux de la religion romaine contre ceux de la religion réformée, ensemble les représailles d'iceux à l'encontre de ceux de Rome...*, etc., *de nouveau mis en lumière par* P. M. GONON, Lyon, 1848.

A CONSULTER. — LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER, *Les Escraisnes dijonnoises*, 1588 (anecdote piquante sur DU TRONCHET, tirée du *Compseutique d'Antoine Du Verdier*, avec plusieurs autres *traicts facecieus*). — GOUJET, XIII, 111. — NICERON, XXIV. — LOUIS LOVIOT, *Le Compseutique d'Antoine du Verdier* (*Rev. des Livres anciens*, I, 1914, 213-214).

DISCOURS

DU CONTENTEMENT D'UN HOMME DE VILLAGE, QUI NE S'EST JAMAIS GUIERES ESLOIGNÉ DE LA VEUE DE SA MAISON, AU MESPRIS DE CEULX DES VILLES, AVEC LA DIFFERENCE DE L'UN ET DE L'AUTRE. SOUBS LE NOM D'UN NOMMÉ SIRE MATHIEU BREON, AAGÉ DE CENT ANS, ENCORES VIVANT A SON AISE. LE LECTEUR NE SE MOLESTERA, S'IL LUY PLAIST, DE QUELQUES TERMES ET NOMS PROPRES DES LIEUX OU HABITANS, QUI LUY SERONT INCONGNEUS.

A MONSIEUR DE MONT-ROND,
CHEVALIER DE L'ORDRE.

Sire Mathieu Breon a faict couler son aage,
Au dedans et au pres de son propre heritage,
Et, n'ayant esloigné de veue sa maison,
Non plus sur ses vieulx ans qu'en sa verte saison,
Maintenant, d'un baston porté et secouru,
Il va parmy les prés où jeune il a couru,
Les siecles prœteris pas à pas racomptant
Du fertil territoire où il est habitant,
Et la chere saison quand il feit si grand chauld,
Ainsi que racomptoit son grand pere Michault.

Sire Mathieu nul mal d'inconstante fortune
N'a senty, ny le sort de fureur importune;
Il n'a point, par travaulx, par perils et dangers,
Estainct son appetit en pays estrangers;
Encores moins pati, à la suitte des armes,
La tremblante frayeur des assaults et alarmes;
Il n'a freté la Mer, ny experimenté
Le trident de Neptune, es undes tourmenté;

Et des proces n'ouyt oncques la seule noyse,
Qui fust pour empescher ung seul poinct de son aise.

Sire Mathieu, aggreste et peu exercité,
A peine a voulu veoir sa prochaine cité;
Mais s'est contenté loing, et de mur et de tour,
D'une maison qui n'a que le ciel à l'entour.
Au surplus, recitant quelques faictz, le bon homme
Ne se barbouille point des Senateurs de Romme;
Son Spicion Majeur, son Artus de Bretaigne
Sont quelques vieux Pitauds, venus de la montaigne
Pour resider la plaine, ou quelque viel scabreux,
Qui premier remonta la maison des Ambreux;
Et sa Semiramis, Perrette, ou Marion,
Qui, fillastre, enrichit la maison de Ryon.

Sire Mathieu ne faict ses combatz que dans terre,
Par pics, pales, hoyaux, ses instruments de guerre;
Son armet, son plastron, ses pesantz corselets,
Ses cuissotz, gorgerins, brassardz et ganteletz,
Ses colletz de bustin, ses bouclers et tollaches,
Pendus au ratelier de l'estable des vaches,
Sont sa goy, son fessou, son cerfouel, son volan,
Et sa fauls, qu'il employ huict ou neuf fois de l'an.
Sa houlette est sa lance, et son coignet sa hache;
Son roussin d'Allemaigne une jument d'atache,
Où, quelques fois monté, il cerche ses esbas
Au long des bois taillis, sur un sac ou un bas.
Quand on court la quintaine, il est, comme notable,
Ung an Cosse, ung an Roy, et un an Connestable,
Et au braquemard nud une pomme conjoincte,
On luy donne l'honneur de la première poincte.
Il a le premier bransle en la dance, et en somme,
S'il n'estoit point vilain il seroit Gentilhomme,
Car son pere, mectant ung pourceau en l'estable,
Contre son cul rompit sa lance redoutable.

Sire Mathieu, tenant une main sur sa fesse,
Le dimanche au matin, au sortir de sa Messe,
Basliant deux ou trois fois et son curé autant,
Parlent des Huguenotz et des troubles d'antan;
Et soubs l'orme public leur plus grande nouvelle
Est de leur vache blonde, ou bien de la grivelle.
Le curé plus sçavant plus se fonde en raison,
Discourt du Roy François, discourt de sa prison,
Que Bourbon se saulvant passa par Lissebonne,
Que depuis le pays n'a eu justice bonne,
Qu'Alizon et Margot font brevetz pour la fievre :
Leurs propos se suivantz comme crottes de chievre.
Et sur-ce, au cabaret où le greffier les meine,
Ils boivent tout ce jour pour toute la sepmaine.

Sire Mathieu ne sçait que c'est de pol arctique,
Ny de bize, de nor, ne de Pol antarctique,
Encor que le midy droictement y reside,
Et de zone torride où le soleil preside :
Il l'entend aussi peu que cosmos ou ether,
Du monde propres noms, qui le font despiter.

Il a les siens à part, et a bien autre affaire
Que se rompre la teste au centre d'une sphere;
Il a pour almanach, sans escrit ny paincture,
Ce que de jour à autre il congnoit par nature :
Assavoir, il congnoit par les astres passés
Ce qu'il a d'an en an de ses fruictz amassés;
Quand il souffle ses doigts, la froideur le contrainct
De croire que l'hyver achemine son train;
Et quand son jardin clos verd et flori devient,
C'est son signe certain que le Printemps revient;
La goutte, qui, suant, arrouse son visaige,
De l'esté chaleureux luy donne le presage;
Son Authonne s'ensuit quand tout se fructifie :
Et n'a sire Mathieu autre Philosophie.

Surieu est son Paris et Feurs est son Milan,
Encores n'y va-il que quatre fois de l'an;
Son Rouen est Randan, Manieu le Gabion
Son Thoulouse, et Plancieu sa ville de Lyon.
Il tient pour son Palais, son Madry, ou son Louvre,
Sa maison de Pisey qu'un peu de chaume couvre;
Jabolay est son Roy, et Regnard est son sire,
Et son vin de Bourgoigne est du plant de sainct Cire;
De son chevet il veoit se lever le soleil;
Il voit quand il se couche à l'heure du sommeil;
Et l'unique pourpris de son rural sejour
Est son seul zodiaque et mesure de jour.

Sire Mathieu tel chesne a veu soubs ses pieds herbe
Que maintenant il veoit levé hault et superbe;
Et a veu des forests planter dru et menues,
Qui, suivant ses saisons, sont vieilles devenues;
Il a veu d'arbres grands par peu de vent à bas,
Et d'un moins que de riens sortir de grands desbatz;
Il a veu qu'un ruband eust peu gaigner Perrette
Et un petit caillou verser une charette;
Il a veu en son temps mainte methamorphose
Et que malheur est bon souvent à quelque chose;
Il ayme autant les sains comme les morfondus,
Et faict autant de cas des rais que des tondus,
N'ayant autre soucy, sinon que ceste paix
Engendre par barat quelque mal plus espais.

Il ne parle que peu des choses de la court,
Si quelqu'un s'en empesche il le couppe si court
Qu'on peult assés juger, à veoir sa contenance,
Combien luy est pesante une sotte arrogance.
On peut conjecturer, à la mine qu'il tient,
Que discourir des grands aux seuls grands appartient,
Et quant à disputer du poinct des Evangiles
Ainsi qu'au jourd'huy font un Gaultier, ou un Gilles,

Un tailleur, une femme, ou un tas de marchans
Qui cinq piedz de mouton pour quatre vont cerchans :
Sire Mathieu a bien ses humeurs plus modestes
Que ne monstrent d'avoir tant de sçavantes bestes.

Les laboureurs (dit-il) pour le labeur sont nés;
Les hommes de sçavoir pour la loy ordonnés;
A ceulx du bas estat ne fault autre sçience
Qu'examiner de pres souvent leur conscience,
Suyvre de leurs ayeuls l'idiome ancien,
Ne desirer d'aultruy ce qui n'est pas le sien;
Fouyr, tant qu'il se peult, mauvaise compaignie,
Ne consentir chés soy vice ny vilennie,
Car, comme le soleil embellit les saisons,
Ainsi les bonnes meurs font luyre les maisons;
Au surplus (et sur tout) avoir tousjours son theme
D'aymer et craindre Dieu, et, non moins que soy-mesme,
Respecter son prochain; escouter les sçavantz;
Eviter des flateurs les propos decevantz;
N'aller contre devoir; n'essayer et ne tendre
Au but de l'impossible; encores moins entendre
Aux propos mielés d'un fragile mocqueur,
Et noter que la langue est enseigne du cueur :
Que (comme le bon or se preuve par la touche)
L'homme tel quel il est est congneu par sa bouche;
Que parler de l'oreille est un divin mistere,
Et langage fort beau la beauté de se taire.

Plustost le vent du nor de plouvoir cesseroit,
Et le Rhosne superbe en contremont iroit,
Ou d'un Cinge le cul sentiroit comme rose,
Que ce bon homme là vous apprint autre chose.

Il congnoist aussi peu la ville de Veronne
Que Romme, que le Tybre heureusement couronne;

Et si tant de Palais ne luy contentent l'œil,
Tant de maisons aussi n'offusquent son soleil;
Tant de retraitz puantz ne luy sont halenez,
Ny tant de ventz infectz ne luy persent le nez;
De tant de beaux diseurs il n'a joye pareille,
Aussi tant de flateurs ne luy rompent l'oreille;
Il ne peult à plusieurs monstrer benivolence,
Aussi de tant d'ingratz il ne sent nulle offense;
Il ne voit tant de grandz, ny tant de bonnetz rondz,
Aussi est-il plus loing de la main des larrons;
Et s'il ne veoit chés-luy tant de magnificences,
Aussi n'est-il subject à tant d'obeïssances.

Il a plus aggreable un profond puys de garde
Qu'une Mer oceane où d'aller il n'a garde;
Mais quand il a assés son terroir frequenté,
Et parmy les buissons quelque bon fruict enté,
Soubs l'umbre il entretient son bestail, et sa muse
Se nourrit d'un haultbois ou d'une cornemuse.

Ce pendant ny le temps ny ses divers effortz
N'ont de tant affoibly ses membres sains et fortz
Qu'il ne voye des siens, jusques en l'aage tiers,
Labourer soubs sa main par bras fortz et entiers.

Aille donc qui vouldra les villes tracasser
Et sans penser en Dieu tant de biens amasser,
Car le sire Mathieu, duquel j'ay dict la vie,
En leur content se dit, esloigné de l'envie.

(Lettres Missives et Familieres, 1569.)

JEAN VATEL

Malgré les recherches de plusieurs critiques, les renseignements sur Jean Vatel sont fort peu nombreux, et ses contemporains ne semblent pas s'être intéressés à lui. On trouve, cependant, au *IV^e Livre des Poëmes* de Baïf, une invective où le poète réclame son concours contre un « quidam » qui s'était permis de l'outrager, le même, apparemment, dont il est question dans la *satire à M. Bruslard* (v. ci-dessus).

« O Vatel, ce n'est pas l'injure
Qu'on dist de bouche et qui ne dure
Qu'autant que l'homme est survivant.
. . . . . .
Je veu, je veu de ma tempeste
Ecraser l'execrable teste
A mon mastin, vain aboyeur.
Mais, amy, veux tu bien qu'il meure
Sans eprouver la playe seure
De tes iambes enflammez
Qui, poussez de voix furieuse
Contre la beste injurieuse,
Vengeront tes amis blasmés. »

Le Duc d'Aumale, qui préfaça la magnifique reproduction du manuscrit de la *Suite des Euvres Poëtiques*, écrit à ce propos : « C'est bien là notre Vatel, avec ce caractère de satiriste, de redresseur de torts qu'il s'attribue en maint passage de ses poésies et que le même Baïf lui confère dans quelques vers insérés au v° du f° 4 de notre manuscrit... » Desportes et Du Bellay connurent aussi Vatel, mais ils négligèrent de le nommer dans leurs œuvres. Il faut donc se contenter de ce qu'il dit de lui-même et que le Duc d'Aumale a trop bien résumé pour ne pas lui laisser la parole

« Il aime la France, le Roi; il méprise les mignons, les bouffons,

déteste les huguenots, leurs ministres surtout. La Loire est son fleuve; il en parle avec amour; Blois est sa ville natale. Son instruction générale est étendue; la géographie lui est familière; dans plusieurs de ses récits il montre qu'il savait lire le terrain et qu'il avait entendu raconter et bien juger les opérations militaires. Mais il n'a pas de profession et il en veut à son père, — un procureur sans doute, — « d'avoir dédaigné sa pratique » pour lui faire donner à grands frais une éducation complète qui ne l'a mené à rien. Sa rente, son pré, sa vigne lui ont été enlevés par des parents avides. C'est en vain que jusque dans ses vers il presse de réclamations M. de Bragelonne, lieutenant particulier au Châtelet de Paris; le poète ne trouve d'appui nulle part. « Les enfants d'Apollon sont « toujours malheureux, » s'écrie-t-il. Les femmes le maltraitent; il y a de l'amertume jusque dans ses sonnets amoureux. Il a essayé de battre monnaie avec ses vers. Il s'est adressé au Roi, au duc d'Anjou, aux secrétaires de S. M., — Gassot, cité par Ronsard, — Pinard, autre Tourangeau, que Baïf appelle « le Courtois », — au valet de chambre Damours, — aux financiers de Paris et de province, Archambault, maître de la Chambre aux deniers, Morin, trésorier de la Généralité de Blois. Toutes ces fleurs poétiques ne paraissent avoir porté que de maigres fruits. Un de ses meilleurs amis était un gentilhomme suédois appelé Holster, savant et philosophe, fixé en France je ne sais dans quel but. C'est cet émigré qu'il choisit pour auditeur de ses invectives contre

» .....*une troupe bannie*
De pendards, de larrons sortis de l'Ibérie
Et du Tibre et du Rhin et du Danube encor
Pour venir des François engloutir les trésors. »

« Holster était-il un protecteur, un bailleur de fonds? Nous ne trouvons son nom nulle part ailleurs. Nous ne connaissons pas davantage Tamisier ni Nemeteau, qui échangeaient des vers avec notre auteur. Quant au S^r de Pesloë, autre destinataire des Sonnets de Vatel, il devait occuper quelque emploi important, si j'en juge par la dédicace d'un abrégé de géographie à lui offert par un S^r Clément... » Les autres noms, ceux-ci plus importants, que l'on relève dans le manuscrit, sont ceux de Timoleon de Cossé-Brissac, Claude de l'Aubespine, Nicolas de Neuville, Seigneur de Villeroy, Sébastien de Luxembourg, vicomte de Martigues et duc de Penthièvre, et enfin Le Gast. « Lorsque Vatel composa le volume que nous avons sous les yeux, reprend le Duc d'Aumale, il était vieux, de plus en plus pauvre et d'humeur plus chagrine que jamais. Nous pouvons fixer le moment où il posa la plume : tous les événements qui ont inspiré sa muse sont groupés entre le printemps de 1569 et la fin de l'année 1573... »

On trouve plusieurs autres poèmes satiriques dans la *Suite des Euvres*, notamment des sonnets. Mathurin Regnier semble avoir connu chez son oncle Desportes une pièce de Vatel, car l'on rencontre dans l'auteur de *Macette* un vers qu'il peut lui avoir emprunté, comme il le fit d'un autre vers d'une pièce inédite de Vauquelin des Yvetôts, dédiée à l'abbé de Tyron. La muse de Vatel n'est donc pas à dédaigner. Elle a de la grâce et de l'accent, et l'on goûtera sans doute la satire que nous en publions, autant pour l'opportunité de son emportement que pour son renouveau d'actualité.

Bibliographie. — *Le premier livre des meslanges ;* Paris, 1601 ; *La suite des Euvres poétiques de* Vatel (ms. fac-similé, Bibl. nat. *f. y e*, 9). Il y a peu de différence entre ces deux ouvrages, desquels le duc d'Aumale n'a connu que le second.

A consulter. — Duc d'Aumale, *Notice sur le Manuscrit des Euvres poétiques de Vatel*, en tête de la *Suite des Euvres*, Chantilly, 1881.

DISCOURS SUR LES CORRUPTIONS DE CE TEMS

Au Seigneur HOLSTER,

GENTILHOMME SUÉDOIS.

Holster, lors que le feu, et l'ardeur insensee
De la Muse echauffoit tiédement ma pensee,
Afranchi de chagrin (ainsi que le Pasteur
Qui jouit simplement du fruit de son labeur)
Content de ce bon Dieu qui soufla ma naissance,
J'essaye' par mes vers de contenter ma Frar ce,
Sans emprunter (honteus) le secours estranger
Que noz peres ont fait de Grece desloger,
Ne sans courir des mers les rivages avares
Pour mendier mon pain sur les princes barbares;

Et moins passionné, je n'ay jamais voulu
Coquiner les faveurs d'un peuple dissolu;
Ains (comme legitime enfant de ma patrie),
Resolu de mourir où j'avois pris la vie,
Je fei serment aus Dieus jalous de nostre Foy
De ne m'abandonner à d'autre qu'à mon Roy.
Et à la verité, celuy qui sa province
Quite, pour s'engager au service d'un Prince
Ou Seigneur estranger, en voulant mespriser
Son propre, pour le bien d'autruy favoriser,
Il me semble aussi fat et aussi miserable
Que le chien qui laissa sa proye secourable
Pour (goulu) recourir à l'apast incertain
Qui sur le dos des eaus aparoissoit en vain.

La Terre nourrit tout, et la sage Nature
Diversement dispense et donne nourriture,
Et n'y a point de lieu de pauvreté pressé
Qu'aucunement ne soit d'elle recompensé.

Car si les grands tresors de l'Arabie heureuse,
Si de Sardaigne encor la moisson plantureuse,
Si le riche joyau qui vient d'où le Soleil
Attelle ses chevaus à son premier reveil,
Si le marbre n'y croist, ou l'Ivoire d'Indie,
Par un autre trafficq' ell' peut estre enrichie.

Ainsi voit on la vigne aus coutaus se nourir,
Et le grain mieus à point en Beausse se meurir;
Ainsi le beau Grenad à la couleur vermeille
Et l'Orenge fleurit es pleines de Marseille;
En Touraine, les fruicts des arbres sont meilleurs,
Et l'herbe de son gré foisonne mieus ailleurs :
Toute terre a son propre, et jamais l'indigence
N'y vient sans la munir d'une autre recompense,

Chacun soit donc content de sa proprieté,
Sans venir abuzer d'une mendicité,
Car il seroit semblable aus grues passageres
(Du Capricorne hideus certaines messageres),
A la Corneille aussi que l'on voit arriver
Aus pieds du laboureur sur le front de l'hiver.

Je ne di pas que ceus qui ont l'ame saisie
Du feu glissant du sein d'une philosophie,
Ou qui ont en naissant pratiqué le sçavoir
De pouvoir les secrets d'un monde concevoir,
Ou bien qui, du flambeau touchez de Promethee,
Nous ont l'ame du Ciel en ce monde apportee,
Comme toy (mon Holster) ne puissent (curieus)
Changer de region comme ont fait nos ayeus.

Ces Philosophes vieus, ainsi qu'Anaxagore,
Democrit, Empedocle, et ce grand Pythagore,
Ont toujours voyagé, pour aprendre des Grecs,
Des Perses, des Latins et du Nil les secrets.

Nos Roys, semblablement, pour conserver leur terre,
Apointent l'estranger pour s'en servir en guerre;
La faveur liberalle, et le recueil humain,
Les dons, les pensions qui tombent de leur main
(Comme du ventre creus du Corne d'abondance),
Font des plus recullez les citoyens de France :
Ce qu'on ne peut blasmer, car l'office des Dieus
C'est d'appeller tousjours les humains avec' eus.

Mais quand j'voy aussi une trouppe banniè
De pendars, de larrons, sortir de l'Iberie,
Et du Tibre, et du Rhin, et du Danube encor,
Pour venir des François engloutir le tresor,
Pour ravager leur bien, ainsi comme un orage
Qui le chef d'un Sapin de sa foudre saccage,

Recourbant, sous le faix de cent milles imposts,
De noz povres sujects et l'échine, et le dos,
Je creve de depit, et si je ne puis croire
Que ces singes de court ayent fort grand territoire;
Je di que ce sont gueus, car moy qui ne suis rien,
Je ne voudrois changer ma terre pour leur bien :
Toute-fois sont noz Dieus, et seront (quoy qu'on gronde)
Maistres de nostre France et de son petit monde.

De là vient le mespris des hommes de sçavoir;
De là vient la famine et la soif d'en avoir;
De là vient le malheur d'une civile peste,
Et la contagion qui nostre France infeste;
De là vient que l'Enfer s'enyvre de noz maux,
Et la terre du sang de noz povres troupeaux;
De là la faulseté survient et la malice,
Qui a polu les loix d'une saincte Justice;
Et s'il avient encor' un pire changement
Qui trompe en cruauté nostre commencement,

Il n'en faut accuser qu'un Prince debonnaire
Qui souffre aupres de luy regner son adversaire,
Ainsi qu'une Gangrene, ou qu'un autre poison
Qui ronge peu à peu et perd son nourrisson,
Ainsi comme le ver qui, celé sous l'escorce,
Dissipe le Chesneau et luy mange sa force.

Je suis solicité de dire que les Dieus,
Indignez contre nous, aujourd'huy n'ont plus d'yeus,
Ou que la terre, esmeue à vengeance nouvelle,
Veut de ses vieils enfans reveiller la querelle,
Enfans outrecuydez ! qui ozerent chercher
Les Dieus en leurs maisons pour les en denicher.

Car, combien que le vice (ainsi qu'entre les gerbes
On voit ramper la Nielle et les mauvaises herbes)

Des le commencement vint à nubler l'honneur
Qui des premiers Françoys esclairoit la grandeur,
Si est-ce que l'Eclipse, inconstant et muable,
N'estouffoit pas tousjours sa lumiere honnorable;
Tousjours quelque flamesche, ou quelque feu nouveau,
Respiroit l'ornement de son premier flambeau :
L'espoir nous nourrissoit, et la France souillée
Du tout n'estoit encor de son heur despouillée;
La Justice n'avoit abandonné du tout
Ce pays, qu'ell' ne tint la longe par le bout,
Qui gardoit de choper, par la peur du suplice,
Celuy qui de nature est adonné au vice.

Mais depuis qu'on a veu le marran Espagnol,
Et l'Alleman yvrongne, et l'Italien mol,
Comme loups affamez envahir nostre France,
Deslors, abandonnee à toute incontinence,
Ell' a perdu son teinct, sa forme et sa splendeur,
Ainsi que ceste Nimphe alors que la rigueur
D'une dame jalouze eschangea son visage
Au mufle rechiné d'un ours enflé de rage,
Elle s'est dementie et depuis n'a porté
Aucun fruict qui ne soit aussi tost avorté.

Qu'ainsi ne soit (Holster), si jamais ta memoire
Heureuse a reconnu nostre Françoise histoire,
Tu m'en seras tesmoin, et à noz peres vieus
Qui se sont maintenus fidelement par eus,
Si jamais nostre France, en deux pars divisée,
A esté comme elle est aujourd'huy deguisée.

L'un, à qui le massacre et le meurtre est commun,
Se paist cruellement du malheur d'un chacun;
L'autre pipe son Roy; l'autre vend sa patrie;
L'autre apointe sa foy selon sa fantasie.

La Françoyse Themis, subornée, a quicté
La cause et le bon droict d'une saincte pieté.
On ne voit plus que l'ombre et que l'image vaine
De la povre Vertu, qui (froide) se pourmeine
Par ce pays desert; au reste, noz citez
Portent tousjours le faix de noz temeritez.

Aujourdhuy les villains (diffamant la Noblesse)
Se parent de l'escu d'une faulse prouesse;
Nostre Eglise, aujourdhuy, sous le masque emprunté
D'une Religion, confond sa Deité;
Ses pourceaus, enfangez au bourbier d'Epicure,
(Bien qu'ils ayent renoncé aus loix de la Nature)
Enyvrez du plaisir d'une impudique loy,
Souillent d'une Hymenée et le veu et la foy.
De l'Ateïsme sourd, amy de l'Ignorance,
Le blaspheme execrable ensorcele la France,
Et l'Ignorance mesme, à qui les grans Seigneurs
Consacrent (impudens) le vent de leurs faveurs,
Yvrongne, avare, molle, occupe de noz villes
La franchise et l'honneur par ses guerres civiles,
Couvrant dessous le fard d'une religion
Le discord aveuglé d'une sedition;
Las! tout est corrompu depuis que la charongne
Des peuples estrangers nostre France environne.

C'est pourquoy je me suis mille fois estonné
De toy (ô mon Holster), te voyant ostiné
Par un cruel labeur, poussé de patience
A sacrer ton service à nostre povre France;
Je ne sçay qu'en penser, si ce n'est quelque Dieu
Qui t'a, pour nous servir, attaché en ce lieu.

Car ton riche pays, et ta terre opulente,
Pour te nourrir (Holster) est assez suffisante :

L'or, l'argent, et l'airain, et tous autres metaus
Que la terre feconde enferme en ses boyaus,
N'y manquent, ny Cerés à la perruque blonde,
Ny ce bon Dieu Bacchus qui nourrissent le monde.

Pour un homme savant tu y es reconnu :
Le savoir est icy miserable et tout nu;
La paix s'i entretient en sa saine police :
Ici l'horreur, le sang, la fureur, et le vice;
Là, tous les bons esprits par dons sont appellez
A suivre la vertu : En ce lieu recullez,
Sifflez et nazardez, plustost dame Richesse
D'un faquin estranger sera la douce hostesse,
Ou de quelque Boufon, ou de quelque putier,
Que de l'homme de bien et du povre escollier :
Son credit qui les fuit ne reçoit aupres d'elle
Que le mignon de court ou bien la maquerelle.

Et tout ainsi qu'on voit sur un roch escarté
De l'usage commun, un beau figuier planté,
Duquel tanseulement la semence fertile
Aux infames corbeaus et goulus est utile,
A la corneille aussi, qui, d'un becq outrageus,
Sans merite ravit ce fruit delicieux:
Cette ingrate saison, en ce temps que nous sommes,
Enfante, injurieuse, ici bas de tels hommes.

Pour leur retraicte ils ont ces masses de maisons,
Ces palais enrichis de superbes façons,
Dont les fronts élevez et les pointes cornues
Percent les flancz voutez et du Ciel et des nues,
Parez et estoffez, de meubles revestus
D'azur, d'or, et d'argent diversement batus,
Sans plus rien ni defaut. Mais de cette largesse
Dont trop heureusement Fortune les caresse,

Vertu en est bannye, et le vice premier
De ces monstres fardez est le seul heritier.

Tantost, quelque Villon, encapé d'arrogance,
Ou la molle putain pillent cette finance;
Tantost les maquereaux, et tantost les naquets,
Leurs vallets effrontez, ont part en leurs banquets.
Des traitres courtisans la suitte ingenieuse
Pour butiner ce bien n'est jamais paresseuse,
Qui le dissipe ainsi que ces villains oyseaus
Qui de l'aveugle Roy desroboient les morceaus.

Jamais le sainct Poëte, avecques la cohorte
De ces filles de Dieu, aucun bien n'en raporte;
Les enfans d'Apollon sont tousjours malheureus,
Affligez, tourmentez, coquins, et souffreteus;
Jamais on ne leur donne, ains la faim languissante
Ridicules les rend à la tourbe impudente.

Hé Dieu! hé, que mon pere estoit mal entendu
D'avoir si povrement son argent despendu
A me faire savoir (dedaignant sa pratique)
L'inutile mestier d'une science etique!
Helas! qu'il estoit simple, en laissant le certain,
De m'appoincter (leger) sous un bien incertain!

Si, subtil, j'eusse apris à bien jouer le rolle
De ces moumons de court, à masquer ma parolle,
Forcer mon naturel, trahir ma liberté,
Faire d'un Apollon un Protée enchanté,
Un flateur bigarré, couvrant d'une apparence
Ce qui blesse la vie et nostre conscience;

Ou si, plus avisé, je me fusse rangé
Chéz quelque tresorier au bonnet orangé,

Chéz quelque financier dont la bourse preignante
En sa source est tousjours fertile et opulente,
Ainsi comme un Pactole, ou comme l'or cherché
Par ce Roy Phrygien trop follement touché;

Ou si j'eusse, du moins, bien pratiqué la ruze
D'éclaircir en plaidant une cause confuse,
Ou de la digerer; ou bien, dans un parquet,
Abuzer de ma voix ainsi qu'un perroquet,
En rompant les desseins à celuy qui s'essaye
Mesler la faulseté avec la chose vraye :
Je me fusse enrichy, tant s'en faut que mon bien
Par l'injure des miens fust revenu à rien.

Mon parent, fourvoyé d'une salle avarice,
Au lieu de se monstrer favorable et propice
Ne m'eust vollé mon pré, et moins, n'eust engagé
Le droit d'un petit lot qui m'estoit partagé;
N'eust repeu (malheureux) son ame impatiente
De la succession d'une petite rente;
N'eust occupé ma vigne, et ma subtilité
Eust retranché le tort d'une autre impieté.

Mais quoy? pour tout potage une Muse egarée,
Une Philosophie, a mon ame alterée
D'une incurable soif, car plus je vay avant
Et moins je la connoy, et moins je suis savant,
Ne pouvant m'estancher non plus que la Sansue
Qui ne lasche la peau que la mort ne la tue.

Cette savante Fee à qui l'antiquité
De sagesse a donné la vaine authorité;
Qui, d'un penible soin, tire de la poitrine
D'une Divinité le fond de sa doctrine;
Qui conçoit davantage, en la Terre et au Ciel,
Les secrets monumens de nostre siecle viel,

Appuyant son loyer sur une renommée
Qui plus souvent s'echappe ainsi qu'une fumée:
Cette vieille Meduse, au millieu des assaus,
Forma dans mon cerveau milles songes nouveaus,
Emprisonna mon ame et la brida (cruelle)
D'un traict laborieus, retors en la cervelle
De Curiosité, me decouvrant le lieu
Qui recele en ses flancs la nature de Dieu,
Des Anges, des Demons, des Ames, des pensees
A naitre avecque l'homme icy bas disposees.

Elle m'apprit des cieus les mouvemens divers,
L'harmonie des corps cheminans de travers,
La qualité du feu, et de l'air, et de l'onde,
Et de la terre encor, qui façonnent le monde;
Les animaus qui ont au ciel le front tourné,
Et ceus qui l'ont du ciel en terre destourné,
La nature des bois, des herbes, et des plantes,
Et des tresors cachez dans les fosses beantes
Des mines de la terre, et bref, rien de couvert
N'estoit, que par son art ne me fust decouvert.

Je conneu les ballons de foudre, et la tempeste
Qui raze des rochers le sommet et la teste;
Je conneu la raison de l'eclair qui reluit,
Qui allume le jour au milieu de la nuit;
D'où procede la pluye, et la nege, et la gresle,
Les vens, et les frimas qui tombent pesle-mesle;
Mesme jusqu'à sonder l'utilité des lois
Qui entretient en paix et le peuple et les Roys.

Sans plus, je fu grand clerc, mais de cette clergise
Je ne voy point qu'aucun davantage m'en prise;
Au contraire, ebranlé et de crainte et de peur,
Je n'atten qu'un larron, je n'atten qu'un volleur

Qui me fouille la gorge, en tant que l'Ignorance
Est tousjours l'ennemi de l'humaine prudence.

Tousjours l'homme de bien (ami de la vertu
Et d'un chaste labeur) des mechans est batu;
Sa bonté, qui jamais ne varie et fourvoye,
Le faict des malheureus le gibier et la proye.
De là vient que le Cerf est plustost atrapé,
Et que le fer cruel plus souvent est trempé
Dans le flanc innocent de la biche sauvage,
Qu'aus entrailles de l'ours qui nous fait le dommage.
De là vient que le foible et debile paisant
Est contraint de nourrir l'orgueil du plus puissant;
De là voit on succer toute nostre sustance
Par un tas de brigans avollez en la France;
De là vient que je suis aujourdhuy en hazard
De la mort, par un tigre ennemy de mon art,
Par un villain marran, qui, cassé de vieillesse,
Se veut saouler du sang de ma fraisle jeunesse,
Veut arracher ma vie, apres m'avoir traisné
Trois hivers apres luy, d'espoir abandonné,
Apres avoir taillé ma vertu tributaire
A l'abus insolent d'un si lasche adversaire.

Ainsi les fiers lions et les loups enragez,
Conservez des forests et des forts ombragez,
Poursuivent les chevreus et les bestes debiles;
Ainsi les pieds legers des araignes subtiles
Courent les moucherons, et les poissons petits
De la mer sont tousjours des plus grans engloutis.
De mesmes, nous voyons que la serre crochue
De l'oyseau Jovial sur les cignes se rue,
L'Eprevier sur la Tourte, et les petits oyseaus
Remplir de l'Hobereau les avares boyaus;
Et la Serpente encor espier sur la rive
Des marais endormis la Grenouille craintive.

Les bocages, les bois, les taillis espineus,
Jamais n'ont peu loger la seureté chez eus;
Ni le Ciel, ni la Mer, ni le rond de la Terre
Qu'aus pauvres innocens les grans ne feissent guerre.

Qui fait qu'environné par ce peuple inconnu
Qui s'engresse (glouton) de nostre revenu,
J'ose dire, aujourdhuy, qu'il est meilleur de suivre
Le mal que la vertu, pour faire estat de vivre.

Cesse donc, povre Holster, cesse donc de vanter
Ce qui ne peut icy que dommage aporter.
Ne t'ingere jamais de tirer la science
Des Grecz et des Romains, pour la loger en France,
Où la guerre nous perd de ces glaives trenchans;
Où la vile ignorance enrouille nos beaus ans;
Où le sang, où l'horreur regne, et la tyrannie;
Où la blanche Innocence et la foy est bannye;
Où le peuple mutin ne veut jamais chercher
Que d'un meurtre civil l'un l'autre detrencher,
Que de s'entretuer, et d'exposer encore
En proye tout l'honneur que son malheur devore.
Mieux vaut la laisser là, avecques peu d'amis,
Qu'ici l'avanturer avec tant d'ennemis;
Te priant, au surplus, n'abuzer ta sagesse
Sur moy qui n'enten point ta divine caresse.

(*La Suite des Euvres Poetiques*, publiée en fac-similé d'après le manuscrit, en 1881. Poésies écrites vers 1570.)

ANTOINE DU VERDIER

Antoine du Verdier, ou Antoine Verd du Verdier, sieur de Vauprivas, Conseiller du Roi, et Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, naquit à Montbrison, le 11 novembre 1544. « C'étoit, dit Bernard de La Monnoye, un riche gentilhomme forésien, ayant une maison à Lyon, une à Montbrison et une à Vauprivas. » Sa fortune considérable lui permit de rassembler une bibliothèque riche en manuscrits grecs et latins, qu'il communiquait volontiers aux gens de lettres. Parfois même il les leur donnait. C'est ainsi qu'il fit présent à Casaubon d'un manuscrit de Polybe. Du Verdier s'essaya sans succès dans la poésie, quoi qu'en disent J. de Chevigny et Belleforest, qui rimèrent deux pièces laudatives en tête des *Omonimes ;* mais il se recommande surtout aux érudits par sa précieuse *Bibliothèque françoise,* où il mit « indifféremment bons et mauvais auteurs... qui ont écrit ou traduit en françois », et que Rigoley de Juvigny réunit à celle de La Croix du Maine en 1772, avec les notes de La Monnoye. Ces deux ouvrages, qui se contredisent sur quelques détails, se complètent mutuellement et sont encore d'une grande ressource, avec Niceron et Goujet, qui les ont souvent consultés. La *Bibliothèque françoise* dut coûter cher à son auteur, car Claude du Verdier, son fils, dans *Censio in omnes pené Auctores,* la traite de « grand travail et de petite industrie ». Ce Claude du Verdier est en outre l'auteur d'un *Discours contre ceux qui, par les grands conjonctions des Planetes qui se doivent faire, ont voulu predire la fin du monde,* etc., Lyon, 1583, ainsi que de diverses œuvres latines et quelques poésies, dont le *Luth, Rien, La Blanque, La Beauté, L'Honneur, Le Lieu, Le Centre, Le Point,* que son bonhomme de père reproduisit dans son travail « de petite industrie », pour ne récolter de monsieur son fils que de l'ingratitude.

En revenant de Paris à Lyon, et de Lyon allant à sa maison en Forez, du Verdier mourut soudainement à Duerne, le 25 septembre 1600, dans sa 56e année. Il avait pris soin, dans sa *Bibliothèque françoise,* de dresser la liste de ses ouvrages imprimés et manuscrits,

dont les premiers sont fort rares et les autres perdus. Son *Compseutique*, par exemple, qu'il dit avoir été imprimé à Lyon en 1584, ne se retrouve qu'en fragments, à la suite des *Escraignes Dijonnoises* de son ami Tabourot des Accords. Dans cette même *Bibliothèque*, il inséra onze poésies de son invention, dont neuf sonnets, afin, dit-il, que son nom « vînt en son rang ».

Nous avons rejeté le *Mysopolème*, ou discours contre la guerre, son autre satire, en faveur des *Omonimes*, pièce qui doit d'être célèbre à sa singularité, mais que J. de Chevigny, dans un sonnet liminaire, eut tort de considérer comme la première en date des satires françaises... Elle est en rimes équivoquées, desquelles on trouve avant lui tant d'exemples dans Marot et les Rhétoriqueurs. Ceux-ci les appelaient *Omiotelutes*, c'est-à-dire finissant de même. Tabourot des Accords dans ses *Bigarrures*, a reproduit une *Élégie* de Drusac conçue sur le même modèle, et qui n'était pas inconnue de Du Verdier. Mais laissons à celui-ci le soin de présenter ses *Omonimes*, dont on ne peut nier l'adresse consommée et la verve soutenue.

« De prime face, lecteur, ce poeme te semblera malpoli et rude; mais, quand tu auras considéré de près la difficulté de ce genre d'escrire, je m'asseure que, excusant la rudesse, tu gratifieras le labeur et l'invention; car il n'y a eu aucun poète devant moy qui ait escrit de suite tant de vers de cette sorte, ausquels j'ay observé les masculins et feminins, et ne desdire deux fois un mesme omonime. Et si le poete Porcius, ayant fait des vers de *pugna porcorum*, chacun desquels commence par la lettre P a esté grandement estimé, ceste mienne nouvelle invention *(sic)* ne merite estre blasmée. Un autre, pour avoir composé quelques carmes latins *de laude calvorum* à Charles Le Chauve, roy de France, chacun d'eux commençant par la lettre C, a acquis los et bruit immortel. Le vers qui dit :

Signa te signa, temere me tangis et angis,

avec son pentamètre, lesquels, leuz au rebours, lettre par lettre, contiennent mesmes et subsequents mots, sont grandement admirez. Combien donc que ceux-ci ne soient de telle invention, si est-ce qu'ils doivent estre bien reseuz de toy, quand ne seroit que pour la nouveauté, qui plaist ordinairement, pour peu que la chose vaille. A Dieu. Du camp, ce dixieme fevrier l'an mil cinq cens soixante et neuf. »

Bibliographie. — *Le mysopolème, ou discours contre la guerre, pour le retour de la paix en France, en vers héroiques*, Paris, in-4°, 1568; — *Questions enigmatiques et propres pour deviner, et y passer le temps aux veillées des longues nuicts, avec les responses, subtilités et autres propos joyeux*, Lyon, 1568; — 1674; — *Antithèse de la*

paix et de la guerre, avec le moyen d'entretenir la paix, et exhortation d'aller tous ensemble contre les infidèles Mahométistes, Lyon, in-4°, 1572; — *Philoxene, tragédie*, Lyon, in-8, 1567; — *Les Amours, Livre III, contenant CC Sonnets, II Mascarades, I Eglogue, XX Odes, L Epigr., IV Elégies, non imprimés;* — *La Prosopographie, ou Description des personnes insignes, Patriarches, Prophètes, Dieux des Gentils, Empereurs, Rois, Capitaines, Jurisconsultes, Papes, Ducs, Princes, Philosophes, Orateurs, Poëtes et Inventeurs de plusieurs Arts, Ordres et Religions*, etc., Lyon, 1573; — *Les Diverses leçons suivant celles de Pierre Messire, contenant plusieurs Histoires, Discours et faits mémorables, recueillis des Auteur-Grecs, Latins et Italiens*, Lyon, in-8, 1576 (deux éd.); — *Commentaire sur le Plutus Comédie d'*Aristophane, *traduite en prose, non encore imprimé;* — *Les doctes et subtiles Réponses de* Barthelemy Tægio, *Jurisconsulte, et Lecteur en droit au Collège de Mylan, où sont contenus maints beaux et agréables Discours, sur diverses et notables matières, traduites de l'Italien*, Lyon, in-16, 1577; — *Cratile, Dialogue de* Platon; *Apologie de Socrates, par le même* Platon, *le tout traduit en François et non encore imprimé;* — *L'Histoire de Venise, comprise en 45 Livres, dont les 33 premiers ont été faits par M.* Antoine Sabellic, *et les 12 suivants par le* Cardinal Bembo, *avec un supplément de tout ce qui est advenu depuis*, etc..., *traduite de Latin et prête à imprimer;* — *La Description de toute l'Italie, traduite de* Leandre Albert Boloignés; — *Les Images des Dieux anciens, contenant les Idoles, coutumes, cérémonies et autres choses appartenantes à la Religion des payeurs, trad. de* Vincent Cartari de Rhege, Lyon, 1581, in-4°; — *Les Œuvres de* L. Année Seneque, *avec comment. et annotations de plusieurs hommes doctes... le tout de ma traduction, qui sera bientôt mise sous presse;* — *Oraison de* Synese, *à la louange de la Chaulveté, avec Scholies de* B. Rhenanus; — *Traité où les pupils doivent demeurer et être nourris, avec un commentaire sur le titre, de raptu virginum, au neuvieme Livre du Code et concernant cette matiere;* — *Le Compseutique, ou Traits facétieux*, Lyon, 1584. *(Les Escraignes dijonnoises*, 1588, reproduisent les *Traicts facecieus*, dont l'éd. de 1584 est introuvable.); — *Nouvelle Prosopographie, ou biographie des rois de France jusqu'à Henri III;* — *Discours sur la réduction de la ville de Lyon à l'obéissance du Roy*, Lyon, 1594, Lyon 1843; — *Les Omonimes*, Lyon, 1572; — *Bibliothèque d'*Antoine du Verdier, *contenant le Catalogue de tous ceux qui ont écrit ou traduit en françois*, Lyon, 1585; réunie par Rigoley de Juvigny à la *Bibliothèque de* La Croix du Maine, 1772.

A consulter. — Niceron, *Memoires*, t. XXIV. — La Croix du Maine, *Bibl. Franç.* — Chanoine Reure, *Un poème d'Antoine du Verdier retrouvé.* — Anatole de Montaiglon, *Rec. de Poes.*

franç. des XV^e *et* XVI^e *siècles*, Paris, Jannet, 1856, t. III, p. 97, note à la réimpression des *Omonimes*. — ABBÉ DE REURE, *Le Bibliographe Antoine du Verdier*, 1897. (Extr. de *la Revue du Lyonnais*.) — LOUIS LOVIOT, *Le Compseutique d'Antoine du Verdier*. (*Rev. des Livres anciens*, t. I, p. 212, 1914.)

LES OMONIMES

SATIRE DES MŒURS CORROMPUES DE CE SIECLE

L'Homme, ouvrage de Dieu, des le jour qu'il nasquit,
En ce monde vivant rien que peine n'acquit;
Rempli d'iniquité, en douleur tresamere
Du ventre le produit piteusement sa mere.
La mort vient par peché sur les enfans d'Adam,
Generalement nez pour soubmis estre à dam;
C'est pourquoy tous les jours tant de corps on enterre,
Dès que calamité fit son entrée en terre,
Car on ne void aucun qui ne tombe en peché,
Tant que dans sa prison l'esprit est empesché,
Qui, delivré du corps, abandonnant d'homme haine,
Vient à son origine au celeste domaine;
Ou, si en desespoir se dit par force né,
Du tourment de sa paine il devient forcené.

Or, ma Clion voulut jadis que j'escrivisse
Les gestes des mortels qui vont en escrevice;
Me poussant à cela, vouloit guider mes chants
A desgoiser bien haut la vie des meschans.
Contre luxurieux plus qu'un Faune ou Satire
Je vouloy debacquer par cuisante satire;

J'avoy fait mon project reciter en dix vers
Les abus, les malheurs, les affaires divers
Qui, en ces troubles, sont renversez dessous France,
Dont le peuple est reduit en extreme souffrance,
Et n'y a des estats nuls qui n'aillent disans
Que c'est par trop souffert d'avoir souffert dix ans,
Tant que du villageois l'œil nuict et jour a larme,
D'heure à autre esprouvant de fier soldat alarme.
Mais il n'y suffiroit papier ne parchemin
Et la plume pourroit demeurer par chemin;
Seulement, à en dire un moins que peu, ma Muse
Par maniere d'esbat passant le temps m'amuse.
Icy donc ne feray trop grand parascevé,
Car mon dire sera bien tost parachevé.
Moins desire observer faicts contemporanees
Ou l'ordre du succez eu de tant pour annees,
Mais du siecle present tant bigerre ne veus
L'orage enfurié cacher à nos nepveus.
Estre doy pardonné si ces vers mal je trace,
Qui requierent la main du saint harpeur de Trace,
Lequel faisoit mouvoir les rochers, et à corps
Insensibles donnoit vie par ses accords,
Et des fiers animaux l'ardente rage et l'ire
Adoucissoit soudain au seul son de sa lyre.
Si j'entame matiere et je ne passe avant,
Excusable en seray : je ne suis pas savant,
Trop se sçait, les enfans en vont à la moustarde.
Mais qu'arreste-je tant? à commencer moult tarde.

On presche un Dieu, un Roy, une foy, une loy,
Mais qu'on suive ces quatre ores dire ne l'oy.
Un Dieu, qui nous veut faire en paradis estre Anges,
Seul n'adorons de cœur, ains plusieurs dieux estranges.
A luy, qui de ses biens est liberal donneur,
Appendre ne voulons de louenge et d'honneur.

Aucuns fondent leur cœur aux richesses du monde,
En font leur propre Dieu, et de leur ventre immonde.
Les payens, plus que nous, recevoyent un grand heur,
Recognoissans un Dieu, admirans sa grandeur.
Si son Roy naturel debonnaire on rencontre,
Au lieu de soutenir son sceptre, on se rend contre;
Nous voulons qu'à présent perdue (je croi) soit
La foy de nos majeurs qui en ardeur croissoit.
Loy divine et humaine en nos cœurs est estaincte :
De feu, carnaige et sang, toute la terre est tainte.

Des rebelles en France un seul commencement
A esté tout à coup (ne sçay comment) semant
De cruautez trestant, qu'asseuré n'est à proche
Tenant autre parti, de vouloir faire approche.
Le mari à la femme, aux freres les germains
S'entredonnent, bandez, assauts et dangers mains,
Pour la sedition, en ce temps, veis-tu pere
Qui de ses fils mutins ne receust vitupere?
Somme, depuis (1) l'an mil cinq sens soixante deux,
Il n'est homme vivant qui ne soi sente d'eux.
Non, jamais il n'avient que le bon bergier rie
Appercevant le loup parmy sa bergerie.
Pensez quelle douleur desplaisante est-ce à Roy
De voir ses sujects mis en si piteux arroy.
En quelque coing de France et autre part où ailles,
Trouveras sans pasteur errantes les ouailles.

Des Prelats

Le prelat, en sa charge assez mal entendu,
Sçait fort bien recueillir tout le fruict en temps deu;

(1) Commencement des troubles en l'an 1652. *(Cette note et les suivantes sont dans l'édition originale.)*

S'en tenant esloigné il ne sent leur alaine
Sinon quand il faut tondre alors qu'il y a laine.
Le religieux a par son ordre prou faix,
Et irregulier est apres estre profez.
Rare est au monastere une prudente abbesse
Qui l'orgueil des nonnains par discipline abbaisse.
Rares sont au convent ceux de cordes liez
Qui, par jeusne assidu, ayent corps desliez.
Rare est un bon curé qui lumiere paroisse
Et miroir de vertu à ceux de sa paroisse.
Rare est un bon prieur lequel face à ce jour
Dans le pourpris d'un cloistre ordinaire sejour.
Sainct Bernard, tant qu'il peut, contre prelats abbaye
Qui ne se tiennent clos dans leur seule abbaye;
Que, s'il estoit vivant, trouveroit maint abbé,
Prieur, curé trois fois, et qui ne sçait a, b,
Usant de chicheté avec parsimonie,
Pour benefices maints avoir par simonie;
Au chetif, cependant, osera desnier
Un seul morceau de pain ou un pauvre denier;
Faisant despense et train, des vivres cause enchere,
Et jamais pour prescher n'est veu monter en chaire.
Il cuide tousjours vivre et n'entrer au tombeau,
Qui fait que dans sa coupe il ne veut que tombe eau;
En delice assouvi, autre chose ne pense
Qu'à tenir bonne table et à remplir sa panse;
Apres avoir souppé, en son lict saoul venir,
Endormi, à l'instant de Dieu n'a souvenir;
Ne contemple qu'il est faict de terre et de cendre,
Et qu'il luy conviendra dans le tombeau descendre.
Lors qu'il est esveillé à autre fin ne tend
Qu'à cercher passetemps et plaisirs, tant et tant;
Entretient chiens, oiseaux, faict danser en sa salle,
N'a chose en sa maison (1) qui soit plus que luy salle.

(1) Allusion à l'apopht. de Diogenes.

Il se baigne à ouyr musicales chansons,
Et à voir devant luy ses loyaux echansons
Luy verser le piot desiré de Septembre :
C'est ce qu'il aime mieux, c'est son fin musq, c'est ambre
Ne pense qu'à la mort ses ans terminera,
Et ses gays et verts jours sans conter minera.
Au dessous de vingt ans on permet qu'on eslise,
Qu'il soit institué és ordres de l'eglise,
Contre les saincts decrets (1) des peres anciens
Que le temps competent limitent des ans siens.
Si, ayant tourné robbe, il suit la troupe errante,
Reçoit du benefice emolument et rente,
Jouissant, qui pis est, à tort et non par deu
Le privilege à luy comme indigne perdu.
De plusieurs grands forfaicts s'est veu la cité saincte,
Et dedans et dehors autrefois toute ceinte;
Aux fols appetits a voulu bride lascher,
Sur tout y a regné l'eguillon de la chair.
Ainsi est esbranlé le navire sainct Pierre
Quand le nocher s'esgare, et de mal en pis erre.
Toutesfois esperons Pie (2), son successeur,
Reformant les abus, obtenir succez seur,
Tellement que l'eglise, assise en pierre dure,
Durera à jamais comme encor elle dure.

Ce qui peut avoir faict les guerres tant durer,
N'est tant d'astre malin un aspect ou dur er,
Que la punition que Dieu veut de nos vices,
Tant de ceux des sçavants, qu'apprentifs et novices;
Chacun en son endroict, pour avoir fou esté,
Des verges du seigneur estant fort fouetté.
Car necessairement faut que nostre mal ysse

(1) L. presbiterium c. de epis. et cle. et clemen. fin. de œtat. et qualita. ordinan.
(2) Pie V.

De nos perverses meurs et commune malice,
Veu que les hommes sont envenimez en fer.
Tysiphone les tasche à pousser en enfer,
A vengeance cruelle Alecton les enflame,
Et de rageux courroux Megere leur enfle ame.
Homme, tu n'es plus homme, humain ne te diras,
Ce titre t'est trop doux, d'autant que trop d'ire as.
Erynne, autre furie, en horrible manie,
D'une estrange façon le cerveau te manie.
Plus inhumain qu'un Scythe et barbare tu es,
Quand plusieurs tes voisins as de sang froid tuez.
Ne devons nous gemir, ô Dieu, seigneur et sire,
De voir, en ces pays, l'un l'autre ainsi occire,
Nos gens à la merci d'ennemi estranger,
Un sectiste qui veut de foy nous estranger,
Un sacrilege avare, un vray happe-calice,
Qui veut interpreter le saint Apocalipse,
L'eglise apostolique appellant Babilon?
Des misteres divins or' ainsi babille on :
Ainsi, pour le jourd'huy, celuy qui n'est pas sage
Retorque en mal, et prend au rebours un passage;
Ainsi, de peu à peu il devient Arrien,
Heretique formé, ne croyant plus à rien;
Quand du sein de l'eglise une fois se divise,
Fausses opinions à plus que de dix vise.
De tels trop inconstans les sinistres dessains
Taschent à renverser l'authorité des saincts
Docteurs du temps passé, et de ceux de Sorbonne
Dient publiquement que leçon ne sort bonne.
D'un Uviclef ancien, d'un reverend Jean Hus
Ils feront un prophete, et, prevoyant Janus,
De l'un celebreront la tresferme constance,
Condemné du concile et brulé à Constance;
Que Jean Œcolampade, avec Martin Luther,
Contre le Pape ont sceu agilement lucter;
Qu'au ministere saint, Dieu un Calvin colloque,

Et que Beze dict d'or à Poissy, au colloque;
Qu'en la lettre sacree est docte l'Aleman,
Et ceux qui font demeure aupres du lac Léman;
Geneve, republique usurpée à un conte,
Là où de leur seigneur ne tiennent aucun conte,
Où son tribut à eux ont esté attirans,
Et acte practiqué convenable à tyrans,
Est ce de bon suject la remarquable enseigne?
Est ce comme sainct Paul à Timothee enseigne?
Autant à vostre estat en pend il maintenant,
O Roys! à retrancher soyez la main tenant
Tous les membres pourris, et n'en tirez service,
Seur n'est de se fier, quand on void en serf vice,
Dom Fernand Alvarez n'en a fait moins, envers
Tous les gueux eslevez en armes en Anvers.
Nos mutins n'ont voulu recevoir cest exemple :
De leur malin désir punition est-ce ample?
Iceux pensoyent avoir sur vous le haut dessus :
Quatre fois (1) et autant se sont trouvez deceus.
Des victoires maistresse est l'aveugle fortune
Suivie du hazard ne se monste fort une,
Mais voz braves soldats, non saisis de vain cueur,
Avec vostre bon droit vous ont rendu vainqueur.
Or il faut qu'un gendarme, à l'heure qu'on bataille,
Et de queue et de teste, hardy au combat aille;
Chacun de son costé exerçant son devoir,
On est seur des deux parts occisions de voir;
Dont, puis qu'egalement la victoire y balance,
Seroit bon d'avoir paix et ruer à bas lance,
Sans plus espandre sang, qui tant nous couste (helas!),
D'une sanglante main et trenchant coustelas.
Mais pour paix, on requiert choses trop inciviles :
L'autre, pour sa seurté voudroit plus de six villes;

---

(1) Il y a eu quatre batailles aux dernières guerres civiles de France, en toutes lesquelles les rebelles ont tousjours perdu.

Leur desir est tenir la ville d'Orleans :
Ils ont cogneu combien il y a d'or leans.
Mais quel droit y ont-ils ? La cité Lyonnoise
Ne les peut recevoir sans mettre à Lyon noise.
Ils voudroyent fort avoir ceste ville de Tours,
Pour à ce populas jouer de mauvais tours.
La Rochelle, Angoulesme, Coignac, Niort, et Xaintes,
Qui ont leurs meurs gousté tant pretendues saintes,
Ils taschent de garder, pour estre aupres d'Angers,
Et le pays voisin mettre en plus grands dangers,
Pour tousjours voir plus loing leurs bornes estendues.
Leurs enseignes aussi plantees et tendues
En fortresse imprenable, à Bouloigne, à Calais
Ne seront introduicts pour fuir à cas laids.
Pour avoir paix, ne faut que cil qui parle mente,
Faisant folle demande à lors qu'on parlemente :
S'ils oublioyent de tant que demander Paris,
Cest article eshonté se finiroit par ris.
Telles conditions ne faut mettre par rolle :
Ils se doivent fier en Royalle parolle.
Ce seroit lier Roy à la necessité
Qui, libre en son pouvoir, pour eux ne sçait cité.
O pauvre desvoyé ! Satan, qui le fol lie,
T'ostant l'entendement eguïse ta folie;
Alors que du devoir de ton Roy sortiras,
Sans choisir lieu certain, vagant au sort, iras,
Et de perdition t'exposeras en voye,
Mesmes si sur ton chef Dieu sa vengeance envoye.
Puis que nature t'a faict naistre vray François,
Sers France ta nourrice, et à elle franc sois.
Toy et nous patissons, et n'avons pas science
De porter nostre mal en bonne pacience;
Que si nos meurs ne vont à autre amendement,
La guerre, du grand Dieu recevra mandement
De talonner noz pas, tant que serons en vie,
Mesmes tant qu'en nos cueurs sera la maigre envie :

Tant qu'ils seront rongez d'un devorant vautour (1),
Esprouverons combien de larrecin vaut tour;
Tandis qu'ambition possedera nostre ame,
Conscience coulpable infinis maux nous trame.
Quels execrables faicts voi-je en ce monde, ô dieux?
L'homme se rend au ciel et en terre odieux :
Comm' esse que du ciel foudre espez ne l'aterre,
Et, pour vif l'engloutir, ne veut s'ouvrir la terre?
Comment, ô Dieus vengeurs! plustost ne l'espiez?
Est ce que Jupiter a de laine les piez,
Qu'à ne le chastier par un bon coup tost l'ose,
Mais que trouver luy faict, en fin, l'or de Tholose?
Comment, de ses forfaicts tost ne gouste l'amer,
En nombre surpassans les gouttes de la mer?
Comment, pour ses pechez, ceste ronde machine,
Tesmoignant contre luy, sa perte ne machine?
Est ce qu'en ville, aux champs, ou en court, ou en l'ost,
Soit un seul homme saint, comme à Sodome Lot,
Lequel, par sa priere envers nostre Dieu, face
Que ne monstre du tout la rigueur de sa face?
Non, à cela ne tient, car de tous estats n'est
Homme qui marche droict, et qui ait le cueur net.

De ceux de la Justice

Voyez comme justice en plusieurs lieux s'exerce :
Mieux que Cepolle (2) caut n'a tergiversé Xerce (3).
Le livre fugitif est lu des procureurs,
A delayer appris, de bource procureurs.
Des villages et bourgs les juges pedannees
Se font, par fin moyen, riches en peu d'annees;

(1) Allusion à la fable de Promethee.
(2) B. Cepolle a fait un livre des cautelles du droit.
(3) Xerce estoit un rusé fuyard et temporiseur.

Le coulpable accusé, les appaisant par don,
Obtient facilement de son crime pardon.
Quiconque pour gaigner dedans la main or donne,
S'asseure qu'à souhait ce Juge luy ordonne,
N'estant pour juger mal à l'amende subject,
Pourveu que n'erre au faict et propose subject.

Louange du Parlement

A tels, le parlement tient la bride de sorte
Qu'impossible est que d'eux mauvais exemple sorte,
Car tous les mal vivans la souveraine court
Par equitable arrest faict pendre haut et court,
N'espargnant les plus grands pour publiq exemplaire,
Jugeant à l'equité sans faveur et sans plaire.

Des Advocats ignorans

Vous qui voulez plaider, pensez bien à vos cas,
Devant que cheoir es mains d'ignorans advocats.
Qui ne prenent à cœur le proces de partie,
Et font fere de bourse et d'argent despartie.
A tels peu entendus qui portent chapperons,
Sans cracher au bassin à peine eschapperons;
Là où ils sentent gain, jazent comme une pie,
Et ne sonneront mot pour une cause pie.
Ne pensez, pour les voirs couverts de bonnets ronds,
Qu'ils soyent plus gens de bien : tous ne sont bons ne ronds.
Quand un plaidant vers eux droitement prend sa voye,
Ne sortira de là sans que vuider sac voye,
De pecune rempli, non des papiers de plaid,
Ce qu'au pauvre client à merveille desplait.
Je ne parle des bons, ni qu'on ne doive prendre
Salaire du labeur qui leur couste d'apprendre,

Pour subvenir aux siens et vivre en son hostel :
Celuy qui sert l'autel doit vivre de l'autel.

Des jeunes Advocats

Chaque jeune advocat qui en plain barreau cause
N'est employé souvent à plaider grave cause :
Car d'université, tels, de nouveaux venus,
Au lieu d'estudier ont caressé Venus;
Y ont appris l'escrime, à bien pousser la balle,
Pincer les nerfs du luth, comme on sautelle et balle,
Comme il faut, le matin, raffreschir le palais,
Se promener apres deux heures au palais,
Estre le long du jour de tristesse delivre,
Ne penser au futur, ne faire cas de livre.
Mais il s'en est trouvé qui n'ont esté pas las
D'accompaigner tousjours la sçavente Pallas.
J'en cognoy quelques uns qui, mesme en leur an tendre,
Capables se sont faitcs de la practique entendre,
Bons theoriciens, et de tout ce vol là,
Un n'en est revenu qui cede à Scevola.
Autres tranchent du grave et font du sage maistre,
Marchant, content leurs pas ainsi qu'un geometre,
Un front Catonien ont en severité,
Sans que leur œil trompeur monstre en ce verité.

Des gendarmes et noblesse

Le laboureur foulé deteste la noblesse :
Au lieu d'allegement, dict il, elle nous blesse.
J'ay eu, en trois logis, de soldats trente neuf
Qui ne m'ont delaissé veau, brebis, poule n'œuf.
Entrant dans ma maison, l'un dit : Dieu gard mon hoste !
Puis ce qu'ay de meilleur il oste de ma hotte,

Voudroit perdris, levraut, chappon si je l'avois,
Ne m'ayant delaissé que le cœur et la voix.

Diverses affections des hommes

Autant d'hommes d'humeurs : l'un veut armes eslire,
L'autre pour parvenir ne faict qu'escrire et lire.
O qu'il seroit meilleur jointes ensemble voir
Les armes et les lois, l'espee et le scavoir !
Ainsi, tout homme vit selon sa fantasie,
L'un outrepasse Europe et l'autre fend Asie.
Le marchand, non oisif pour avoir pauvre esté,
Va aux Indes par mer, fuyant la pauvreté;
De là, en son pays grande richesse apporte,
Sachant que tel profit ne seroit à sa porte;
Devenu ocieux, employe ses tresors
A profit usuraire et à moyens tres-ords;
Comblé de biens mondains, sa despense ne jette
Et hors de sa maison la diligence jette;
Aime tous ses plaisirs, cuide ce qu'il despent
Ne luy manquer jamais, que du sort ne depent;
La fortune luy rit, tout à un coup s'en joue,
Le faict bouleverser, luy donnant sur la joue.
Lors, de ses voluptez le final loyer sent,
Se trouve environné de regrets plus de cent;
Joye fine par deul, douleurs suivent delices,
Pompe funebre suit le passetemps des lices;
Sur la fin, il se void de ses honneurs privé,
En est monstré au doigt en publiq et privé;
De fortune se plaint, luy dit : O maquerelle,
Pourquoy ne veux tu plus soustenir ma querelle ?
Devant luy souffreteux fuyent ses fains amis,
Qu'autresfois, en bon temps, en credit il a mis,
L'amitié est perdue, et les amis; au reste
On ne sçauroit trouver un Pylade et Oreste.

Des flateurs

Le flatteur de court est pire que le corbeau :
De ceux qui sont vivans il mange le corps beau;
Des nouvelles dira, tantost portera l'une,
Puis l'autre, variant ainsi que fait la lune.

Des joueurs

Celuy qui fait estat d'ordinaire joueur
Onc riche ne s'en fait, voire plustost joue heur;
En quelque lieu que soit, fust il au palle maille,
Perdant le plus souvent se laisse pas la maille;
Le grand pipeur, qui a cognoissance du cas,
Attirera à soy tes escus et ducas.
Si tu crois bon conseil, jette au feu lors tes cartes,
Laissant le jeu soudain que de là tu t'escartes;
Car, pour te faire court, de tous les jeux de sort
Rien que meurtre, malheur et blaspheme ne sort;
Et au jeu de la paume un qui tout temps nacquete
Ne s'enrichit jamais et de grands bien n'acqueste.
Icy, pour le present, à traiter nous lairrons
Des jeux et des berlands, des pipeurs et larrons,
Du trompeur artisan, de celuy qui desrobe
L'estofe de manteau, de pourpoint ou de robe.
Charnelles voluptez, sensuels appetits
Ne sont moins sçeuz des grands que communs à petits :
Voyons premierement l'homme robuste et jeune,
Si pour dompter la chair faict abstinence et jeune?
Il desjeune matin ne sortant que du lict,
Ne veut que garsonner et prendre son delict.
Ne voyez vous souvent qu'un alteré Souysse
Dés le poinct du clair jour d'un cabaret saoul ysse?
De nos bons devanciers, cecy trouvé bon n'est,
Quand jeune au docte et vieil ne met main au bonnet;

Et or', philosophie est pauvre et marche nue,
Or' vilipendee est la vieillesse chenue.

Des vieillars amoureux

C'est un estrange cas quand un homme vieil ard
D'amour, dont nous voyons embrasé le vieillard;
Ainsi que le poreau, sa teste descouverte
Paroist neige en blancheur, et a la queue verte;
Comme un muguet, il tient en sa main le bouquet,
D'autant qu'en puanteur et luxure bouq est.
Comme pres de sa fin chante le plaisant cygne,
Ainsi faisant l'amour en luy est de mort signe;
C'est un monstre en nature, un vieil estre ainsi pris
Dans les rhets amoureux de l'enfant de Cypris;
Estant ja chargé d'ans, grandement m'esmerveille
Comme il tient sa chaleur, combien à aymer veille.

Des paillards

L'homme qui est lascif et se monstre paillard,
Rend courts ses ans et biens, à la fin n'a pas liard,
Dissipant sa substance apres plus de dix femmes,
Encourt l'ire de Dieu et du peuple diffames;
Tout peché en depend, à taverne, à bordeau,
L'ivrognerie a lieu, jamais n'y aborde eau.
Sans la douce liqueur du rougeastre Lyee,
La Cypride se void par contrainte liee,
Ne pouvant se mouvoir; sans Bacchus et Ceres,
Au venerien acte assez froid vous serez;
La verolle en provient, et la bosse chancreuse
Tous les membres saisit, que ce mal meschant creuse,
Dont il se faut soubmettre à jeune medecin
Qui à ce mal ne sait aucun remede sain,
Et si vuide sa bourse.

Des amans

La personne amoureuse
Nuict et jour ne repose, et dit son ame heureuse
Celebrant sa deesse en odes et sonnets,
Adorant ses beaux yeux, et sa bouche et son nez.
La cuydes tu, dy moy, ô amant, si nyaise
Qu'ell' ne soit de ton sort ny contente ny aise?
Quand à moy, je sçay bien que mainte damoiselle
A fait semblant m'aimer et n'a eu de moy zele :
C'est non à autre fin, sinon par leur art gent,
Hors ma boiste tirer à fois or et argent.
Donc, pour te faire bref, ne crois que toutes dames
Soyent douees de foy, nettes de corps et d'ames.
Si en un tel danger tu te veux t'exposer,
Une femme il te faut qui vueille t'espouser :
Prens la de bon maintien et de gentil corsaige,
Et qu'avec tout cela el' soit de son corps saige;
Prens garde (pour venir aux moyens les plus seurs)
Quelle a esté la mere et quelles sont les seurs;
Croy ce que je te dy, prens la de bonne race :
Fille volontiers suit de sa mere la trace;
D'une vache sortir une biche on n'a veu;
Fille de folle aussi de chasteté n'a vœu;
D'aigle fière on ne void simple colombe naistre,
Ny de mere impudique infame fille n'estre.
Or, es tu attaché? peu apres marry es
De t'estre mis au reng des nouveaux mariez;
Regrettant le passé, tu fais piteuse chere
D'avoir si tost perdu ta liberté tant chere;
Peut estre qu'au moulin de ta femme mout on,
Qui t'a faict devenir cornu comme un mouton?
Comme le papillon se brule à la chandelle,
Ainsi tu t'es perdu t'arrestant au chant d'elle;
Tu y devois penser devant, et en ses rets
Ne falloit que tes yeux se fussent enserrez.

De femme faussefoy Dieu nous garde, et fy d'elle,
Tant belle et riche soit, si n'est humble et fidelle !
Les vices je repren en mon libre parler,
Combien que mes propos s'en volent ja par l'er;
Dont des mœurs ne dirai, sinon qu'en tout empire,
En royaume et cité, tout va de mal en pire,
Et veu qu'à faire mal chacun se rend versé,
On void aussi l'estat du monde renversé.
L'omonime me manque et ne peut prendre traite,
Mais d'une entree il n'est qu'une heureuse retraite :
Si j'ay mal commencé traiter ceste leçon,
Ma seconde Satire aura plus haut le son.

(Les Omonimes, 1572.)

JEAN DE LA TAILLE

« Jean de La Taille, dit Niceron, naquit à Bondaroy, village à une demi-lieüe de la petite ville de Piviers (Pithiviers), dans le diocèse d'Orléans, vers 1540, d'une famille noble mais peu riche. » Cette date de 1540 n'est pas définitivement fixée, car d'autres biographes le font naître en 1538 et, d'autre part, les papiers de sa famille, en 1554, contre toute vraisemblance, ses parents s'étant mariés en 1532. « Quoique son père n'eût point étudié, continue le critique, il sentoit bien que la connoissance des Belles-Lettres étoit nécessaire pour réussir dans le monde; ainsi, il envoya Jean son aîné à Paris et le mit dans un collège, où il eut pour maître Marc-Antoine Muret. Ses études d'Humanités finies, il alla étudier le droit à Orléans, sous Anne du Bourg; mais la lecture des Œuvres de Ronsard et de Du Bellay le dégoûta de la jurisprudence, qu'il abandonna bientôt pour se donner entièrement à la Poësie. De retour à Paris, il inspira le même goût à Jacques de La Taille, son frère, qu'il aimoit tendrement. Il suivit le parti des Armes, et l'on voit par ses Poësies qu'il étoit en 1568 au Camp devant Loudun. On voit ailleurs qu'il fut blessé au visage d'un coup de lance dans une action, et qu'après avoir perdu ses chevaux et son bagage, il se vit en proye à des brigands, mais qu'il échappa de leurs mains. On ignore les particularités de sa vie; on sçait seulement qu'il vivoit encore en 1607, temps auquel il publia son *Discours des Duels...* » Jean de La Taille mourut en 1611, comme le prouvent des lettres relatives à sa succession. Un certificat du 14 septembre 1593 constate que « Lancelot de La Taille, escuyer, fils dudit Jean, auroit esté receu à servir à la convocation du ban et arrière-ban, au lieu dudit Jean de La Taille, son père, qui lors estoit trop vieil et caduc. » Le Seigneur de Bondaroy s'était retiré dans ses terres, comme on le voit prêt à s'y résoudre dans le *Courtisan retiré*. Dès cette retraite, les faits saillants de sa vie nous échappent.

« Ce que je sais le moins pour parler de Jean de La Taille, écrit M. René de Maulde, c'est le commencement. Cet homme distingué

a tenu un rôle très honorable dans la guerre, dans la politique, dans la littérature du XVIe siècle; prose et vers, vertu et amour, quasi-protestantisme et quasi-catholicisme, quasi-royauté et quasi-république, pourpoint de soie, cotte de mailles et robe de bure, satires, pamphlets, élégies, sonnets, odes, comédie, tragédie, et même poëme héroïque, il a tout aimé et fait de tout, et après avoir feuilleté ses œuvres et ses papiers manuscrits, nous nous demandons avec lui sous quel aspect plus particulier le présenter à notre génération et quelle est son étiquette. Il aimait le nouveau et l'imprévu, il avait la fièvre de marcher en avant : c'est un paladin de Ronsard, il prend une plume pour épée et une épée pour plume, et nous devons lui savoir gré, en quelque sorte, de précéder Molière et Corneille dans le champ de leur gloire... » Le principal titre qui fit passer Jean de La Taille à la Postérité est celui, pour ainsi dire, de père de notre théâtre, avec les *Corrivaux*, la première de nos comédies régulières en prose, et la tragédie de *Saül*, antérieure à 1562. Mais quand le critique en fait un « paladin de Ronsard », c'est moins à cause de l'*Histoire abrégée des Singeries de La Ligue*, factum en prose mêlée de vers du parti royaliste contre les États tenus à Paris en 1593, et qui fait partie de la *Ménippée*, que de l'excellente satire du *Courtisan retiré*, de la *Remonstrance pour le Roy à tous ses sujects à fin de les incliner à la Paix*, du *Combat de Fortune et de Pauvreté*, et des *Sonnets satiriques*, où se retrouvent la verve némésienne, l'abondance, l'énergique coloris et la facture du grand poète.

Jean de La Taille, l'un des meilleurs satiriques du XVIe siècle, portait pour devise un lion rampant, tenant une épée nue et un livre, avec ces mots : *In utrumque paratus.*

Bibliographie. — *Remonstrance pour le Roy à tous ses subjects qui ont prins les armes contre Sa Majesté, par* J. D. L. T. D. B. (Jean de La Taille de Bondaroy), Paris, 1563; — *Saül le furieux, tragédie prise de la Bible..., avec hymnes, cartels, epitaphes, anagrammatismes et autres œuvres du mesme autheur*, Paris, 1572; — *La Famine ou les Gabaonites, tragédie prise de la Bible et suivant celle de Saül. Ensemble plusieurs autres œuvres poetiques de* Jehan de La Taille de Bondaroy *et de feu* Jacques de La Taille, *son frère*, Paris, 1573 (On y trouve le *Courtisan retiré.*); — *Œuvres poëtiques*, 1572-1574; — *La Géomancie abrégée de* Jean de La Taille, *pour sçavoir les choses passées, présentes et futures; ensemble le Blason des pierres précieuses, contenant leurs vertus et propriétez* (avec quelques *Epigrammes* et des *Etrennes*); — *Histoire abrégée des Singeries de La Ligue, contenant ce qui s'est passé à Paris, depuis l'an* 1590, *jusqu'en* 1594, *le tout extrait des secrettes observations de* J. D. L., *dit le* Comte Olivier, *excellent peintre*, 1595; — *Discours*

notable des Duels, de leur origine en France, et du malheur qui en arrive tous les jours, etc..., *par* JEAN DE LA TAILLE, CHEVALIER, SEIGNEUR DE BONDAROY-LES-OLIVIERS, Paris, 1607; — *Les Corrivaux, le Négromant, avec Elegies, chansons, sonnets d'amour et autres Poësies* se trouvent à la suite des *Gabaonites*. — *Le Prince nécessaire, Poëme en trois chants*, que les anciens bibliographes croyaient perdu, a été retrouvé manuscrit par M. RENÉ DE MAULDE, avec la date de 1584, dans la Bibliothèque du château de Blanchamp (Loir-et-Cher). Il l'a mis dans l'édition suivante : *Œuvres de* JEAN DE LA TAILLE, Paris, 1878, 4 vol., auxquels il faut ajouter un volume supplémentaire d'*Epîtres, Hymnes, Cartels, Epigrammes Epitaphes, Elégies, Sonnets d'amour*, publié par le même, Paris, 1879.

A CONSULTER. — NICÉRON, XXXIII. — GOUJET, III, VII. — LELONG, *Biblioth. Hist. de la France*. — LA CROIX DU MAINE, *Bibl. franç.* — BEAUCHAMPS, *Rech. sur les Théâtres*. — DOM LIRON *Bibl. Chartraine*. — BRUNET, *Man. du Libraire*. — HAAG, *France Protestante*. — ANDRÉAS WERNES, *Jean de La Taille und sein Saül le Furieux*. — RENÉ DE MAULDE, éd. cit. — MAURICE ALLEM, *Anthol. Poèt. franç. XVI^e siècle*, t. II. Librairie Garnier. — MERLET *Notices sur les poètes beaucerons antérieurs au XIX^e siècle*. — BAGUENAULT DE PUCHESNE, *Jean et Jacques de La Taille*.

LE COURTISAN RETIRÉ

Comme un jour j'estoy' saoul des pompes de la Cour
Qui, lors, du beau Gaillon honoroit le sejour,
Et que trop de plaisirs m'avoyent ennuyé mesme,
(Pour trouver ceux qu'on a d'entretenir soymesme)
Me desrobant au parc, je quittay le chasteau
(Lequel, lambrissé d'or, sied le long d'un costau)
Aimant mieux lors me perdre en un desert sauvage,
Et du gent Rossignol ouïr le doux ramage,
Le gazouillis des eaux, que suyvre, ambitieux,

Ces grands Palais dorez qui voysinent les cieux.
Du chasteau, j'entre donc (resvant en nostre guerre,
Qui nous doit perdre, helas !) en un tresbeau parterre
Compassé d'artifice, et, de là, je m'en vois
Gaigner sur un costau l'allee au long d'un bois,
Qui, longue, me conduit jusqu'en un lieu sauvage,
Qui, rustiquement fait, sembloit un hermitage.

C'estoit un roc pointu que la Nature ou l'art
A fait, d'un canal d'eau enclos de toute part,
Et croy que telle grotte aux Muses soit sacree,
Ou qu'en tel lieu s'apprit le rustique d'Ascrée (1).
Maint hermite y sembloit ou gravir au rocher,
Ou prier Dieu, ou bien à la ligne pescher,
Mais, jettant, estonné, autour du Roc ma veue,
Un vieillard grave et seul j'advise à l'impourveue,
Qui se pourmenoit, triste et pensif, à grand pas,
Et sembloit qu'en parlant et des mains et des bras,
Au rocher et aux bois ils racontast sa plainte,
Et qu'Echo respondoit, de pitié mesme attainte.
« O grand Dieu (disoit-il) qui tiens dedans ta main
Le destin, la fortune, et tout le genre humain,
As tu jusqu'à ce temps attendu pour nous faire
Sentir les durs effects de ta juste collere ?
As-tu point quelque terme, ou quelque but prefis
A la division de l'Epouse à ton fils ?
As tu tant delayé à punir nostre offense
Pour avecques usure, en prendre apres vengeance ?
N'auront point quelque fin un tas de factions,
De scismes, de discors, et de seditions,
Qui entre les Chrestiens aujourd'huy s'enracinent,
Et cependant, helas ! ainsi qu'ils se mutinent,
Amour, Bonté, Justice, ont ce siecle quitté.

(1) Hésiode.

» O Dieu ! n'estoit-ce assez que nostre Chrestienté
Eust si peu d'estendue, au regard de la Terre
Qui tient ce faux Mahom pour un Dieu, tant elle erre,
Si encores si peu qu'il y a de Chrestiens
N'avoient guerres entre eus, plus que n'ont les Payens ?
O siecle plein de sang et de civilles armes,
Où l'on n'oit retentir que souspirs et que larmes !

» Helas ! de nostre temps a-t'on fait une Paix
Entre les Roys Chrestiens, plus grande que jamais,
A fin qu'on fist apres une guerre en l'Eglise ?
Est-ce icy la concorde, ô Dieu ! par toy promise,
Quand on ne verra plus en toute region
Qu'une foy, qu'une loy, qu'une Religion ?
Mais pourquoy seul en vain me rompé-je la teste,
Puis que seul je ne puis appaiser la tempeste ?
Il faut que maugré moy je cede à la fureur,
Ne pouvant donner ordre à la commune erreur;
Il faut caler la voile, aussi je me retire
De la Cour, vray sejour d'ennuis et de martire,
Pour me resoudre icy. O malheureux cent fois
Qui s'aime à se tenir avec Princes et Roys,
Et trop plus malheureux cestuy-là qui se fonde
Sur les biens, le crédit, et les faveurs du monde ! »

Mais cestuy s'estant plaint à par soy jusqu'ici,
Et m'ayant apperceu, il tressaillit ainsi
Que le Berger aux champs, alors qu'à l'impourveue
Quelque serpent hydeux se presente à sa veue.

Apres donc que je l'eus humblement abordé,
Qu'il m'eust receu aussi, mon nom eust demandé,
Qu'à tout j'eus satisfait, le sien je luy demande,
Son païs, sa fortune, et quelle estoit si grande
La plainte qu'il faisoit du temps et de la Cour,
Qui d'aise et de plaisir me sembloit le sejour;

Comme il pouvoit souffrir, en Cour si triumphante,
En-poinct comme il estoit, misere si cuisante?

Si tu sçavois (dit-il) mon extréme souci,
Et que c'est de la Cour, tu ne dirois ainsi,
(Meu plutost de pitié) pour la melancolie
Que j'ay d'apprehender de France la folie.

» Mais pour te dire au vray ma vie, je ne puis,
Mon païs, ny mon sort, ny encor qui je suis.

» Premierement, ma vie est la pire du monde,
Si celle de Caïn, fuitive et vagabonde,
Est vie dont je vis; mon païs est la Cour,
Où, sejournant tousjours, je n'ay aucun sejour,
Errant comme elle fait, ny vie qui soit vie,
Sinon celle qui porte à la mort mesme envie.
Je ne sçay qui je suis, sinon qu'un insensé
Qui ay le doux repos de ma maison laissé,
Liberté et grands biens, pour tousjours la Cour suivre,
Pour estre esclave et pauvre, et pour vray'ment ne vivre.

» Mon sort n'est qu'une mort; quand au mal qui me ronge,
Et qui dans une mer de tristesses me plonge,
C'est qu'aiant longuement souffert et attendu,
J'ay bien peu proufité et tout mon temps perdu :
J'ay beaucoup eu de peine, et fait longue despense,
Pour n'avoir rien qu'ennuis et mal en recompense. »

Ainsi ce Courtisan parloit, se pourmenant,
Mais, apres quelque pause il dit, continuant :
« Quand au lieu d'où je viens, et ce qui plus m'offense,
Est que l'homme à la femme y rend obeïssance,
Le docte à l'ignorant, le vaillant au couart,
Au prestre le gendarme, à l'enfant le vieillard,

A l'insensé le sage; où vertu fait service
A faveur, ignorance, à fortune et au vice;
Où tout change, où tout va par fortune et faveur,
Où vertu n'a loyer, où le vray poinct d'honneur
N'est encor entendu, où l'on rit de science,
Où tous sentent encor leur barbare ignorance,
Où tout va comme il plaist aux femmes et au temps,
Où l'on tient Mars encor en doute et en suspens.

» Mais à cell'fin de mieux satisfaire à l'envie
Que tu as de sçavoir ma misere et ma vie,
Saches donc que je suis de sang noble conceu.

» Heureux, et plus qu'heureux si, de lieu pauvre issu,
Dieu m'eust fait l'esprit mousse, à fin que je ne sceusse
Que c'est d'ambition, et aussi que je n'eusse
Sentiment de mes maux, estant né artisan
Ou bucheron aux bois, plustost que courtisan!
Jeune, on m'apprit avec les lettres la maniere
De manier chevaux, de leur donner carriere,
D'escrimer, voltiger, de chanter et baller,
De courir bien en lice et proprement parler,
De faire ce qui est propre à tout gentilhomme.

» Des armes sachant donc tout le mestier en somme
(Mestier tant malheureux) on m'envoye à la Cour,
Dont je maudis l'an, l'heure, et le mois, et le jour.

» Hors de page, je vins (à fin que je parvinsse
Aux honneurs peu à peu) servir un jeune prince
Qui estoit lors Dauphin; comme accort et discret
Je sceus me conformer à ses mœurs en secret,
M'accommoder à luy, si bien que, pour me taire
De la peine et du soing que j'eus de luy complaire,

Apres avoir ses mœurs et ses plaisirs appris,
J'eus ce bien d'estre l'un de ses plus favorits.

» Et parvenant mon Prince au sceptre, je confesse
Que je parvins aussi en honneur et richesse,
Qu'ambition aussi, et l'avare desir
D'estre plus riche et grand me vint plus fort saisir.

» Je sceus dissimuler, et sceus bien mettre en œuvre
Tout ce que Baltazar de Chastillon (1) descœuvre
En son Courtisan feint, tant j'eus bonne façon
De cognoistre mon Prince et sa complexion.

» Mais à cell' fin, qu'avec ma vie tu entendes
Les joyes de la Cour, qui sont (dis-tu) si grandes :
» Les grands travaux d'Hercule on pourroit mieux nombrer
Que ceux qu'au courtisan il convient endurer,
Auquel est de besoing d'un plus grand cœur pour vivre
A la Cour, qu'au soldat qui veult les armes suivre.

» Premierement, il a (pour dire en bref ses maux)
A loger et changer de logis, mil travaux;
Comme au Prince il doit faire aux favorits service,
Accompaigner les grands, espier quelque office,
Visiter les Seigneurs, caresser les fourriers,
Honorer ses hayneux, flatter les thresoriers,
Faire dons, tenir table, aux Dames estre esclave,
Feindre et dissimuler, estre en poinct et bien brave.

» Il doit negocier pour parents importuns,
Demander pour autruy, entretenir les uns;
Il doit, estant gesné, n'en faire aucun murmure,
Prester des charitez et forcer sa nature;

(1) Balthazar de Castiglione.

Jeuner s'il fault manger, s'il fault s'assoir aller,
S'il fault parler se taire, et si dormir veiller;
Se transformer du tout et combattre l'envie :
Voylà l'aise si grand de ta Cour, et ma vie.
Mais quels pieds, mais quel cœur, mais quelle bourse aussi
Pour courrir, supporter, et fournir à cecy?

» Mais revenant à moy, qui gouvernois mon Prince,
Je tais mil maux que j'eus par l'envie qui grince,
Par avarice aussi, qui en moy les tresors
Conceut de tout le monde, et ne croy point qu'alors
Tout l'or que le Pactole et le Gange, en leur sable
Font luyre, eust peu saouller mon cœur insatiable;
Ny tout l'apport de l'Inde, et les plus beaux joyaux
Que la terre recelle au fond de ses boyaux.

» C'est grand cas qu'on sçait bien la mesure du monde,
Qu'on trouve bien le cœur de ceste terre ronde,
Et le fons et le bout, et des mers et des monts,
Mais mon cœur hydropicq' fut sans bout et sans fons.

» Or, comme je pensois parvenir à grand'gloire,
Et sur mes envieux acquerir la victoire,
Le malheur (las!) pour moy fut si grand, que mon Roy
D'un coup de lance attaint mourut en un tournoy,
Et furent avec luy, d'un mesme coup de lance,
Renversez mon credit et le bon temps de France.

» Donc, toute la promesse (ainsi qu'on voit souvent)
Que j'avoy d'estre grand se tourna toute en vent;
Mais telle mort, n'ayant en moy rendu encore
Morte l'ambition, come la mer devore
Tout fleuve, n'estant soulle, et comme Erisicthon
D'autant plus qu'il mangeoit d'un appetit glouton
Tant plus vouloit manger, ainsi toute viande
Ne me pouvant souller, tant ma faim estoit grande.

» Je pris autre party, et vins ceux accoster
Qui tenoient le Royaume et vouloient regenter,
Si bien que je me mis en faveur, et en grace,
Plongé plus que jamais, et remis en ma place.

» Depuis qu'ambition, avarice, ou rancueur,
(Trois Serpents venimeux) rampent ardents au cueur,
Dif'cile est d'estoufer leur venin, ny leurs flambes.
J'en ay veu maints à qui defailloient plutost jambes
A marcher, yeux à voir, corps et pieds à courir,
Machoires à mascher, que langue à requerir.

» Mais quant au nouveau Roy qui servoit de fantaume
A mes gens qui sous luy manioient le Royaume,
Il nous faillit encor, et nous vismes tous, lors,
En ce facheux danger qu'on nomme Boute-hors.

» O ! comme j'accusay la mort et la fortune
D'avoir entre-rompu nostre faveur commune !
Que je pleuray ce Roy, à cause qu'à sa mort
Je perdoy derechef ma force et mon support !

» Mais c'est la pitié lors de voir un gentilhomme,
Qui, deffavorisé, rompt mille fois son somme;
De le voir tourmenté, comme s'il fust couché
Dessus un lict qu'on eust d'orties enjonché;
De voir comme il tient hault son chevet, et se veautre
Tantost sur un costé, et tantost dessus l'autre;
De voir comme il ne fait que resver, murmurer,
Regretter sa maison, maudire, et souspirer,
Qu'accuser son malheur, si triste en tels Allarmes,
Qu'il remplit l'air de cris et la terre de larmes !

» Si par anatomie estoit son cueur ouvert,
On s'escriroit d'un cueur qui auroit tant souffert,

Tant plaint, et souspiré, et si, pour ses offences,
Il souspiroit autant, ô quelles penitences !

» L'homme à ce cueur seroit, par martyres non feints
Mais par soin espineux, plus martyr que les saincts,
Et croy qu'il n'y auroit, par un long navigage
En haulte et pleine mer, tel danger du naufrage
Qu'au gouffre d'un tel cueur, j'enten si ces sanglots
Estoyent changez en vent, et ses desirs en flots.

» Donc, apres telle mort, voyant un change estrange,
Un Roy plus jeune encor, de robbe aussi je change,
M'appuyant des plus grands, et pour servir au temps,
Rusé, je pris l'habit mesmes des Protestans,
Et desja me voyois en faveur honorable,
Assez pour contenter un desir raisonnable.

» Mais le Roy estant pauvre, ayant les Roys defuncts
Fait despense excessive et fait de grands emprunts,
Je demeuray en blanc, et puis voicy la guerre
Malheureux entre nous, qui en diverse terre
M'eslongna de la Cour, tant qu'en nulle façon
Je n'ay peu, malheureux, recueillir ma moisson. »

Ayant ainsi parlé, il nous prit une envie
De nous seoir sous le Roc, puis sa plainte a suivie :

« O que j'ay maintenant (disoit-il) de rancueur,
Me voyant mescognu ! que j'ay de creve-cueur
De me voir envieilly, et, par despense vaine,
D'avoir perdu mon temps, mon argent, et ma peine;
De cherir mes haineux, de servir l'incognu,
Et qu'à moy l'on prefere un nouveau survenu;
D'espier le loisir d'un fascheux secretaire,
D'attendre à une porte, et parler par se taire,

D'honorer un villain, d'appeller courtisans
Ceux qu'on debvroit nommer bourreaux ou paysans !

» Mauditte guerre, helas ! n'estoit-ce assez que France
Eust souffert paravant si grand perte et despense,
Si tu ne venois or la ronger par dix ans,
Donner aux estrangers les biens deus aux enfans,
Despartir les honneurs avec un tel desordre,
Qu'à tes plus grands supposts tu as fait donner l'ordre ?

» Cependant, mon credit et mes amis sont morts,
Ma fortune est passee, et souffre mil remorts.
Voyla comme à la Cour il m'a fallu repaistre
De fumee et de vent, sans jamais me cognoistre,
Où perdant mes vertus je me suis tout perdu !
Voyla comme mon âge en vain j'ay despendu !
Voyla comme mes ans ont esté un mensonge,
Ma vie une mort longue, et ma jeunesse un songe,
Mes plaisirs scorpions ! Bref, la Cour m'a esté
Un jeu où j'ay perdu et temps et liberté.

» Le loyer que j'en ay est que je m'en retorne
La memoire gastee et le jugement morne,
Le chef gris, et la goutte aux jambes et aux mains,
Mes plus beaux ans passez, et la gravelle aux reins.
Ce qui plus me deplaist est que je deplais ore
A tous, et tous à moy, et me deplais encore.

» Que je suis different de celuy que j'estoy
Quand, gaillard, jeune, et beau, mon Roy je contentoy,
Magnifique en piaffe, en habits et despense,
Gorgé d'estats, d'honneurs, et n'avoy suffisance !

» Mais c'est l'heur de ma Cour, où j'allay gracieux,
Veritable, innocent, et sobre, et vertueux;

Mais j'en revien haultain, menteur, plein de malice,
Gourmand, et moins garny de vertus que de vice;
J'allay jeune et dispos, mais j'en revien mal-sain,
Sourd, et lousche, et pesant, et d'ambition plein.

» Quantesfois, tout despit ay-je ma destinée,
Ay-je accusé mon astre, et l'heure fortunee
Qu'à la Cour je vins oncque, et tout desesperé !
Quantesfois m'a-t'on veu, hors de moy egaré,
M'oublier jusque là qu'ayant trop de pensee
Je parlois seul tout haut, en personne insensee !
Quantesfois protester d'abandonner la Court !
Quantesfois me botter pour revenir tout court,
De ne m'attrister plus, pour croistre ma tristesse !
Et quantesfois, voyant le Roy faire largesse
A quelqu'un plus qu'à moy, ay-je esté (las !) tenté
De m'en fuir aux deserts, de rage tourmenté !

» Quantesfois ay-je creu que ceux avoient commise
Quelque faute execrable envers Dieu ou l'Eglise,
Ou pippé un mineur, fait quelque meschant tour,
Qui venoient faire ainsi penitence à la Cour !

» Mais cestuy n'a-il pas le cueur pusillanime,
Qui vend sa liberté ou qui point ne l'estime,
Comme le Courtisan qui la donne ou la vend
Pour un peu de promesse ou pour un peu de vent?
Qui souffre plus au cueur d'amertume secrette
Et de captivitez que d'or en sa boëtte?
Qui n'a pas un quartron de vraye liberté,
Pour dix livres qu'il a d'honneste volonté?

» En Cour je ne vis oncque un libre, qui jouysse
De sa liberté vraye, un content, un qui puisse
Satisfaire à chascun, car s'il est gracieux
On le nomme flatteur; si grave, glorieux;

Si gaillard, eventé; s'il parle peu, ignare;
Si vaillant, estourdy; si menager, avare.

» La Cour est un Theatre où nul n'est remarqué
Ce qu'il est, mais chascun s'y mocque, estant mocqué;
Où fortune, jouant, de nos estats se joue
Qu'elle tourne, et renverse, et change avec sa roue.

» Tout y est inconstant, tout y est imparfait;
L'un monte et l'autre chet, et nul n'est satisfait;
L'esprit bon s'y fait lourd, la femme s'y diffame,
La fille y perd sa hont', la veufve y acquiert blasme,
Les sçavants s'y font sots, les hardis esperdus,
Le jeune homme s'y perd, les vieux y sont perdus.

» Tous y sont desguisez, la fille y va sans mere,
La femme sans mary, le Prestre sans breviaire,
Le Moyne sans congé, sans habit le Prelat,
Sans livres le Docteur, sans armes le Soldat.

» A la Cour, on n'est pas habille entre les hommes,
Qu'on ne doibve, endebté, à plusieurs plusieurs sommes :
C'est l'estophe aux marchands, les façons aux tailleurs,
Aux hostes les despens, le gaige aux serviteurs.

» A la Cour, le flateur on surnomme amiable,
Le follastre gentil, le superbe honorable,
Le rustique amoureux, l'outrecuidé vaillant,
Le hableur eloquent, sage le peu parlant.
Bref, pour tel que tu es jamais on ne te nomme;
Pour la religion le neutre est habile homme.

» En Cour, on mange, on rit avec ses ennemis,
On est importuné de parents et d'amis;
A la Cour, on se plaint, s'altere, et passionne,
Ou que le temps n'est plus, ou que plus on ne donne,

Que le Roy n'a plus d'yeux, le tresorier de mains,
Le Chancelier d'ouye, ou que tu n'as bons reins
Pour supporter le tout; on souffre, on dissimule,
On querelle, on rapporte, on s'advance, on recule.

» En Cour, y a rancueur entre les familiers,
Haynes entre les grands, debats entre officiers;
Tous, pour y faire mal trouvent sujets propices :
L'adultere l'amour, le mutin ses complices.

» On n'employe et l'esprit et le temps, à la Court,
Qu'à braver sur l'amour, demander quel bruit court,
Qu'à rescrire aux amis, aller de place en place,
Parler d'un dé, d'un chien, d'un oyseau, d'une chasse.

» O combien davantage on doit priser les champs
Où les hommes ne sont si cauts ny si meschants,
Où l'on se loge avec commodité plus grande,
Où l'on a meilleur air et meilleure viande,
Où l'on vit plus aizé, voire à meilleur marché,
Car si grand on n'y voit le vice et le peché;
Mesmes, pour ne donner aucun loisir au vice,
On y fait peu d'exces et beaucoup d'exercice !

» Où ne fault courtiser mareschaux ny fourriers,
Prendre son bulletin, ny gaigner tresoriers,
Ny desparer maisons, brusler menuiserie,
Battre ou fascher son hoste, user de braverie,
Tenir rang ny grandeur, arriver tard les nuits,
Ny faire aucun debriz, ny moins rompre aucun huis.

» Où ne chault du lever de Monsieur, ny de faire
Aucun inclinabo à quelque secretaire,
D'idolatrer les grands, ny d'aller au Palais,
Ne chault des bons logis, de coffres, ny mulets.

» Où tant de suyte on n'a, ny de soing à ses gages;
Où battre ny crier tu n'oys laquais ny pages,
Plaindre maistres d'hostels, babiller cuisiniers,
Où tu ne crains pippeurs pour tirer tes deniers,
Ny Dames ta substance; où l'on vit bien heureux
Sans changer, n'arpenter tant de terre et de lieux,
Sans fascher, n'esprouver gens ny meurs tant diverses,
Sans courir, n'essayer fortunes tant adverses!
Où l'on vit reposé, et non importuné,
Gouverné par raison, et non passionné;
Où l'on vit pour mourir, et non pour tousjours vivre,
Comme on pense à la Cour; où nul, pour tousjours suivre,
Tousjours estre en cervelle, a loisir de mourir;
» Ou l'on peut sans danger aller seul, ou courir
Sans perdre gravité, et sans housse, et sans arme,
Sans pages à Monsieur, ny filles à Madame.

» Combien doit-on priser les champs où vit santé,
Où Phœbus, d'un long tour, depart plus de clarté
Plus la terre il essuye; où plus seure est la vie,
Plus grand le passetemps, moindre la fascherie!
» Où l'on ne sçait que c'est de bouccon, d'assassin,
De vieille maladie et jeune medecin,
De Julep, de bolus, de syrop, d'apozime,
Où la goutte est nouvelle, où verolle est un crime;
» Où quand l'on veut on mange, avecques qui l'on veut,
A gré et sans soupçon, mais en Cour on ne peut,
Car, avec tes hayneux, faut manger, hypocrite,
Trop tard, et sans saveur, la viande mal-cuite.

» Combien priser les champs, où Dame Ambition
Pour se battre ne donne aucune occasion,
Ny estats pour briguer, ny pour courir offices,
Ny pour tuer Chevaux, Courriers, ny Benefices!

» O Demi-dieu qui vit en son champ retiré,
Où l'on dit librement tout ce qui vient à gré,
Où, avec ses voisins, sans que l'on diminue
En rien d'auctorité, on devise à la rue,
A la fenestre, à l'huis, à toute heure, en tous lieux,
Sans estre tant bragard ny cerimonieux !

» Heureux qui (hors de Cour) eschappé se peut dire
D'une belle prison, d'une joye martyre,
D'un Cahos eternel, d'un magnificq' tombeau,
D'un triumphe sans fin, et d'un gouffre sans eau;
Bref, d'une mommerie, où, avec fausse barbe,
Les maux viennent masquez, dorez comme rubarbe !

» Helas ! que je vous plains, ô chetifs Courtisans,
Qui, par mille soucis, accourcissez vos ans,
Puis vous faittes des grands, des maistres, et des braves,
Et ne regardez pas que vous estes esclaves
De mil affections, et celuy qui pourroit
Voir vostre cueur à nu, certes, il le verroit
Plus tourmenté que n'est la mer, quand, pesle-mesle,
La tourmentent les vents, la tempeste, et la gresle;
Il le verroit miné d'eternelle langueur,
Rongé d'Ambition, et navré de rancueur !

» O combien plus heureux celuy qui, solitaire,
Ne va point mendiant de ce sot populaire
L'appuy, ny la faveur ! qui paisible, s'estant
Retiré de la Cour et du Monde inconstant,
Ne s'entre-meslant point des affaires publiques,
Ne s'assubjectissant aux plaisirs tyranniques
D'un Seigneur ignorant, et ne vivant qu'à soy,
Est luy-mesme sa Cour, son Seigneur, et son Roy !
Qui n'estant point tenté d'avarice, d'envie,
D'orgueil, d'ambition, hameçons de la vie,

Et ne cherchant ailleurs qu'en soy-mesme son heur,
Est plus riche et content que le plus grand Seigneur !
Où le fol Courtisan qui ne dépend sa vie
Qu'à secher sur le pied, qu'à se gesner d'envie,
Qu'à deguiser habits, qu'en songe, et chasteaux peints,
Qu'en tresors d'Alchimie, en vent, et plaisirs vains,
Qu'à mendier le goust d'une vaine fumee,
(Qui s'acquiert à grand'peine, et tost est consumee),
Piaffer, se friser, à faire l'amoureux,
Est le plus malheureux de tous les malheureux !

» Tu diras qu'à la Cour chacun accourt, en somme,
Et qui n'y court n'est dit heureux, ny habille homme;
Mais je dy plus heureux, qui, n'ayant cest erreur,
Ne suit, sage, la Cour de Roy, ny d'Empereur,
Mais, plus content d'un toict que d'une cour bien ample,
Se rit de nos soucys et de loing les contemple.

» Tant s'en faut qu'à la Cour soient les meilleurs esprits,
Ny les gens plus heureux, sages, et mieux appris;
Qu'au contraire, l'on trouve aux champs dix fois plus d'hommes
Plus heureux et gentils qu'à la Cour nous ne sommes.

» Mesme si Catherine avoit, pour le plus court,
Les folles de son sexe envoyé hors de court,
Et si, de son costé, le Roy Charles, mon maistre,
Tous les veaux de sa Cour avoit envoyé paistre,
Ils seroient presque seuls, et n'auroient aujourd'huy
Grand besoing de fourriers, ny de la presse ennuy.

» O Combien d'esprits bons et gentils personnages,
Et de cerveaux rassis se cachent aux villages,
Par faute de fortune ou de moyens trop courts !
Et combien d'esprits lourds se declarent aux courts !
Combien y en a il qui se font valoir (bestes),
Pour estre en grand credit, et non pour estre honnestes !

Un peuple est plus qu'un Roy, un content qu'un chetif,
Ainsi un libre aux champs qu'un courtisan captif.

» Mais ce qui plus me deult, et rend melancolique,
Est le piteux estat de nostre Republique;
Las ! où est Ciceron et son zele eloquent,
Pour lamenter icy, par un parler piquant,
L'erreur de cest estat qui court en decadence;
Qui son mal (le voyant) ne voit par ignorance;
Qui est pour choir bien tost, par son aveugle erreur,
En pareille ruine, et misere, et horreur,
Qu'on vit Jerusalem, Constantinople, et Troye,
Où si terrible fut la ruine, et la proye,
Et le meurtre, et le sac, et le feu, et la faim,
Qu'en l'une de ces trois on vit le sang humain
Servir d'eau pour le feu; qui ne voit le danger
Où nous allons ainsi tomber par l'estranger !

» Mais veu qu'on ne peult fuir l'heure et la destinee
Par qui doit nostre France estre un jour ruinee,
Ainsi que tous estats, à fin de ne voir plus
(Retiré à l'escart) tant d'erreurs ny d'abus,
Je veux quitter la Cour et ma vie mauditte,
Et m'en aller au loing vivre ainsi qu'un hermite.

» Quoy? si tant d'anciens, Pericles, et Platon,
Si Diocletian, et Luculle, et Caton,
Si Senecque, et celuy que surnomma l'Afrique,
Ont sceu tous seuls bien vivre et fuir la republique,
Et si ce grand Cæsar, ce dernier Empereur,
Qui a peu quelquefois faire à la France peur,
Si mesmes un grand Turc ont quitté leur empire
Pour la vie recluze, et fuy la Cour martyre,
Dois-je estre plus retif à ne m'empestrer plus
Es appats de la Cour, ainsi qu'en une glus?

» Vaut il pas mieux marcher le premier au village
(La fortune ayant basse et treshault le courage)
Que second à la Cour (comme disoit Cæsar)
Où la vie et l'honneur sont en plus grand hazard?
Arriere donc, plaisirs, pompes desordonnees,
Delices, passetemps, joyes empoisonnees,
Et tous les vains esbats qu'une court peult donner!

» Je veux, comme un Timon, telle vie mener
Que, dans la Thebaïde ou la chaude Lybie,
Tant d'hermites menoient; ô tresheureuse vie
Qui fait cognoistre DIEU, et qui, distraitte, fait
Le Philosophe grand et le Poete parfait!
O tresheureux, qui docte, en son esprit resonde
Les miracles cachez et merveilles du monde!

» Arriere, hypocrisie, inimitié, discors,
Fraudes, ambitions, envie, et faux-rapports!
Arriere, ennuis sucrez de joye tost passee!
Je veux tourner en DIEU mon cueur et ma pensee,
N'avoir seul qu'un beau livre et mile beaux discours,
Qui ma libre pensee entretiendront tousjours.

» Je ne veux plus manger chose qui ait eu vie;
Les lettres, et les arts, et la philosophie
Seront mes Passe-temps, et prendray mes esbats
A contempler tout seul l'univers hault et bas,
A voir dans un papier toute la terre entiere,
A voir les corps du ciel enclos dans une Sphere,
A prevoir l'advenir par mil Signes certains
Que par les animaux Dieu demonstre aux humains :
Sçavoir l'Astrologie, où souvent je m'encline,
Lors que, d'un art subtil, à part moy j'imagine
Les secrets de Nature et de tout l'Univers,
Que, mesurant les Cieux, les Terres, et les Mers,

Eslever mon esprit jusqu'au sein de Dieu j'ose.
O le plaisir que c'est d'éplucher telle chose
Cognue à peu de gens, et, d'un esprit profond,
Contempler les secrets qui dans le ciel se font !
De voir qui fait rougir les sanglantes comettes,
D'où s'engendrent les vents, d'où les nues sont faittes !

» Sçavoir quelle raison fait la Lune faillir,
Quelle cause contraint le Soleil de pallir,
Qui fait bigarrer l'Arc, qui cause le Tonnerre,
Qui fait mouvoir par fois le ventre de la Terre !
Sçavoir quel est le cours des Astres, qui sont ceux
Qui sont les plus hastifs, et les plus paresseux !
Sçavoir quel est d'iceux l'harmonie et la routte
Qu'ils tiennent en ballant ! sçavoir dequoy la voute
Des Cieux est composee, et quel esprit soustient
Le corps de l'univers, l'anime, et l'entretient !

» Sçavoir quels astres sont immobiles et fermes,
Et quel ne le sont pas ! sçavoir qui sont les termes
De la mer Oceanne, et pourquoy, si souvent,
Elle a dessus le dos la tempeste et le vent !

» O le plaisir que c'est, ayant au poing un livre,
De se perdre en un bois, et, de tous soings delivre,
D'ainsi philosopher, au pris des maux cuisans
Qui dechirent les cueurs des pauvres courtisans !

» Je veux donc, pour mener au Village une vie
Telle qu'un grand Roy mesme y doit porter envie,
Au village où l'on vit, comme on meurt chacun jour
En ce faux labirinthe et chimere de Cour,
Fuir la Cour, et choisir le bel air du Village,
A fin de m'egarer de bocage en bocage,
De costaux en costaux, de rocher en rocher,
Et, quand je seray plus à loysir, de pescher

Le poisson à la ligne, et veux que la grand'paume,
L'harquebuse, et les champs, me soient plus qu'un Royaume.

» Quel plaisir est-ce, aux champs où semble que le jour
Soit plus clair, et plus beau, et moins court qu'à la Cour,
De jouïr du Printemps, de voir faire aux tourtr'elles
Et leurs nids, et leurs chants, et leurs amours fidelles,
D'ouïr du Rossignol la fredonnante voix,
Le chant d'autres Oyseaux qui caquettent aux bois,
Le chant de la Bergere, et son amour rustique,
Voir des mouches à miel la gente republique,
Voir le vert et l'azur, et des bois et des eaux,
Voir d'Automne et d'Esté meurir les fruits nouveaux,
Les bleds, et les raysins; de voir, en son Ménage,
Le bestail retourner, au soir, du pasturage!

» Quel plaisir, en hyver, de voir l'Autour en l'air,
Le Faucon par riviere ou par les champs voller;
Suivre un liévre à force, ou prendre, quand il nége,
Mil oyseaux à la glus, quelque beste au piege,
Detracquer, et tirer; et quel plaisir d'enter,
Jardiner, cultiver, labourer, et planter,
Railler les bonnes gens, voir retailler la vigne,
Presser haye, ou fossez, ou fruittiers à la ligne!

» Quel plaisir, dis-je, au pris de tant d'ingrats travaux,
Ausquels les Courtisans sont duits comme chevaux,
Ou comme asnes au bast, ou bœufs à la charrue!

» Sorton donc de ces lieux où le travail nous tue.
Fay toy sage à mon dam, et pren pitié de toy,
Car quant à toy, tu dois prendre exemple sur moy,
Quitter la Cour venteuse, et par vertu meilleure,
Ton habit Courtisan secouer de bonne heure,
Renvoyer peu à peu le vice qui, riant,
Entre tousjours chez nous, et s'en part en criant,

Oublier tout aux champs, car quel dueil le colere
Auroit de n'y tancer, de n'aymer l'adultere?
Quel dueil l'ambitieux de n'y plus commander,
Et l'avaricieux de ne plus demander?

» Retiron nous ensemble, à fin que, charitables
Aux pauvres, nous soyons à chascun secourables,
Car d'appaiser mutins, deffendre l'oppressé,
D'appointer mil procés, consoler l'offensé,
Visiter prisonniers, faire garder Justice,
Soustenir l'orphelin, sera nostre exercice.

» Sur tout, n'oublie DIEU que tu dois requerir,
Mais, aiant bien vescu, appren à bien mourir,
Et sois sobre de vins, d'habits, et de viande.

» Quant à moy, je cognoy ma faulte si tresgrande,
Qu'accuser je n'en dois que mes desirs et moy.
Tout Courtisan ne doit se plaindre que de soy,
Veu qu'aucun ne m'a fait tant d'outrage à ma vie
Que je m'en suis causé par ma propre follie
(Laquelle cherche ailleurs que chez moy mon larron),
Veu qu'à moy j'ay esté plus cruel que Neron,
Voire plus ennemy. C'est raison qu'on endure
Le coup que par son glaive à soy-mesme on procure.

» Digne est celuy d'honneur qui mesprise en son cueur
Un Royaume, un Empire, et de soy est vainqueur.

» Mais qui suit la Cour jeune, et vainc ses desirs mesme,
Cestuy est digne encor de gloire plus suprême,
Qui son conseil et soy mesprise, et cognoist bien,
Car le meilleur Conseil est le mespris du sien.
» Adieu doncques la Cour, où tout malheur abonde,
La farce, et moquerie, et la fable du monde!

Adieu Cour, puis qu'en toy aucun ne peult de soy
Ny de toy se fier, à cause que chez toy
Le passé est passé, le present trop tost coule,
L'advenir trop tard vient, et que tu as la boulle
De fortune empruntee, et qu'en un jour tu faits
Les plus grands trebucher, et puis tu les refaits !

» Adieu la Cour, de tous la commune merveille,
Où le Cueur, et les pieds, et la langue, et l'oreille,
Avec l'œil ne sont las, ny saouls, de desirer,
D'aller, d'ouïr, de voir, et tousjours murmurer !
Adieu Cour, puis que tous se plaignent et lamentent,
Tous soupirent chez toy, et nuls ne se contentent,
Tous meurent en vivant, et s'enterrent tous vifs !
Adieu Cour, puis qu'à tous liberté tu ravis !

» Adieu, puis que chez toy le paisible on desprise,
Que le seditieux on loue et favorise,
Le riche on enrichist, le pauvre on appauvrist,
Que du fol on se sert et du sage on se rit,
Qu'au traistre et au tyran on donne recompense,
Qu'on poursuit le loyal dont l'on a deffiance,
Qu'on punit l'innocent ! adieu, puis que tousjours
On y fait ce qu'on doit et qu'on veult au rebours !

» Adieu, puis que chez toy la science est sottize,
La piaffe est vertu, sagesse couardise,
Mensonge est verité, justice cruauté,
Paillardise est honneur, et larcin loyauté;
Que brigandage est guerre et menage avarice,
Et qu'aujourd'huy, chez toy, l'on fait vertu de vice !

» Adieu, puis qu'avarice abuse les plus vieux,
Les prelats convoitise, orgueil l'ambitieux,
Rapports les grands seigneurs, les favoris rancune,
Les Princes flatterie, et tous, en fin, fortune !

» Adieu Cour, vray Proté qui se change et deçoit,
Vend le droit pour l'envers et l'envers pour le droit;
Vray' éponge d'Alcine, adieu, qui prend sans rendre,
Fasche sans consoler, et derobe sans prendre,
Qui accuse sans plaint, donne arrest sans ouïr !

» Adieu Cour, puis qu'en toy aucun ne peult jouïr
Sans trouble d'aucun bien, de grandeur sans offense,
Sans reproche d'honneurs, de bien sans conscience,
Ny de repos sans peur, ny de paix sans discord,
Ny d'amour sans soupçon, ny de vie sans mort !

» Adieu Cour, qui nous fais devorer aux affaires,
Qui promés sans tenir, fais servir sans salaires,
Aydes pour faire choir, tends tes glus pour happer,
Qui ris pour mordre expres, et semons pour tromper !

» Adieu Cour, qui emprunte, en ce temps où nous sommes,
Affin de mesurer les merites des hommes
(Non selon la valeur, mais selon la maison)
L'aune d'opinion, et non pas de raison;
Qui fais bruler sans feu, qui fais voler sans ailes,
Le moulin sans eau moudre, et naviguer sans voyles !
Adieu Cour, qui nos biens aux medecins depars,
Advocats, et flatteurs, et les mets en trois parts !

» Adieu, puis que celuy qui chez toy fait demeure
Est le plus asseurè qui moins sur toy s'asseure;
Qui t'ayme est mal traicté, qui te suit fourvoyé,
Qui te gaingne perdu, qui te sert mal-payé,
Aveugle qui te voit, abusé qui te hante,
Et le plus mal-content celuy qui te contente !
» Adieu Cour, puis qu'en rien ne servent les biensfaicts,
Services, ny festins, ny presens qu'on t'ayt faits,

Ny fables qu'on t'ayt dit, ny amour qu'on te porte,
Ny foy qu'on ayt en toy, ny raisons qu'on t'apporte !

» Adieu Cour, puis qu'heureux sont ceux qui en sont hors,
Qui en peuvent sortir sains d'esprit et de corps,
Sans goutte, ny gravelle, ou micraine à la teste,
Sans avoir en l'ouye une sourde tempeste,
Sans neige sur le chef, sans mauvaise couleur,
L'esprit sans passions, et le corps sans douleur !

» Adieu Cour, où l'on passe en vices la jeunesse,
En soucis l'aage meur, en plaintes la vieillesse !
Adieu Cour, puis qu'en toy n'y a autre deduit
Que de trotter le jour et de jouer la nuit,
Se mocquer de quelqu'un, leurer quelques novices,
Conter quelque nouvelle, et songer nouveaux vices !

» Adieu, puis qu'aucun n'est qui peust vivre avec toy
Car s'il vange une injure il offense le Roy,
S'il la taist son honneur; s'il ne rit, ou visite
Ses amys, on le dit superbe ou hypocrite;
S'il les voit bien souvent, il est soudain noté
Ou d'indiscretion ou d'importunité;
Puis qu'aucun n'est, chez toy, sans default, ny sans note,
Ny sans mais, ny possible, aucun qui n'ayt marotte !

» O Cour, peu courte à moy ! ton Courtisan, ô Cour,
Te conjure à jamais, et veult fuir ton sejour !
Contre toy donc, ô Cour ! je proteste, et te prie
De ne pretendre plus nulle part à ma vie,
Puis qu'esperer de toy rien ne veux et ne doy,
Et que je ne pretens nulle chose de toy.

» Je t'incague à jamais, ny veux qu'en nulle sorte
Le souvenir de toy bucquer vienne à ma porte;
J'ay mis fin à mes maux, fi d'espoir et du sort !
Car apres mil perils je veux ancrer au port. »

Ainsi ce Courtisan, avec larmes non feintes,
Plaignoit le temps perdu, et degorgeoit ses plaintes,
Dont les graves accens eussent meu les Lyons,
Voire mesme le Roc soubs lequel nous estions.

M'ayant de ses discours remply doncques l'oreille,
Et reveillé l'esprit de pitié et merveille,
Je le jugeay ensemble heureux et malheureux :
Heureux d'estre sauvé d'un gouffre dangereux,
Malheureux que le temps, et non pas sa prudence,
Luy avoit amené l'ordre et la repentance.

Mais ses dicts et sanglots, dans mon oreille entrez,
Et depuis, dans mon cueur si bien caracterez,
M'esmeurent tellement et d'horreur et de crainte,
Que de laisser la Cour ma raison fut contrainte,
Aymant mieux honorer mon petit Bondaroy
(Que, Chastelain, je tiens en hommage du Roy),
Me pourmener au bord de ma petite Essonne,
Qui mes vers et mon nom desja desja resonne,
Que si chez ceste ingratte on me voyoit r'entré,
Indigne d'estre dit Courtisan retiré.

(La Famine, ou les Gabaonites, 1573.)

JEAN-ANTOINE DE BAIF

Jean-Antoine de Baïf naquit à Venise, au mois de février 1532, d'après la correspondance de son père avec l'évêque d'Auxerre, et non pas en 1530, comme l'avance Ed. Fournier, à la suite de Scévole de Sainte-Marthe. Il était fils naturel de Lazare de Baïf, ambassadeur de François Ier, et d'une demoiselle de condition. La durée de l'ambassade ne dépassa pas 1533, date à laquelle il fut nommé Conseiller au Parlement. Il légitima son fils et le fit éduquer par les savants les plus distingués, comme Charles Estienne et Bonamy, pour les éléments de la langue latine, Ange Vergèce pour l'étude du grec. En 1540, Lazare de Baïf, nommé ambassadeur en Allemagne, emmena avec lui Charles Estienne et le jeune Ronsard, alors âgé de 16 ans, il confia son fils à Tussanus, ou Tussan, qui élevait dans sa propre maison des jeunes gens de tous les points de la province. L'année suivante, au retour de son père, Baïf passa sous la tutelle de Jean Dorat, qui vint s'établir chez Lazare de Baïf, dans le quartier de l'Université. Ronsard, âgé de 20 ans, ayant perdu dans ses voyages un temps précieux pour l'étude, résolut de se mettre aux langues anciennes et se fit compagnon de Jean-Antoine, avec lequel il se mit à étudier par émulation. « Nous ne pouvons oublier de quel désir et envie, dit Claude Binet, ces deux futurs ornemens de la France s'adonnèrent à l'estude; car Ronsard qui avoit été nourri jeune à la Cour, accoutumé à veiller tard, continuoit à l'estude jusques à deux ou trois heures après minuit, et, se couchant, reveilloit Baïf, qui se levoit et prenoit la chandelle, et ne laissoit refroidir la place. » Claude Binet ajoute que ce fut sous l'influence de Ronsard que se développa le génie poétique de Baïf. Mais il faut dire que le jeune homme tenait déjà de son père l'amour des Lettres : Lazare de Baïf, disciple de Budé, a laissé trois traités d'archéologie grecque et romaine, *De re vestiara*, *De re vascularia*, et *De re navali*, insérés dans les *Antiquités* de Grævius, plus deux traductions en vers de l'*Electre* de Sophocle et de l'*Hécube* d'Euripide, ainsi qu'un grand nombre

de poésies inédites. Il mourut en 1547, faisant son fils héritier de quelques terres en Anjou et de sa maison de la rue des Fossés-Saint-Victor. Ce n'était pas assez pour que Baïf pût se dispenser de recourir parfois à la générosité de ses amis, ou de solliciter les gratifications des Princes. *Les Amours de Méline* le firent protéger de Charles IX, qui le nomma plus tard Secrétaire de sa Chambre. Au commencement de 1584, il fit avec Tahureau un voyage à Poitiers, et s'éprit dans cette ville de la sœur de Marie, que son compagnon chanta sous le nom d'*Admirée*. De cette passion, qui le fit soupirer trois ans, naquirent les *Amours de Francine*, pendants des *Amours de Méline*, celles-ci imaginaires. En 1558, il se rendit au concile de Trente et descendit en Italie, où il fut heureux de visiter cette Venise qu'il avait quittée étant encore au maillot...

Les troubles du royaume firent perdre au poète les ressources qu'il tirait de ses biens d'Anjou; mais les libéralités de Charles IX le tirèrent d'embarras. Ce fut vers cette époque (1567) que Baïf conçut l'idée d'une Académie de musique, en compagnie du compositeur Thibault de Courville. On sait que le poète fut un des premiers qui mesurèrent le vers à l'antique. Il crut encore indispensable de modifier l'orthographe en représentant les longues et les brèves par des signes de convention. Il entendait ainsi obtenir une alliance plus étroite de la musique et de la poésie. Baïf et Thibault de Courville adressèrent donc une requête à Charles IX, avec un projet de règlement, qui se retrouve dans le tome VI de l'*Historia Universitatis parisiensis* (1665-1673) de du Boulay. Le roi leur accorda des Lettres Patentes en novembre 1570; il accepta le surnom de protecteur de *ladite Académie* et de *premier Auditeur d'icelle.*

Henri III, à l'exemple de Charles IX, voulut que la cour eût en vénération cette première académie de musique et de littérature. Il l'honorait de ses visites et rendit le poète titulaire de « certaines confiscations, note Colletet fils, qui procuraient à Baïf le moyen d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les savants de son siècle et de tenir bonne table ». Vers 1576, dit d'Aubigné, ce fut dans le cabinet même du roi que se tinrent régulièrement deux fois par semaine les séances de l'Académie. Le P. Ménestrier ajoute que l'on vit même rue des Fossés-Saint-Victor un commencement d'opéra. Enfin, outre les princes et les seigneurs de la cour, se rencontraient là Amadis Jamyn, qui prononça plusieurs discours philosophiques, Pibrac, Ronsard, Desportes et Du Perron. On pense que l'Académie se dispersa vers 1584, lors des guerres civiles, après plus de vingt ans d'existence.

Baïf mourut le 19 septembre 1589, d'une douloureuse maladie qui le torturait depuis l'âge de 40 ans et qu'il tenta d'oublier en

composant les *Mimes*. Les épigrammes ne manquèrent pas au fondateur de l'Académie de musique; Henri III dut même le défendre contre les jaloux, et sans doute le poète s'adresse-t-il à l'un d'eux dans la longue invective que nous empruntons aux *Euvres en rime*.

Baïf laissait un fils, Guillaume, si curieux de tout ce qui intéressait la gloire de son père, dit Colletet, qu'il rechercha avec le plus grand soin le *livre d'institution* de l'Académie, que le fils naturel de Desportes avait vendu à un pâtissier. Il n'en put retrouver que quelques feuilles. Il a publié un factum plein de détails précieux, intitulé : *Le Faict du procez de Baïf contre Frontenay et Montguibert*. Ed. Fournier l'a reproduit dans le tome VIII de ses *Variétés Historiques et Littéraires*.

Bibliographie. — *Le Tombeau de Marguerite de Valois, royne de Navarre, faict premierement en distiques latins par les trois sœurs princesses en Angleterre, depuis traduits en grec, italien et françois par plusieurs excellents poëtes de la France...*, Paris, 1551 (44 quatrains de Baïf, avec une imitation d'une ode latine de Dorat une épitaphe de la reine de Navarre); — *Le Ravissement d'Europe*, Paris, 1552; — *Les Amours de* J. Ant. de Baïf, Paris, 1552; — *Quatre Livres de l'Amour de Francine*, Paris, 1555; — *Chant de joie du jour des espousailles de François roi daufin et de Marie royne d'Ecosse*, Paris, 1558; — *Le premier des Météores de* J.-A. de Baïf, Paris, 1567; — *Le Brave, comédie*, Paris, 1567; — *Imitation de quelques chants de l'*Arioste *par divers poëtes françois* (suite de *Fleurdépine*, par Baïf); — *Euvres en rime de* Baif, 1572-1573 (4 tomes in-8 avec chacun un titre différent : 1° *Euvres en rime*; 2° *Les Amours*; 3° *Les Jeux*; 4° *Les Passetemps*); — *Complainte sur le trespas du feu roy Charles IX*, Paris, 1574; — *Etrènes de poézie fransoèze an vers mezurés... Les Bezognes é jours d'Eziode, les vers dorés de Pitagoras. Anségnemans de Faukilidés. Anségnemans de Naumache aus filles à marier...*, Paris, 1574; — *Complainte sur le trepas du feu Roy Charles IX*, Paris, 1574; — *Priéres*, s. l. n. d.; — *De Perfectione et Adventii Henrici, regis Polonorum Augusti, in regnum suum*, Paris, 1574; — *Premiére salutation au roy sur son avenement à la couronne de France*, Paris, 1575; — *Seconde salutation au roy entrant en son royaume*, Paris, 1575; — *Epistre au roy sous le nom de la royne sa mere, pour l'instruction d'un bon roy*, Paris, 1575; — *Les Mimes, enseignements et proverbes*, Paris, 1576; — *Carminum* Jani Antonii Baifii *Liber I*, Paris, 1577; — *Vers recités, en musique, devant le roy, au festin de Messieurs de la ville...*, 1578; — *Eglogue latine et françoise, avec autres vers*, Paris, 1578 (avec Dorat et Nuisement); — *Les Mimes*, (2 premiers livres), Paris, 1581; — 1597, augm. des 2 derniers; — id., Tolose, 1608, 1612, 1619; Tournon, 1619;

— *Traité de l'Imagination* (trad. en prose du latin de Pic de la Mirandole), Paris, 1557; — *Advertissement saint et chretien touchant le port des armes* (trad. du lat.] de Jacques Charpentier, Paris, 1575. Pour les œuvres inédites, cf. Du Verdier et La Croix du Maine; Becq de Fouquières; Marty-Laveaux.

Réimpressions : Becq de Fouquières, *Poésies choisies, suivies de poésies inédites*, Paris, 1874; — *Les Mimes, Enseignements et Proverbes*, Paris, 1880, publiés par Prosp. Blanchemain. — Marty-Laveaux, *Œuvres en rime de* J.-A. de Baïf, Paris, Lemerre, 1881-1890, 5 vol. in-8°. — Auguste Bailly, *Rev. d'Hist. littér. de la France*, 1904, *poés. inéd. de* J.-A. de Baïf.

A consulter. — Scévole de Sainte-Marthe, *El. des Hommes Illustr., trad.* Colletet. — D'Aubigné, *Hist. Univers.* II, XX. — Estienne Pasquier, *Recherches de la France.* — Abbé d'Olivet, *Prosodie.* — Sauval, *Hist. de Paris*, II, 504, l. IX. — Goujet, XIII, 340. — Beauchamp, *Rech. sur le Théâtre franç.*, I, 436-439. — Félibien, *Hist. de Paris*, II, 1112. — Nic. Camusat, *Mélang. hist. de* 1390 *à* 1580, Troyes, 1619. — Sainte-Beuve, *Tabl. de la poés. franç. au* XVI^e *siècle.* — G. Sand, *Hist. de ma vie*, VI, 105. — Rev. Retrospective, I, 102. — Hauréau, *Hist. litter. du Maine*, Paris, 1843-1852, III. — Jal, *Dict. crit.* — Ph. Chasles, *la Poés. franç. au* XVI^e *siècle.* — Du Boulay, *Historia Universitatis Parisiensis.* — H. Nagel, *Vie de Baïf* (*Arch. Hist.*, tomes LX et LXI). — Augé-Criquet, *La vie, les idées et l'Œuvre de Baïf.* — Francis Wey, *Hist. des révol. du langage en France ;* — E. Fremy, *l'Académie des derniers Valois*, Paris, 1887. — D^r Guignard, *Jean-Ant. de Baïf* (*Rev. de la Renaissance*, 1904). — Ed. Fournier, Becq de Fouquières, Prosper Blanchemain, Marty-Laveaux, op. cit. — Fred. Lachèvre, *Poes. Libr. et Satyr.* — Maurice Allem, *Anth. Poèt. franç.* XVI^e *siècle*, t. II. Librairie Garnier.

A MONSIEUR BRULARD

SECRETAIRE D'ESTAT

Brulard, qui vas brullant en ton âme severe
De l'amour du vray bien, qu'elle hausse et revere
Comme elle abat le vice, excuse mon erreur,
Où jeune me força l'aboiante fureur
D'un pervers médisant. Si ma nature douce
S'aigrist par le courroux enflammé qui me pousse,
M'en soit donné pardon. L'injure telle étoit
Que n'ay peu la vanger comme elle meritoit.

Donc, trop douce Deesse, encor d'un tel outrage
Tu contiens en tes flancs la vengeresse rage
Contre ton blasphemeur, qui vomit son venin
De son infette bouche, osant ton cœur benin
Enflammer d'un courroux, que le méchant appreste
Pour froisser de mes traits son execrable teste !
Puis que ce desloyal, offençant mon honneur,
A osé de ma vie empescher le bon heur,
Armons-nous contre luy. Si quelqu'autre fois, basse,
Rampant d'un humble train, ô Muse, de ta grace
Tu as ceint mon doux front de myrte gracieux,
Sus, sus ! éleve-toy d'un pas audacieux,
Démarche gravement, enfle toy toute d'ire,
Du creux de tes poumons ta voix grondante tire,
Vien, d'if et de cypres un chappeau torticer,
Fais-en mon poil rebours horrible herisser;
Et puis que luy, premier, de cette aigreur premiere
Ose bien dépiter ta douceur coustumiere,
Fay qu'il sente combien d'un Poëte irrité
Peut le felon courroux justement depité;
Fay qu'avec tel effet en vers irez je chante,
Indigné justement, la trahison méchante

De ce traistre cruel; que, s'ayant en horreur
Pour son lasche forfait, chagrin en sa fureur,
Repentant de son tort, soy-mesme il se punisse,
Criminel et bourreau de son enorme vice.
Il m'a donc outragé, le traitre, s'efforçant
Souiller de son venin mon honneur innocent!
Il a donc bien voulu noircir de ma jeunesse
Par un blasme songé l'innocente simplesse!
Il a doncque taché d'abbattre et de troubler
Mon bruit et mon repos, et ma vie combler
(Si le meschant l'eust peu) de honte et de detresse!
Qui veut blesser autruy, le premier il se blesse.
Tout ce qu'il brasse à tort contre moy de méchef
A bon droit recherra sur son parjure chef;
Sur sa méchanceté luira mon innocence;
Mais en luy, seul témoin de sa propre méchance,
Un regret, luy rongeant la moëlle en ses os,
Ne luy laschera prendre un moment de repos.
Dessous deux yeux meurdris, en face marmiteuse,
Quelque part qu'il se monstre, une paleur plombeuse
Monstrera que son cœur enflé de trahison
Se paist incessamment d'une aveugle poison;
Monstrera devant tous que par sa calomnie
Il tâchoit voir ma vie honteusement honnie,
Controuvant ce méchef mechamment contre moy;
Mais moy (qui sçay mon cœur autant juste, que toy
Tu sens le tien meschant) je veu mon innocence
Estre vue de tous; je veux que ta méchance
Te face chagrigner ton visage blesmi,
Ainsi justifi par toy, mon ennemi.

Ennemi que je hay d'une haine si forte
Que plustost le Soleil sa matinale porte
Pour éclaircir les cieux sur les Gades sera,
Où l'Aube se declost, le jour se couchera;
Et plustost le lyon cessera de poursuivre

Le daim fuyart; plustost en alliance vivre
Se verront sous un tect les brebis et les loups,
Qu'en-contre ce Mastin j'appaise mon courroux.

Ce Mastin, aboyeur de mon entiere vie,
Grincetant de ses dents escumeuses d'envie,
Traistrement, contre moy, bava sur mon renom;
Et j'ay en tel dédain son execrable nom
Que j'aurois en horreur de ma bouche le dire.
Comment pourroy-je donc devant tes yeux l'écrire,
O Muse, et te souiller d'un nom tant odieux?
Or, Mastin soit nommé ce méchant envieux;
Toutes ces maudissons contre Mastin jettees
Les sente mon haineux à son chef souhettees,
Et sous le nom Mastin j'entende le méchant
Sur qui j'enten vomir ce maugreable chant.

O ciel! ô mer! ô terre! ô beau jour! ô nuit brune!
O deux flambeaux de l'an, toy Soleil, et toy Lune!
O vous, astres ardents, luminaires des cieux!
Vous, la troupe plus grande, ô redoutables Dieux
Des celestes manoirs! ô vous, les populaires
Des Dieux superieurs : Faunes, Satyres, Laires,
Race des demi-Dieux! ô forests! ô ruisseaux!
O vous, Nymphes des boys! ô vous, Nymphes des eaux!
Oyez, oyez ma voix; çà, prestez vos pensees
A mes aspres fureurs justement eslancees;
En tant qu'il est en vous, permettez avoir poix
Et mon vengeur courroux et ma valable voix!

O vous, Dieux infernaux, Princes des peuples palles,
Dieux et Nymphes d'en-bas, de qui les ondes sales
Tournoyent, emmurans les manoirs tenebreux!
Toy, plein de dueil, Cocyt; toy, Phlegeton souffreux;
Lethe, palud d'oubli; Stige treshonnoree,
Stige, qui n'est jamais des Dieux en vain juree :

Venez de vos enfers à ce joyeux festin:
A vous, j'immole à vous ce devoué Mastin,
Ce Mastin execrable à vous je sacrifie;
Cà, faittes que mon vœu non vain se ratifie;
Faittes que ce méchant, de malheur accablé,
Le sente sur son chef grievement redoublé!

Tandis que mon courroux et ma douleur ensemble
Maudissent en mes vers ce condamné qui tremble,
Sentant son damnement, venez, bourrelles Sœurs,
En vos mains secouez vos fouets punisseurs;
En vos mains brandissez vos torches petillantes;
En vos testes grouslez, vous, couleuvres sifflantes;
De vos flambeaux puans ses yeux esblouïssez;
De vos fouets sifflans ses joues depecez!
Quoy qu'il face ou qu'il soit, soit que le jour rayonne,
Ou les astres au ciel, que vostre horreur l'étonne,
Tousjours vous rencontrant soit de vous tourmenté,
Devant ses yeux tousjours son tort representé
Luy remorde son cœur; accompagnez sa vie,
De vos tristes hideurs sans relasche suivie;
Talonez-le sans fin, suivez-le pas à pas,
Prendre ne luy laissez ne repos ne repas,
Sinon en tant qu'il puisse estre icy miserable
Pour fournir en partie au tourment deplorable
De son lasche forfait, par ses tant griefs malheurs,
De mes yeux ennemis faisant couler des pleurs,
Mais des pleurs tresheureux, de moy plus souhettables
Qu'autre ris le plus doux; pleurs, ô pleurs delectables!
Ce jour marqué de blanc bien-heureux me sera,
Et par ces plaisans pleurs d'aise me comblera.
Non, non, que pour ces pleurs ma haine j'assouvisse;
Non, non, que ma rigueur pour ces pleurs amollisse;
Non, que pour ses ennuis meu par force à pitié
Je lasche en rien les nerfs de mon inimitié,
Qui, obstinee en moy, non, quand de main haineuse,

(Comme un Athlete fit en la luitte saigneuse)
Son cœur encor mouvant de son ventre arraché,
J'aurois enragément en mes dens remaché,
Ne se souleroit pas; non, si nomme Tydee,
De son haï cerveau sa teste ayant vuidee,
J'avoy soulé ma faim : pour ce maudit repas
La faim de ma fierté ne se souleroit pas !

Tandis que les Daulphins, dans les ondes sallees,
Les cerfs repaireront aux arbreuses vallees,
Tant que le ciel flammeux sa grand'masse roura,
Encontre toy, Mastin, ma fureur ne mourra,
Soit que premier je meure ou que premier tu meures,
Si, m'envoyant premier aux obscures demeures,
La Parque detranchoit la toile de mes ans,
Ces jours à moy derniers me seroient bien plaisans,
Tant te voir me déplaist, ne fust que je creindroye
Que mon trespas premier te donnast quelque joye
Qui me pourroit causer, voire aux enfers là bas,
Trop plus de crevecœur que cent mille trespas.
Mais, si premier je meur, ma rancune enragee
Dans l'estang oublieux plongee et replongee,
Pour tous les flots Lethois n'ira pas en oubly;
Ou soit que dans mon lit, d'une fievre affoibly,
Ou soit que par le fer d'une mort violente,
Ou soit que, perillé d'une ondeuse tourmente,
Je quitte la clarté de ce jour gracieux,
Ossu hideusement, tousjours devant tes yeux
Je me presenteray. Mais si je doy survivre
Ta malheureuse fin, si ma Parque doit suivre
Ton trespas desastré, puisse le triste cours
De ces malheurs brouiller les ombres de tes jours,
A fin qu'icy vivant mes yeux rians je paisse
Des maux que je te voue, et de ceux que je laisse,
De plus de maux encor te voyant tormenter
Que mon esprit troublé n'en sçauroit inventer.

Les élements dépits puissent contre ta vie
Conjurer, conspirans, une immortelle envie;
Ton heur soit empestré d'innombrables ennuis;
Tous te puissent nier leurs desirables fruits;
La Terre, sous tes piés, sans relasche tremblante,
D'une eternelle peur ton repos detroublante,
Te face tremblotter, douteux qu'entrebeant
Elle ne t'engloutisse en son gouffre effroiant;
Parmy l'air orageux, sur ta poureuse teste
Se traine horriblement une longue tempeste,
Te menaçant ta mort, et te brouille le sens,
Quand, par toy condamné, coupable, tu te sens
Avoir, pour ton forfait merité, non pas une,
Mais mille et mille morts! La peur est importune
A qui se sent coupable; où qu'il fuye, caché,
Le criminel attend le fruit de son peché.

Tremble tousjours, Mastin; où que ton œil s'élance,
Pense y voir les apprests pour punir ta méchance;
Soit qu'un acier tranchant tu avises driller,
Crain qu'il ne soit voué pour dans toy se souiller;
Soit qu'un feu dedans toy ardre un peu grand se voye,
Crain que pour te brusler vengeur il ne flamboye;
Soit qu'un fleuve profond tu voyes tournoyer,
Crain qu'il roulle ses flots pour dedans te noyer;
Soit qu'un tombereau tourne, encroûté tout de boue,
Crain que pour te traisner au supplice il ne roue;
Soit qu'un chesne sur toy se branchoie, étendu,
Crain que pour tes meffaits tu n'y soyes pendu!

Tout te soit plein de pleur, tout te puisse déplaire:
La clarté du Soleil, Mastin, ne te soit claire;
La lune ne te luise, et les astres des cieux,
Par la plus claire nuit, se cachent à tes yeux;
Et le beau te soit laid, et la lumiere obscure,
Et le miel te soit fiel; du Printems la verdure

Te soit un triste hiver; le gazouil des ruisseaux
Te donne autant d'horreur que les ravines d'eaux;
Des mignons oisillons le gringoté ramage
Sous un beau jour poignant t'effroye le courage,
Comme te l'effroieroient, au soir le plus ombreux,
De mille chahuans les cris mal-encontreux !

Nu de biens, nu d'amis, banny, pauvre, malade,
Revestu de haillons, d'huis en huis, ta passade
Puisses-tu mandier; puisses-tu, quemandant,
Au plus gelant hiver, tout un jour, attendant
Pour un morceau de pain craquer la dent tremblarde;
Ne puisses-tu trouver qui benin te regarde;
Nul, ou soit homme ou femme, ait de ton mal pitié :
Telle soit contre toy de tous l'inimitié !

Puisses-tu malheurer en ta fortune trouble,
De moment en moment ton ennuy se redouble;
Soit, soit tousjours ton corps de douleurs tourmenté;
Soit, soit tousjours ton cœur de dueil agravanté;
Plus que les jours tardifs, des nuits les tristes ombres
Te puissent encombrer, et, plus que les nuits sombres,
Puissent les jours ombreux pires maux atreiner,
Qui puissent, rengregez au double, te genner !

Le sommeil point ou peu sa molle aisle tremousse
Dessus tes yeux meurdris, mais si sa force douce
Te les charme par fois, Morfé te face voir
Les songes plus hideux qu'il pourroit émouvoir :
Mille meurdres cruels, mille monstres horribles,
De Scylles mille effrois, mille Harpi' terribles
S'offrent devant tes yeux, mille fantosmes d'os,
Par l'huis le moins obscur te troublent ton repos !

Sois-tu chetivement languissant, miserable,
Mais ne soit ta misere envers nul deplorable;

Plus tu seras chetif, plus ta chetiveté
Gaigne de mal-talent sur ta méchanceté;
Et bien que tes ennuis d'heure en heure s'accroissent,
Bien que se rengreger tousjours ils apparoissent,
Nul, tant soit-il benin, ne voye ta langueur
Qu'encor il ne te juge à plus grieve rigueur !

Souvent de mort la cause à tes yeux se presente,
Mais le moyen de mort à ton besoin s'absente;
Ta vie, outre ton gré retenue au dedans,
Tes sens par force anime à mourir pretendans;
En fin, l'esprit chagrin, pour t'arracher la vie,
S'estant fort debattu dans ton cœur plein d'envie,
Laisse tes membres, las d'un long tourment trainé,
T'ayant ains que partir cruellement gesné !

Dessous desastre tel (et les Dieux le voulurent),
De ta mere, Mastin, les tristes couches furent;
Nul astre qui rayonne avec heur et sans mal
Ne te favorisa ton trouble jour natal;
Ny Venus, dou-luisant, n'œillada ta naissance;
Ny le bon Jupiter, en paisible influence
Ne te guigna d'enhaut; le Soleil radieux,
La Lune aux crins d'argent, Mercure ingenieux,
En bon regard tournez alors ne t'eclairerent;
Mais bien Saturne et Mars contre toy conjurerent,
Brouillans de ta naissance, en leur plus tristes lieux
Et plus troubles regards, le moment ennuyeux;
Le jour que tu naquis, du ciel la torche claire,
(A fin que rien ne fust qui ne te fust contraire)
Obscure, s'ennublant d'un brouillas épessi,
Par ce morne sejour troubla l'air obscurci;
Voire, et lors que ta mere, apres maintes et maintes
Importunes douleurs et cruelles épreintes,
Son ventre déchargea de toy, méchant Mastin,
Son execré fardeau, sous tant triste destin,

Le nuit-volant hibou, d'une aisle malheureuse,
Vola sur ta maison, en voix malencontreuse,
Du plus haut de ton tect huant ton chant natal,
A tes jours avenir mortellement fatal.

Les Eumenides, lors, en leurs senestres salles
T'enlevant tout soudain, dans les eaux infernales
Plongerent tristement ton maudissable corps,
Du bourbier Stygien souillant tes membres ords;
Elles, te recueillant, de bave Cerberine
Et d'Hydrien venin te frottent la poitrine;
Elles, de lait chenin te venans alaitter,
D'une chienne te font les tetasses tetter.

Ce fut là de Mastin la premiere pasture,
De là, le nourrisson embut sa nourriture,
Pour après, contre moy, de sa maline voix,
Faire en vain éclatter les enragez abboys.

Elles, des vieux haillons des sepulchres osterent,
Et ses membres maudits dedans emmailloterent;
Elles les ont posez, en ce point revestus,
Au lieu de lit mollet, sur des cailloux pointus.

Apres avoir fini leurs tristes commerailles,
Qui passoient en tristeur les tristes funerailles,
Ne laissant aucun point du mystere sacré
Au naistre d'un enfant en la sorte execré :
Ja dressant leur retour, leurs torches enflammees
Contre ses yeux chetifs, elles ont allumees,
Par l'amere fumee issant de leurs flambeaux
Attirans de ses yeux deux larmoyans ruisseaux.
L'enfant né malheureux, meslant un piteux braire
A ses pleurs marmiteux, contre leur flâme amere
Se ridoit, renfrongné, quand l'une sœur des trois
Esclatta contre luy ceste devine voix

Que Clothon conferma, qui, despite, tournasse
En un rouillé fuseau une noire filasse,
Tandis que l'autre sœur son noir brandon puant
Sur la face à Mastin tousjours va remuant :

« POUR NE TARIR JAMAIS de larmes eternelles,
En toy nous esmouvons ces sources perannelles,
Te dressans un estat à jamais douloureux.

» Tor, malheureux fuseau, tor ce fil malheureux !
Croy, malheureux enfant, sous malheureux presage;
Croy pour estre la honte et l'horreur de ton âge;
Car, depuis que le ciel, en son bransle eslancé,
Tournoye ce manoir en rondeur balancé,
Et tant qu'il roulera la grand boule en son estre,
Sous sa voute il n'a peu, ny ne peut faire naistre
Un autre à meilleur droit en malheur plantureux.

» Tor, malheureux fuseau, tor ce fil malheureux !
Qu'est-ce qui, aujourd'huy, en trouble malencontre,
Pour ton naistre ennuyeux son horreur ne demonstre?
La Lune, ceste nuit, n'a t'elle pas deteint
En jaunastre palleur l'argentin de son teint?
Le soleil n'a-t'il pas plus grand horreur monstree
Que jadis, quand il vit, par l'inhumain Atree,
Le banquet inhumain à son frere appresté,
Reguidant au rebours et son char arresté
Et ses chevaux retifs? Les eaux, contre leur source
N'ont elles refloté d'une ondee rebource,
Et d'un bourbier soudain troublé leurs flots poureux?

» Tor, malheureux fuseau, tor ce fil malheureux !
Vi, en malheure né : Jupiter, qui t'appreste
Son tonneau de malheurs, le panche sur ta teste,
Et, prodigue à ton mal, les verse à grands monceaux,
Tournant la gueulle en bas du chetif des vaisseaux,

Qu'il a deux des deux pars, sur le sueil de sa porte,
Dont il puise ses dons, heurant en double sorte
Les humains, comme il veut, ou mal ou bienheureux.

» Tor, malheureux fuseau, tor ce fil malheureux !
Voicy, voicy venir la Pandore fatale,
Qui de sa boiste en toy ses pires dons estale,
Et des maux, par les dieux à l'envi derechef
Donnez, vient accabler ton detestable chef,
Pour malheurer les jours de ta chetive vie,
Qui de mort ne sera seulement qu'une envie,
Sans l'espoir des chetifs, seul confort doucereux.

» Tor, malheureux fuseau, tor ce fil malheureux !
Espoir fuira ta vie, et despoir, coste à coste
D'envie, dans tes flancs, soit ton importun hoste,
Qui leurs griffes dans toy à l'envi cacheront,
Et ton cœur, tenaillé par pieces, hacheront;
Toy, souffrant plus de mal qu'en sa negeuse roche,
Ne souffroit le larron du feu, qui au bec croche
De l'aigle fournissoit un poumon vigoureux.

» Tor, malheureux fuseau, tor ce fil malheureux !
Tant d'encombres divers, tant d'angoisses profondes
Ta vie engloutiront au gouffre de leurs ondes,
Qui, comme flots enflez s'entrepoussans de ranc
Battent, d'un rude choc, du navire le flanc
Plongé dans la tormente, ainsin, entrepoussees,
Troubleront coup sur coup tes liesses froissees;
Tant d'ennuis te suivront; ne crein non que tes jours
Par tels et tant de maux te puissent estre cours :
Assez et trop long temps vit celuy qui desire
La mort pour seul remede à son felon martyre,
Et, ne la trouvant point, se traîne, malheureux.

» Tor, malheureux fuseau, tor ce fil malheureux !

Voire à fin que tes maux, avecque ta meschance
Par le temps abolis, ne souffrent l'oubliance,
Un Poëte vangeur, à tes faits destiné,
Dans l'isle d'Antenor doit bien tost estre né,
Qui, traîtrement espoint de ta langue mal-caute
Encontre son honneur, par ton enorme faute,
Son courroux enflera contre toy, rigoureux.

» Tor, malheureux fuseau, tor ce fil malheureux !
Ce Poëte, offencé par ton malin outrage,
A grands flots contre toy va degorger sa rage,
Vengeant de traits portans sa vangeance et ta mort,
Pour ce qu'à son honneur tu tâchas faire tort;
Et ce Poëte, empraint telle marque en ta face
De ta meschanceté, que nul tems ne l'efface,
Muant en cri tragic son chanter amoureux !

» Tor, malheureux fuseau, tor ce fil malheureux ! »
Ainsi l'une des sœurs parloit, echevelee,
Hochant sa chevelure hideusement meslee
De sifflans coulevreaux, quand Clothon, arrestant
Son fuseau devallé, desja pirouetant
En terre le peson, de l'Eumenide folle,
Begayante en fureur, arresta la parole,
Et fit signe, bessant son venerable chef,
De quitter le Mastin en ce natal meschef.
Lors la bande s'empart, et là, s'empartant, laisse
De ses flambeaux cuisans une fumiere épaisse,
Qui, depuis ce destin en malencontre dit,
Et de cris et de pleurs comble l'enfant maudit,
Qui, maintenant fait homme, en mon ire obstinee,
Des Parques doit sentir vraye la destinee,
Mais, mais à son grand dam; si l'oreille des dieux
Ne dedaigne le vœu de mon chant furieux;
Si le pere des Dieux, quand il fit le partage
Des estats establiz en son grand heritage,

Engrava des trois sœurs l'avant-chanté destin,
Irrevocablement en œuvre adamantin,
Qui, fermement planté, fondé seur en sa place,
Ne craint le rude effort de rien qui le defface,
Ny des cieux desmembrez la cheute, ny la dent
Du tems qui domte tout, ny le tonnerre ardent;
Mais si de Jupiter la parolle promise
Rompue ne peut estre en son entier remise,
A ton dam, à ton dam, par mon vers irrité,
Sentir des Parques seurs la grieve verité,
Tu dois, tu dois, Mastin; à ton dam, sur ta teste,
Doit, selon leurs destins, se ruer ma tempeste,
Te forçant confesser, par tes maux, que ma voix
Aura contre ton heur assez et trop de pois.

Que tout cela d'ennuis, que les âges passees
Ont peu voir encombrer d'angoisses amassees
Les plus chetifs humains : tout cela de malheurs,
Qui les tirans Gregeois combla de tant de pleurs,
Se rue contre toy. La Tantalide race
Te quitte aux malheurtez que le destin te brasse;
Que les troubles tombez sur le sang Cadmien
Aupres de tes travaux ne semblent estre rien;
Ny tout ce que jadis, aux larmoyantes Scenes,
Dans les Tragiques jeux des sçavantes Athenes,
On vit representer, tiedes pleurs attirant
Par l'horreur des malheurs d'un peuple souspirant,
Pres tes maux ne soit rien ! La Deesse diverse
Si mallement ton heur abbattu bouleverse,
Au plus bas de sa roue enfondrant sans mercy
De ton vivre troubleux le destin obscurcy !

T'avienne, pour loyer de ton jangler infame,
Ce qui jadis avint au blasmeur de la femme
De l'Atride puisné; mais, pour ton dechanter,
Comme à luy ton malheur ne se puisse absenter !

Puisses-tu de tes doits tes saigneuses paupieres,
Repentant de ton tort, veuver de leurs lumieres,
Comme fit le mari de sa mere, à taston,
Qui ses aveuglez pas conduisoit d'un baston !
T'avienne, comme à luy, que tes veux execrables
Des Dieux soyent confermez sur tes fils miserables,
Lesquels, bien qu'innocens de tes commis forfaits,
Sur leur dos porteront et la peine et le fais !
Puisse autant dessur eux ta felonne priere,
Que sur le chaste fils d'Hippolite guerriere
Eut de cruel effet des trois le pire vœu
Que son pere luy fit de sa femme à l'aveu !
Tes fils ne soyent meilleurs que le Roy de Megare
Cogneut traistre son sang, en la justice rare
De son mesme ennemy, quand il perdit le crin
Qui luisoit en son chef fatalement pourprin !
Meilleur ne soit ton sang qu'au vieil tyran de Gnosse
Fut Ariadne, lors qu'en la tortueuse fosse
De son frere mibœuf le meurtrier reguidé,
Traistresse, elle sauva par le lin devidé !
Soit ton sang moins feal qu'à son pere Medee,
Par qui, folle d'amour, enleva l'or guidee,
La force de Jason, quand, avec l'estranger,
De son frere la mort elle put eschanger !
Quelle du violeur de la forest sacree
A Cerés, fut la faim, en ta gorge execree
Telle fin se campant, dans tes boyaux goulus
Engloutissent tes biens à tes enfans tolus !
Qu'en ta plus aspre faim, comme à l'aveugle guide
Des preux, par la coulombe, avolans par le vuide,
Les oyseaux importuns te souillent ton repas,
Ny prendre un repas sain ne te permettront pas !
Qu'en ta plus aspre faim, à fin qu'encor s'arreste
Le Soleil d'une horreur, un repas l'on t'appreste
De l'un de tes enfans, pour te souler, Mastin,
D'un et Thisætien et Terien festin !

Au lieu de l'escarlatte en ton dos, noircissante,
De ton bien triste dueil, une robbe se sente,
Avec pire meschef que Thesé n'éprouva
Quand, pour la voile rouge, une noire il leva !
Ainsi que le donteur de l'empenné Pegasse,
Qui, pour tascher plus haut que n'atteint nostre race,
Trebucha, renversé, renversé puisses-tu
Plaindre par ton orgueil tout ton heur abbattu;
Et, comme luy, boiteux, vagoit, rongeant son ame,
Solitaire, echevant son encouru diffame,
Par les chams Aliens : dans un desert recoin,
Banni, ronger ton cœur puisses-tu sans temoin !
Puisses-tu, forcené, courant de terre en terre,
Durant ta vie errer, pour ton absoute querre,
Comme un qui se souilla, domestic estranger,
Dans le sang maternel pour son pere vanger !
Quand tu voudras partir, ourdissant un voyage,
Chopant dessus le sueil, presentir le presage
Puisses-tu, d'un malheur, qui, au malheur eschu,
Ne quitte pres Pithon dans le chemin fourchu !
Au milieu de ta voye, une tempeste telle,
Et de pluye et de gresle, à grands flots te martelle,
Comme, par leurs destins aux nopces appellez,
Le porc et le Lyon noiserent, martelez !
Soit ton chemin troublé, comme estoit de Trœsene
Le dangereux passage à la ville d'Athene,
Devant que l'autre Hercule eut encor abbatu
Les monstres et brigans, montre de sa vertu !
Soyent tes hostes plus doux : Cercyon d'Eleusine,
Le Geant porte-masse, ou le courbepin Sine,
Ou Procruste tyran, ou le bourreau Sciron,
Qui les rocs mal-nommez diffama de son nom !
Si tu vogues en mer, un tempesteux orage
Face perir ta nef, et, du profond naufrage,
Les flots te vomissans de leur gouffre tiré,
A tard, ainsi qu'Ulys, te sauvent dechiré !

Ains qu'estre à bord poussé, la Carybde gourmande,
Qui, par trois fois le jour, dedans sa gorge grande
Avalle et revomist la fange de son eau,
Aux vagues rote encor ton englouti vaisseau,
Qui de Scylle à six chefs rasant la roche creuse,
Perde six matelots de ta chourme peureuse,
Toy restant, effroyé par sa monstreuse voix,
Qui de mille mastins entonne les abbois !
A ton tardif retour trouver, non moins brouillee,
Puisses-tu ta maison de tes biens despouillee
Que le Duc Itacois; mais ton lit paillardé
Comme à luy ne te soit chaste contregardé !
Telle ta femme soit que le mal-caut Egide,
Remonté des enfers, trouva sa Minoïde,
Qui, morte éperdument, de son beau-fils, à tort,
(Pour couvrir son forfait) brassa l'injuste mort !
Ou quelle à Prœte fut celle qui, desperante
De pouvoir mettre à fin son amour forcenante,
L'aventure appresta du monstre qui, Lyon
Devant, Chevre entre deux, derriere fut dragon;
Ou plustost quelle fut, au fils aisné d'Atree,
Ilion mis à sac, la race à Tyndaree,
Chaste ainsi puisses-tu et ta couche trouver
Et de mesme heur que luy par ton mal l'esprouver !
Un tel desir paillard suivant l'amour brutale,
Qui, pour se contenter, ait besoin d'un Dedale,
Ta femme aille eshontant, quel celuy qui toucha
La niepce du Soleil qui d'un monstre accoucha !
La race qu'elle aura nul trait de ton visage
N'aist trace, ny du sien, ains donne temoignage
Escrit dessus le front, du peu de chasteté
De sa mere paillarde, en son estrangeté !
Rien n'ayent tes enfans, rien qui de toy retienne,
Fors les cœurs qui tiendront de la meschance tienne,
A fin qu'en leur meschance, ô meschant malheureux,
Se venge meschamment ta meschance par eux !

Le grain que les sillons de ta sterile plaine
Prendront du laboureur penant de sueur vaine,
Ne proffite non plus que le grain, qui, grillé,
Fut aux chams d'Athamas en vain eparpillé !
De membres et de bras cloué sur une roche,
A clous adamantins, repaistre le bec croche
D'un aigle puisses-tu, d'un poumon renaissant,
Comme un qui sur Caucas gist, l'aigle repaissant !
Meur, meur d'une faim lente, en gesne autant cruelle
Que celuy qui, par trop aux parjures fidelle,
Prodigue de sa vie, en mespris de ce jour,
De ses captifs soldats empescha le retour !
Sois-tu vif escorché, comme le fol Satyre
Dont la fluste assaillit la Phœbienne lyre,
Qui, fleuve en Phryge, sourd des racines d'un pin,
Sifflant encor les plains de sa piteuse fin !
Sois-tu, comme jadis le trop chaste Theside
Entre ses fiers chevaux mal-croyans à sa bride,
Des traits l'enveloppans pelle-melle tiré,
Par ronces, par cailloux en lopins dessiré;
Et, comme par les chiens, dessous la nuit muette,
Mourut cruellement le coturné Poëte,
De leurs felonnes dens à l'envi detaillé :
Mastin, ainsi sois-tu des mastins tiraillé !
Et mourir puisses-tu, comme de Calliope
Le trainebois enfant, qui, par la folle troppe
Des Bistones, mourut en pièces detranché,
En torments inhumains, membre à membre arraché !

Mais quoy? cuiday-je bien pousser dehors les peines
Qu'en courroux je te voue, égalant en mes veines
La haine qui bouillonne, égalant la rancueur
Qui m'enfle contre toy de rage tout le cœur?

On ne conte de nuit les estoilles menues,
Quand les Zefirs de l'air ont balié les nues;

Le nombre on ne dit point, au renouveau, des fleurs
Qui les prez piolez bigarrent de couleurs.
Qui dira par les chams combien d'espis ondoyent,
Quand des dons de Cerés les campagnes blondoyent?
Et qui pourra les grains de l'arene sommer,
Que l'eau de l'Océan lave aux bords de la mer?

Tels et tant de malheurs, Mastin, je te desire,
A qui mille et mille ans ne pourroyent pas suffire
Pour d'ordre les nombrer; non quand j'aurois encor
Aussi puissante voix que celle de Stentor;
Non quand j'auroy de fer cent bouches et cent langues
Qui fissent tout d'un cri cent diverses harangues,
Pour desgorger dans moy mon courroux estouffé,
Portant de double acier l'estomac estoffé.

Tel soit le triste cours de ton malheureux vivre;
Tels ordres de malheurs se puissent entresuivre
Jusqu'à ta mort, chassans, par tourmens impiteux,
De son orde prison ton esprit despiteux!
Nul ne se trouve adonc, qui, comme aux autres, rende
A ton corps execré la mortuaire offrande!
Soit ton corps rebouté de la terre et du feu,
Veuf du dernier honneur qui aux moindres est deu!
Entre les loups gloutons pour ta charongne infette
Esparse par les chans soit une guerre faitte!
Les milans charongniers et les goulus corbeaux
Souillent leurs haves becs dans tes maudits boyaux!
Soyent tes os decharnez exents de sepulture,
De la pluye et du vent, nuds de toute vesture,
Dedaignement battus: cependant que, là bas,
Dans les palles enfers, sans espoir d'un trespas
Qui mette encore fin à tes peines cruelles,
Ton esprit, tormenté de gennes eternelles,
Seul autant souffrira de griefs punissements
Que tous les vieux damnez y souffrent de tourments!

Là, tu seras banny des brigades heureuses
Du champ Elysien, aux ombres langoureuses,
Où, bannis par Eac, les malheureux damnez
En eternels torments languissent condamnez.
Là, Sisyfe, obstiné, d'une espaule voustee,
Par le roide pendant d'une haute montee,
Pousse en vain son caillou, qui, du mont le plus haut,
Ja ja presque monté, luy eschappe et luy faut;
Là, Titye, alongé sous sa masse foulante,
Neuf arpens de païs, du sommet à la plante,
Empesche de son long, au couple ravissant
Des vautours acharnez son foye fournissant;
Là, les Belides sœurs, vainement amusees,
En vain cuident remplir leurs cruches pertuisees
De l'onde qui se pert, qui des trouez vaisseaux
Et se prend et se rend dans les prochaines eaux;
Là, sans fin, Ixion se tourne et se retourne,
A sa roue attaché, qui jamais ne séjourne,
Et d'eternelle volte en soy-mesme conduit,
Esbranlé roidement, et se suit, et se suit;
Là, Piritois, craintif, aguigne sur sa teste
Une pierre pendante, à tomber ja ja preste,
Sur une table ayant des tasses et des plats,
Mais la Furie aupres luy trouble son repas;
Là, Tantale, beant sur les fruits et sur l'onde,
Languist, necessiteux de ce dont il abonde,
Pour sa bouche mal close, à bouche bee, en vain,
S'efforçant d'appaiser et la soif et la faim;
Là, ton esprit aussi, en ces peines souffertes
De ton parler mal-caut recevra les dessertes,
Car Eac, rigoureux, les torments qu'il ostra
Aux plus punis dannez dessus toy remettra;
Sisyf, tu luy lairras ta meule culbutante,
Et ta roue, Ixion, roura, virevoltante,
Autre cors que le tien; d'un foye tout nouveau
Se repaistra le bec du Tityen oyseau;

Cestui-cy, Piritois, sous ta pierre incertaine,
La teste bessera, pallissant de peur vaine;
Tantale, cestui-cy, de tes moqueurs repas
En ton lieu poursuivra les reculans appas.
Voire, et si ces tormens n'egallent la vengeance
Que meritent, Mastin, l'excez de ton offence,
Eac, pour te genner justement inventif,
Nouveaux tourmens contreuve, à ta peine ententif.
Que des bourrelles sœurs l'une son flambeau jette,
Tes paupieres grillant; l'autre tes flans fouette
De sourgets serpentins; l'autre aille tout joignant,
De ses ongles crasseux ta face egratignant!
Qu'il rechauffe là bas le toreau, dont l'espreuve
Se feit par son ouvrier, et d'une frayeur neuve
T'y contraigne mugler, et dedans gemissant,
Les ames estonner de ton cry mugissant!
Qu'il dresse le mortier en qui, jadis, le Sage,
Du Tyran inhumain constant souffrit la rage;
Et face d'un pilon tous tes membres froisser,
Tousjours frais aux tormens, sans pouvoir se casser!
Qu'il renouvelle en toy les peines les plus dures
Qu'onques peurent songer, pour vanger leurs injures,
Les tyrans les plus durs, et, genné sans sejour,
Te face martyrer de chacune à son tour!
Qu'il te pousse à chef bas dans les flammeuses ondes
De Phlegeton, roulant ses soufrieres profondes,
Puis, en feu t'en ostant (mais pour t'y rebruller),
Pour t'eteindre, en Cocyt te face devaller;
Qu'il te jette devant la monstreuse Chimere;
Qu'il te face, là bas, par le trechef Cerbere,
Qui fera ses trois couls en serpens herisser,
De son triple dentier asprement pelisser!
Brief, desirer cela (pour toute ma vengeance
Que tu calomniois contre mon innocence)
Pouvoir estre autant vray comme il est du tout faux,
Forcé de le vouloir par tes felons travaux.

Ces maux, et vif et mort, en griefs torments te troublent,
Voire, et plus mille fois rengregez se redoublent
Que n'en puis desseigner. Et non toy seulement,
Non toy, meschant Mastin, mais soit égallement
D'ennuis agravanté quiconque ma simplesse,
D'un machineur engin époint, faussement blesse,
Ou bien cuide blesser, par controuvez propos,
De mon vivre innocent troublant le doux repos.
Soit-il en mesme nef pour endurer l'orage
Que mon courroux degorge, esmeu d'une aspre rage
A vanger mon honneur, remplissant de mes cris
De ma Seine les bords au sejour de Paris;
Paris ma nourricière, où, dès ores, je jure,
Par les Sœurs et leur Dieu, ne laisser telle injure
Sans vengeance couler, tant que, de leur fureur,
Elles à leur Poëte enflammeront le cœur.

Mais la voute du ciel, qu'un tour d'erein embrasse,
Ciel, l'ancienne peur de la mortelle race,
M'accable de son fais, si, doux à mes amis,
Ma rigueur je n'obstine envers mes ennemis!

(Euvres en rime, 1573).

PHILIPPE DESPORTES

Philippe Desportes naquit à Chartres en 1545. Il a passé pour être fils naturel de Philippe Desportes, riche bourgeois de la ville, et de Marie Edeline. Mais la légitimité de sa naissance fut prouvée par Dreux du Radier dans *le Conservateur* de septembre 1757. Les Desportes avaient deux fils et six filles, dont l'une, Simone, fut la mère de Mathurin Regnier. Ayant achevé ses études, le *Tibulle français* entra chez un procureur de Paris. « Ce procureur, dit Tallemant, avoit une femme assez jolie, à qui ce jeune clerc plaisoit un peu trop. Il s'en aperçut, et, un jour que Desportes étoit allé en ville, il prit ses hardes, en fit un paquet, et les pendit au maillet de la porte de l'allée, avec cet écriteau : « Quand Philippe « reviendra, il n'aura qu'à prendre ses hardes et s'en aller. » « Desportes, continue Tallemant, prend son paquet et s'en va à Avignon..., sur le pont, où les valets à louer se tiennent comme à Paris sur les degrés du Palais. Il entendit quelques jeunes garçons qui disoient : « M. l'évêque du Puy a besoin d'un secrétaire. » Desportes va trouver l'évêque, qui étoit alors à Avignon. Sa physionomie plut à ce prélat. Étant au service de M. du Puy, qui étoit de la maison de Senecterre, il devint amoureux de sa nièce, sœur de mademoiselle de Senecterre... » Cette nièce, qu'il devait chanter sous le nom de *Cléonice*, s'appelait Héliette de Vivonne de la Châtaigneraie. Desportes accompagna son maître en Italie, où il se perfectionna dans l'étude de la langue. A son retour, il fut accueilli à la cour de Charles IX, sous les auspices, croit-on, de Claude de Laubespine, fils du secrétaire d'État, et lui-même secrétaire des Commandements de Sa Majesté. Le poète se lia bientôt avec le duc d'Anjou et le marquis de Villeroy, principal ministre, qui le logea dans sa maison, et le prit pour secrétaire particulier. Mais le duc d'Anjou ayant été élu Roi de Pologne, il emmena Desportes avec lui, en 1573 Après neuf mois de séjour, le poète, fatigué de l'aspect du pays, de son climat et de ses mœurs, obtint de rentrer en France. Il ne partit pas, toutefois, sans écrire cet *Adieu à la Poloigne*, où il se

vengea de ses longs ennuis, et qu'Alfred Michiels dit être « un des morceaux les plus achevés qu'ait produits le XVIe siècle ». C'est bien de l'exagération... Le retour de Desportes fut salué par ses confrères en poésie, qui avaient été privés en lui d'un protecteur affable et puissant. Henri III, montant peu après sur le trône de France, le nomma lecteur de son cabinet, l'admit en ses conseils, et, peut-être en remerciements des plaisirs qu'il lui facilitait, le gratifia de 30.000 livres pour l'impression de ses poésies, ainsi que d'un revenu considérable provenant des abbayes de Tiron, de Josaphat et de Bon-Port. Le duc de Joyeuse, en récompense d'un sonnet, gratifia d'une autre abbaye le panégyriste des Mignons; mais on prétend que celui-ci refusa plus tard l'archevêché de Bordeaux qui lui fut offert par le roi. Ainsi, dit Alfred Michiels, « les grasses prébendes de Desportes versaient chaque année dans sa caisse trente mille livres, qui, de nos jours, en vaudroient cent mille... » « Nul, écrit Scévole de Sainte-Marthe, ne surpassait la délicatesse, l'opulence de ses festins; nul ne prit plus de soins, ne fit plus de dépenses pour réunir une collection de livres; nul n'étala une plus grande somptuosité dans le train de sa maison. » Mais cette table et cette bibliothèque, Desportes en faisait profiter les écrivains. Comme par le passé, il leur obtenait pensions et bénéfices : c'est à lui, par exemple, que Vauquelin de La Fresnaye dut l'intendance des Côtes de Normandie.

L'attachement de Desportes à Joyeuse lui fit embrasser le parti de la Ligue; il était naturel, d'autre part, qu'un tel prébendier fût hostile aux Huguenots. Jugeant inévitable le triomphe de l'adversaire et la résistance inutile, il aida de son influence auprès de Villars pour soumettre Rouen et la Normandie à Henri IV. Enfin le poète se retira à Bonport, où il reprit sa traduction interrompue des *Psaumes*. Un pamphlet intitulé : *Bibliothèque de Mme de Montpensier* le fait, à l'article 75, annoter ses vers par deux jeunes compagnes, Mme Patu et Mme d'Aigrontin. Desportes avait eu les plus flatteuses aventures; toutefois sa galanterie d'épicurien ne désarmait pas encore... Il acheva ses jours le 5 octobre 1606, en laissant échapper ces mots : « J'ai trente mille livres de rente, et je meurs ! » Il fut enterré dans l'Abbaye de Bonport, par les soins de son frère Thibaut. Son neveu Regnier, peu favorisé, n'obtint qu'une pension de deux mille livres sur l'abbaye des Vaux de Cernay, que lui fit avoir le maréchal d'Estrées. Tallemant porte cette somme à cinq mille livres.

Ce fut au sujet de Desportes que Regnier et ses amis vécurent en guerre ouverte avec Malherbe, bien que celui-ci eût commencé d'estimer le Satirique à l'égal des Anciens. Un jour que Malherbe dînait chez Desportes, en compagnie de Regnier, l'hôte voulut aller chercher les *Psaumes* pour les offrir à son invité. Le potage

était sur la table. « Laissez ! fit Malherbe, votre potage vaut mieux que vos *Psaumes*. » Le repas s'acheva en silence; mais, à quelque temps de là, Regnier dédiait à Rapin sa *IX^e Satire*, appelait comiquement Maynard sur le terrain, et Berthelot parodiait les couplets de Malherbe à la Vicomtesse d'Auchy.

La grâce, l'harmonieuse mollesse de l'oncle de Regnier s'étendit jusqu'à sa malice, et ce parfait courtisan sut se garder de la satire. A part les *Stances du Mariage*, l'*Adieu à la Pologne* et la *Satyre contre un Tresorier*, écrits en de rares moments d'humeur, plus quelques epigrammes émoussées, son œuvre ne contient guère que des *Elégies* et des *Plaintes*. A peine trouve-t-on à citer le *Contr'-Amour*, pièce strophique de *Diane*, qui peut à la rigueur passer pour une satire; la première partie du *Discours* du Liv. I des *Elégies*, contre un jaloux, et la troisième *Elégie* du Liv. II, contre une coquette, qu'il imita d'Ovide, et dont Regnier a extrait quelques vers. Cependant, on ne saurait marchander à Desportes une place dans ce recueil : Regnier lui doit en partie la formation de son style, et l'on peut avancer avec certitude qu'il s'aida de ses conseils. Enfin, les *Stances du Mariage* trouvèrent nombre d'imitateurs et suscitèrent de vives controverses. L'importance relative de cette pièce nous l'a fait préférer à l'*Adieu à la Pologne*, dont le style et la véhémence sont il est vrai plus satiriques, mais que l'on cite plus souvent.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les premières œuvres de* PH. DES PORTES, Paris, 1573, 1579, 2 éd.; 1600, 1602, Rouen, 1611, Anvers, 1591; — *Soixante des Pseaumes de David mis en vers françois*, Paris, 1592, 1595, 1598, 1603 (contient 150 psaumes); — *Lettres amoureuses et morales des beaux esprits de ce temps*, Paris, 1612 (contient 30 lettres de DESPORTES); — *Poésies et Prières chrétiennes* (à la suite de quelques éd. des *Psaumes*). *Œuvres, publ. par* A. MICHIELS Paris, 1858; — FR. LACHÈVRE, *Pièces inéd. de* DESPORTES (*Bibl. des rec. collect.*, I et II).

A CONSULTER. — SAINTE-MARTHE, *Eloges*, Liv. 5, trad. COLLETET. — D. LIRON, *Biblioth. chartraine*, p. 218. — DE THOU, *Eloges*. — BAILLET, *Jug. des Savans*, n° 1368; — *Memoire inséré dans le Mercure de Février* 1723, p. 256. — TITON DU TILLET, *Parn. franç.*, p. 169. — LA CROIX DU MAINE et DUVERDIER, *Bibl. franç.* — NICERON, XXV, 307. — GOUJET, XIV, 63. — TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*. — SAINTE-BEUVE, *Tabl. de la poés. franç. au XVI^e siècle*. — E. FAGUET, *Rev. des Cours et Conférences*, 1894. — A. MICHIELS, op. cit. — LANSON, *Etude sur les rapports de la litter. franç. et de la litter. espagnole au XVII^e siècle* (*Rev. d'Hist. Littér. de la France*, 1897). — JACQUES MADELEINE, *Quelques poètes franç. des XVI^e et XVII^e siècles à Fontainebleau*, Paris, 1900. —

H. Vaganay et J. Vianey, *Un modèle de Desportes, non signalé encore : Pampilio Sasso* (*Rev. d'hist littér. de la France*, 1904). — Kaster, *Desportes et Angelo di Costanzo* (*Rev. d'hist. littér. de la France*, 1908). — Fréd. Lachèvre, *Bibl. des Rec. Collect. ; — Poés. Libres et Satyr.* — Maurice Allem, *Anthol. Poèt. franç.* XVI^e *siècle*, t. II. Librairie Garnier.

STANCES DU MARIAGE

De toutes les fureurs dont nous sommes pressez,
De tout ce que les cieux ardemment courroucez
Peuvent darder sur nous de tonnerre et d'orage,
D'angoisseuses langueurs, de meurtre ensanglanté,
De soucis, de travaux, de faim, de pauvreté,
Rien n'approche en rigueur la loy de mariage.

Dure et sauvage loy, nos plaisirs meurtrissant,
Qui, fertile, a produit un hydre renaissant
De mespris, de chagrin, de rancune et d'envie,
Du repos des humains l'inhumaine poison,
Des corps et des esprits la cruelle prison,
La source des malheurs, le fiel de nostre vie !

On dit que Jupiter ayant, pour son peché,
Sur le dos d'un rocher Promethee attaché,
Qui servoit de pasture à l'aigle insatiable,
N'eut le cœur assouvy de tant de cruauté,
Mais voulut, pour monstrer qu'il estoit despité,
Rendre le genre humain de tout point miserable.

Il envoya la femme aux mortels icy-bas,
Ayant dedans ses yeux mille amoureux appas,

Et portant en la main une bouette feconde
Des semences du mal, les procez, le discord,
Le soucy, la douleur, la vieillesse et la mort;
Bref, pour douaire elle avoit tout le malheur du monde.

Venus dessus son front mille beautez sema,
Pithon d'autant d'attraits sa parole anima,
Vulcan forgea son cœur, Mars luy donna l'audace,
Bref, le ciel rigoreux si bien la déguisa
Que l'homme, épris de flamme, aussi-tost l'espousa,
Plongeant en son malheur toute l'humaine race.

De là le mariage eut son commencement,
Tyran injurieux, plein de commandement,
Que la liberté fuit comme son adversaire;
Plaisant à l'abordee, à l'œil doux et riant,
Mais qui sous beau semblant, traistre, nous va liant
D'un lien que la mort seulement peut desfaire.

Il tient dessous ses piés le repos abatu,
De cordage et de fers son corps est revestu,
Le soin est à costé, le travail le regarde,
La peur, la jalousie, et le mal inconnu
(Mal par opinion) qui rend l'homme cornu,
Puis vient le repentir, chef de l'arriere-garde.

Le dueil et les courroux apres le vont suivant,
Amour fuit, le voyant, leger comme le vant,
Bien que le nom d'amour masque sa tyrannie;
Car ce puissant vainqueur et des dieux et des rois
(Magistrat souverain) n'est point sujet aux loix,
Et de toute sa cour la contrainte est bannie.

Helas! grand Jupiter, si l'homme avoir erré
Tu le devois punir d'un mal plus moderé,

Et plustost l'assommer d'un éclat de tonnerre,
Que le faire languir, durement enchaisné,
Hoste de mille ennuis, au dueil abandonné,
Travaillant son esprit d'une immortelle guerre.

On parle des enfers où les maux sont punis,
Un cruel magazin de tourmens infinis,
Du chien tousjours beant, des sœurs pleines de rage,
Des douleurs de Titye et des autres esprits :
Mais je ne puis penser que ce soit rien au prix,
Ne qu'il y ait enfer si grand que mariage.

Languir toute sa vie en obscure prison,
Passer mille travaux, nourrir en sa maison
Une femme bien laide et coucher aupres d'elle;
En avoir une belle et en estre jaloux,
Craindre tout, l'espier, se gesner de courroux :
Y a-t-il quelque peine en enfer plus cruelle?

Je tais tant de regrets, de soucis, et d'ennuis,
Tant de jours ennuyeux, tant de fascheuses nuits,
Tant de rapports semez, tant de plaintes ameres;
Qui les pense nombrer aura plustost conté
Les fleurettes de may, les moissons de l'esté,
Et des plaines du ciel les flambeaux ordinaires.

Hé! donc, parmy ces maux, que n'avons-nous des yeux
Pour connoistre en autruy la vengeance des dieux,
Evitant sagement nostre perte asseuree?
Mais, au fort du peril que nous allons ruer,
Nous forgeons (malheureux) le fer pour nous tuer,
Et beuvons la poison par nos mains preparee.

Si d'un sommeil de fer nos yeux n'estoient pressez,
La nopce seulement nous apprendroit assez

Quel heur et quel repos son lien nous appreste :
Le son des tabourins, les flambeaux allumez,
L'appareil, la rumeur, les bruits accoutumez,
N'est-ce un presage seur de prochaine tempeste ?

Escoutez ma parole, ô mortels égarez !
Qui dans la servitude aveuglément courez,
Et voyez quelle femme au moins vous devez prendre,
Si vous l'espousez riche, il se faut preparer
De servir, de souffrir, de n'oser murmurer,
Aveugle en tous ses faits et sourds pour ne l'entendre.

Desdaigneuse et superbe elle croit tout sçavoir,
Son mary n'est qu'un sot trop heureux de l'avoir;
En ce qu'il entreprend elle est tousjours contraire,
Ses propos sont cuisans, hautains et rigoureux;
Le forçat miserable est beaucoup plus heureux
A la rame et aux fers d'un outrageux corsaire.

Si vous la prenez pauvre, avec la pauvreté
Vous espousez aussi mainte incommodité,
La charge des enfans, la peine, et l'infortune;
Le mespris d'un chacun vous fait baisser les yeux,
Le soin rend vos esprits chagrins et soucieux,
Avec la pauvreté toute chose importune.

Si vous l'espousez belle, asseurez-vous aussi
De n'estre jamais franc de crainte et de soucy,
L'œil de vostre voisin comme vous la regarde,
Un chacun la desire, et vouloir l'empescher,
C'est égaler Sisiphe et monter son rocher :
Une beauté parfaite est de mauvaise garde.

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié !
L'esprit, tenant du corps, est plein de mauvaistié;

Vous aurez la maison pour prison tenebreuse,
Le soleil desormais à vos yeux ne luira :
Bref, on peut bien penser s'elle vous desplaira,
Quand la plus belle femme en trois jours est fascheuse,

Celuy n'avoit jamais les nopces esprouvé
Qui dit qu'aucun secours contre Amour n'est trouvé
Depuis qu'en nos esprits il a fait sa racine;
Car, quand quelque beauté vient nos cœurs embraser,
La voulons-nous haïr? il la faut espouser :
Qui veut guarir d'Amour, c'en est la medecine.

Mille fois Jupiter, d'amour tout égaré,
Pour les yeux de sa sœur a plaint et soupiré;
Toutesfois il la hait dès qu'il l'a espousee,
Et luy desplaist si fort que, pour s'en estranger,
En beste et en oyseau ne feint de se changer,
Ne trouvant rien fascheux pour la rendre abusee.

C'est un estrange cas que le palais des dieux
Ne s'est peu garantir des debats furieux,
Naissans du mariage, autheur de toutes plaintes,
Et que ce Jupiter, que tout l'univers craint,
Aguetté de Junon, cent fois s'est veu contraint
De couvrir sa grandeur sous mille estranges faintes!

La nopce est un fardeau si facheux à porter,
Qu'elle fait à son dieu son empire quitter;
Elle luy rend le ciel un enfer de tristesse,
Et trouve en ses liens tant d'infelicité
Qu'il aime mieux servir en terre une beauté
Que jouyr dans le ciel d'une espouse deesse,

A l'exemple de luy, qui doit estre suivy,
Tout homme qui se trouve en ses laqs asservy,

Doit par mille plaisirs alleger son martire,
Aimer en tous endroits sans esclaver son cœur,
Et chasser loin de luy toute jalouse peur :
Plus un homme est jaloux plus sa femme on desire.

O supplice infernal, en la terre transmis
Pour gesner les humains, gesne mes ennemis !
Qu'ils soient chargez de fers, de tourmens, et de flames !
Mais fuy de ma maison, n'approche point de moy,
Je hay plus que la mort ta rigoureuse loy,
Aimant mieux espouser un tombeau qu'une femme.

(Les Premieres Œuvres, 1573.)

BALTHAZAR BAILLY

Balthazar Bailly, sur lequel nous n'avons pas de renseignements, fut conseiller du Roi à Troyes, et échevin de cette ville. Son poème est dédié à Claude de Bauffremont, évêque de Troyes; l'épître dédicatoire est en prose. « Touché des vices de son tems, dit l'Abbé Goujet, il les a déplorés dans un poëme *fait à Troyes le 24 juillet* 1576... Le sujet répond au titre. Son but principal est de monstrer que les maux qui affligent les villes, viennent des vices des Grands et du peuple, et qu'ils en sont la punition. Cette première idée lui donne lieu de faire une description, quelquefois trop naturelle, des vices des Magistrats et autres Laïcs, et des Ecclésiastiques. Pour prouver sa thèse, il remonte jusqu'à la destruction des fameux Empires des Mèdes, des Perses, des Babiloniens, et fait voir que le crime seul a attiré leur destruction. Il s'étend beaucoup sur les désordres que les Reistres avoient causés en France... » Parlant du portrait que Balthazar Bailly fait du peuple, « le plus hault à la main, plus désireux d'avoir », « qui parle de tous faits, et ne sçait rien du tout », le critique ajoute : « Que de gens ressemblent à ce portrait, et sont peuple à cet égard !... »

Bibliographie. — *L'importunité et malheur de noz ans*, Troyes, 1576.

A consulter. — Du Verdier, t. I, 198. — Goujet, XII, 109-110. — Brunet, *Manuel du Libraire.*

L'IMPORTUNITÉ
ET MALHEUR DE NOS ANS

Paravant que Saturne, au lieu du diadéme,
Prinst la faulx laboureuse, et ja sa fille bléme
De sa virginité, se joignist au grand Dieu,
Toute ame se trouvoit heureuse en ce bas lieu.
Jamais on ne parloit que le Ciel se changeait
Bien qu'il couvast un mal, que pource il deschargeait
Ce malheur sur la terre, au contraire c'estoit
Lors qu'elle portoit plus que l'on ne souhaittoit.
Jamais on ne voyoit la saison r^etournée
L'hyver estoit yver, l'Esté, par sa journée,
Demonstroit clerement l'effect de son Soleil :
L'Automne et le Printems estoit tousjours pareil.
Mais ce despiteux siecle et nostre aage envieux,
Tel que jamais un seul des peres les plus vieux
Ne pourroit denommer par le cuyvre ou le fer,
Nous faict avant le temps languir en un enfer.
Ja seize cens ans sont, les hommes mieux vivans,
Les plus gentilz esprits et les plus cler-voyans
Disoient bien que leur siecle estoit le neufviesme aage,
Pire à celuy de fer, et disoient d'adventage
Que, pour determiner un aage si brutal,
Nature auroit besoin forger nouveau métal.
Les revolutions ou telz escrits sçavans,
N'ont tant avec vertu melioré noz ans,
Que nous ne puissions mieux, à force de raison,
Dire que nostre siecle a la pire saison.
Ceux qui tiennent les rancs et plus souverains lieux
Chassent d'eux bien souvent la crainte deue aux cieux :
Et ne part de leur cœur si peu de piété
Qui tasche entretenir nostre société;

Ils songent seullement à leur ambition,
C'est leur but, et subject : toute leur passion
Consiste en ce seul point, de veoir que leur grandeur
Au détriment de tous, croisse selon leur cœur.
Combien il vauldroit mieux que tant de biens exquis,
Tant de gloire et de nom, par leurs peres acquis,
Fussent bien mesurez, et bien bornez en soy,
Sans forcer les petits et violer leur loy.
Toute principaulté n'a point plus digne voix
Que se dire soubmise et subjecte à ses loix,
Et, à la verité, si l'effect suit le dire,
Il est Prince plus grand que n'est un grand empire
Or n'est-il mal aucun, ny cruauté barbare
Ny Scythique rigueur, ny fureur de Tartare
Qui n'ait son libre cours, ou main si sanguinaire
Qui ne puisse sans peur éstre homicidiaire,
Et bien souvent le juste et l'homme plus humain,
Jectant ses humbles cris, trébuche en telle main,
Ce qui n'adviendroit pas si le zèle des grans
Employoit ses vertus à chasser les meschans,
Unissans leur courage à ne rien aspirer
Qu'au bien que le commun pourroit d'eux attirer;
Mais ce grand politique et si docte orateur
Qui mourut à la fin pour n'estre point flatteur,
Prophetisoit dès lors que les plus grands espris
Estoient d'ambition plustost qu'autres épris.
Ainsi, l'ordre du temps en toute Monarchie
A prins son changement. La premiere Assyrie,
Le Medois, et le Perse, et Macedonien,
Ont faict place aux Romains par semblable moyen.
Ces tant sages humains, après tant de conquestes,
Se sont cassez l'un l'autre enfin leurs fortes testes,
En perdant tout à coup tant d'insignes labeurs
Par leur contention miserable d'honneurs.
Paravant qu'Arbactus trouvast Sardanapale
Avec l'Assyrienne, au milieu de sa sale,

Filant le Pourpre aux doigts en habit feminin,
Soubz cet umbre couvant l'ambitieux venin
Qui depuis transporta le regne Assyrien
A celuy des Medois, par ce mensonge sien
Qu'il ne peut obeir à celuy qui, plustost,
S'aymast entre putains qu'au milieu de son ost :
L'Assyrien vivoit en sa posterité,
En ses anciennes loix, et en sa liberté.
Quand Astyage eut veu, par son songe fatal,
Sa Fille (qui depuis fut cause de son mal)
Engendrer une vigne, en laquelle un sarment
Par son umbre couvroit l'Asie entierement,
Il commença, deslors, à doubter de sa vie,
Et craindre un changement au regne de l'Asie.
Il maria sa Fille, or qu'elle fust unique,
En lieu qui n'aspirast à l'estat tyrannique,
Et commeit Harpagus pour exposer le fruit
Qui lui causa la craincte en ce songe la nuit.
Il fit manger, cruel, au Pere, son enfant,
Pour avoir espargné Cyrus au-paravant;
Aussi perdit il tost ceste principauté
Qu'il pensoit conserver par tant de cruauté.
O l'ame ambitieuse et manque en jugement,
Qui ne sçavoit prevoir que, naturellement,
Si ce songe estoit vray, son filz pouvoit tenir
Son regne par sa mort, luy vivant s'abstenir.
Artabane, espiant la vie à son seigneur
Et à tous ses enfans, se causa son malheur.
Cyrus, voulant regner aussi bien que son frere
Artaxerce, venant au sceptre de son pere
Par droit de testament, n'estimant son depart
Tel qu'il ne deust au regne avoir meilleure part,
Eut en fin, par le fer, sa journee fatale,
Et tomba par l'effort de l'armee Royale.
Ocho, l'un des trois filz du pere infortuné
Qui, pour avoir son siége avant le temps donné

A Darius, l'un d'eux, (s'estoit faict ennemy
De celuy qui deust estre obsequieux amy)
Pensant, comme son pere, apres la mort du filz,
Trancher tous les moyens, mesmes aux plus petits,
De nuire à son estat, apres avoir estaint
Tout le reste du sang, fut aussi tost attaint
D'une mort non preveu', laissant un vassal sien,
Sorty de sang obscur, pour Prince Persien;
Lequel, bien tost apres, vaincu par Alexandre,
Aux Macedoniens son regne veit descendre.
Ce souverain Monarque, et prince trop plus grant
Que nul autre des Rois qui fust au paravant,
Laissa tant de seigneurs en mesme passion,
Et tant d'émulateurs de son affection,
Qu'au lieu de contenir en une monarchie
Les biens dont il avoit chargé leur tétrarchie,
Diviserent entre eux, par leur convention,
La terre par cantons, faulte d'une union;
Et s'approcha deslors le reste des humains
Tendre son col au joug de ces braves Romains,
Lesquelz, pendant le temps de leur democratie,
Et qu'aucun n'aspiroit au trac de tyrannie;
Pendant que le conseil de tant de Senateurs,
Temperé par un peuple en ses justes clameurs
Dressoit tout au public et à sa liberté;
Pendant qu'ils employoient leur humaine clairté
A prevoir les conseils des autres nations,
Et que les Proconsuls, en leurs legations,
Les traictoient en amis, sans presser la douceur
Des pauvres asserviz par trop grande rigueur;
Lors que l'on consultoit au fœcialiens
De l'estat de la guerre et ses justes moyens;
Pendant que les Tribuns se rangeoient à raison,
Sans permettre chasser jusques en sa maison
Celuy qui, librement, disoit la verité,
Deduisant en public ceste calamité

Qui les suyvit de pres : Rome se maintenoit,
Et soubz ses justes loix la terre contenoit.
Mais, depuis qu'un Sylla, Marius, et Cinna,
Lantulus, Manlius, Gracchus, Catilina,
Ce beau rusé trompeur qui se fit prolonger
Les Gaules pour cinq ans, desdaignerent renger
Leur brave entendement à l'antique façon;
Qu'ils eurent pratiqué par chascune maison
Tous les plus desireux de la nouvelleté,
Pour se joindre au hazard de leur temerité :
Lors, toute humaine loy, tout service des dieux
Partirent de devant leurs ambitieux yeux,
Et, brassans, pour regner, tous sinistres moyens,
Osérent triompher de leurs concitoyens.
Miserable par trop, et par trop miserable
Convoitise d'honneur, soubz quelz maux nous accable
Ton voile de Justice et de Religion,
De doulce liberté meue d'ambition !
Il est vray qu'au malheur de tant de nations,
Le mespris de leurs dieux, leurs indevotions,
N'ont donné moins d'effect ny moins d'occasion
Que le desir des grands en ceste fiction,
Et n'a jamais esté que le contemnement
De sa Religion, n'ait eu son changement.
Cambizes, envoyant une navale armée
Pour piller en Ammon la richesse sacrée,
Sentit bien tost apres, au naufrage des siens,
Combien ce Dieu pouvoit à deffendre ses biens.
Xerxes n'en eut pas moins, en la perte qu'il feit
De ses pillards soldats que la foudre deffeit,
Et tout regne quelconque en autre transferé
N'a peu par telz moyens jamais estre asseuré.
N'advienne ce des-astre et malheur importun :
Que ce regne ancien soit jamais que soulz un,
Un qui, de pere en filz, vivant es sainctes loix,
Soit aymé comme il est et beny de noz voix.

Qui voit marcher l'Eglise en la craincte de Dieu;
Qui ne voit le Pasteur plustost hors de son lieu,
Dresser ses actions en faicts du tout lubriques,
Vendre, s'il peult, sa Crosse et plus sainctes Reliques?
Vous, Seigneur debonnaire et qui aymez la foy,
C'est bien au grand regret de vous comme de moy
Que vous voyez l'Eglise ainsi laschement vivre!
Que pleust à Dieu chascun deliberast vous suyvre!
L'on ne verroit pas tant d'ambitieux Prelats
Laisser leur residence et se mettre aux estats,
Se mesler du public, et, seculierement,
Faire ce qu'ils debvroient religieusement.
L'on ne verroit pas tant de gros curez errans,
Eux et leurs doux troupeaux, comme des ignorans.
A peine verroit on ce scandale advenir
Qu'un Religieux peust si librement venir,
Quand bon luy sembleroit, à l'heure des matines,
Resveiller sa maistresse et tirer ses courtines;
Ce qui cause un grand mal, car, pour fournir à tout,
Au lieu de reposer il faut qu'il soit debout,
Qu'il cherche les moyens de mieux nourrir ce corps,
Qu'il desrobe dedans pour celle de dehors,
Et, quand il a mangé son vivre et vestiaire,
Ne sçait où s'attaquer, sinon au Reliquaire,
A la pierre et au bois des autres bastimens;
Et si, par cas fortuit, les pauvres bonnes gens,
Comme ils faisoient jadis, visitant ces beaux lieux,
Demandent à quelqu'un de ces religieux
D'où provient ce degast et ces grands changemens :
« Cela vient, disent-ilz, des troubles de ce tems. »
Mais si quelque autre qu'eux, qui sçait la verité,
Par ces gens pièteux de dire est invité
Pourquoy de ce sainct lieu les Images sont hors :
« Ces moines, respond il, ont un estrange corps:
Leur estomac est chault entre tous les humains,
Ils digérent le bois, et la pierre, et les saincts. »

Je sçay que telz Prelats comme vous, et en nombre,
Feroient bien rechanger l'habit qui leur porte umbre.
Je voudrois bien aussi que les communautez,
Les Chanoines fondez, servans à leurs autelz,
Avec peu plus de zele et de sincerité,
Meritassent les biens qu'ilz n'ont pas merité.
Et voudrois mieux encor, pour rendre plus heureux
Ce Canonique estat, que les luxurieux
Qui ne sont mariez, mais couchent tous les jours,
Et changent à plaisir de nouvelles amours,
Ne nourrissent point tant de ces petis nepveux
Ausquelz ilz ont forgé le nez et les deux yeux.
Jà ne desplaise aux bons, toute calamité
Ne reduit point les bleds à telle extremité
Qu'il ne demeure encor' force espics tous entiers,
Qui nous rendent leur fruit tout sain en noz greniers.
Vueille le souverain effacer la memoire
De toute impiété, tellement que sa gloire
Aux peuples advenir soit admiration,
Comme elle estoit avant toute indevotion.
Qui, de ceux de Justice, au temps où nous vivons,
A gardé le serment tel que nous le devons?
Elle ne fut jamais plus longue et ennuyeuse,
Si chere, en moins d'honneur, ny plus ambitieuse;
Plus cupide du gaing, d'agrandir ses tresors,
Plus prompte à soustenir la cause des plus fors,
Laisser la pauvre veuve, et, generallement,
Faire à tort à plusieurs en mesme jugement.
Si le pauvre en Justice à son bon droict s'attend,
Le maistre de la cause est celuy qui le vend.
S'il fault qu'il vienne à l'huys du Juge souverain,
On luy dict si souvent : « Revenez à demain ! »
Que ce qu'il y despend pendant si long sejour
Luy faict quicter son sac, son proces, et la cour.
S'il a quelques moyens d'estre sollicité,
L'autre inconvenient c'est l'importunité.

Bref, la longueur, le coust, le difficille acces,
Faict perdre aux plus petits ou quicter leur proces.

Vous, Riches, n'estes moins en proces travaillez :
Si vostre bourse est plaine, il fault que vous baillez
Si souvent de l'argent en consultations,
On mect si proprement voz assignations,
Vous estes appoinctez si souvent à huictaine,
A plaider tant de fois, de quinzaine en quinzaine,
A bailler par escrit, verifier voz faicts,
Reprocher des tesmoins, compulser, faire extraicts,
Bailler salvations, fournir de contredicts,
Que vostre mal n'est moindre à celuy des petits;
Et si souvent voyez vostre bourse vuider,
Que l'envie se pert de jamais plus plaider.

On dict que de tous Dieux ceste deesse Astrée
Retourna de la terre en sa place sacrée,
Là sus, toute dernière, en monstrant aux mortelz
Le chemin par lequel ilz seroient immortelz;
Nous eussions eu besoin qu'elle y fust demeurée,
Pour ne voir en noz jours saison tant depravée !
Qui, de tout autre temps, en toute monarchie,
N'a veu le criminel au danger de sa vie?
Quel pere a veu le vice en telle impunité
Que l'autheur n'endurast son tourment merité?
Ou qu'un Juge piteux, en palliant son tort,
Ne luy donnast en fin peine proche de mort?
Les vices ne sont pas seullement impunis;
Nous avons à vertu noz cœurs si mal unis
Que les plus vitieux ont le plus de credit,
Et n'est pas un seul d'eux seullement contredit.
Ne desplaise à l'estat qui péze la balance,
Car je veux soubstenir, avec toute apparence,
Que ce n'est ce digne ordre, et ceux qui sont au ranc
Qui nous causent ce mal, mais le fore, et le banc,

La malice du temps, aussi l'art de plaider,
L'ame du Procureur, desireuse d'ayder
Au droict de son client, or qu'il ne soit bien cler,
Sçait, par tant de delaiz et tricotz emboucler
Le plus apparent droit, qu'avant les jugemens,
Tel qui deust obtenir debvra tous les despens.
Le stil de chascun lieu, les reiglemens donnez,
Les moyens par Edicts de long temps ordonnez,
Baillent loy bien souvens aux Juges d'appoincter :
Ce qu'un vulgaire lourd appele tricoter.
Qui ne sçauroit prevoir qu'un arresté plaideur,
S'il n'a quelque proces, n'est pas aise en son cœur?
Je desirerois bien que la Judicature
Se donnast sans argent, et que la vertu pure,
Sans ayde que de soy, peust monter aux haults lieux :
Certainement l'estat s'en porteroit trop mieux.
Mais je me plaincts sur tout des iniques mairyes,
Ausquelles il aborde un tel nombre d'harpies
Qui succent tout le sang du pauvre laboureur,
Tant que son droict doubteux a si peu de couleur.
On luy faict un proces or qu'il n'en vueille point;
S'il est mis hors de court, on treuve un nouveau point,
Qui luy met plus avant, tant qu'il ne reste rien
D'où ces affamez loups puissent tirer un tien.
Je me plaincts encor plus des proces criminelz
Qui s'intrinsent leans par Juges telz et quelz;
D'un procureur fiscal, qui conclut à l'arrest
D'une personne doulce et meilleure qu'il n'est;
Umbrageant faulcement son avare larcin
D'un blasphéme, d'un fur, ou d'un bris de chemin.
Je ne veux pas blasmer tant d'ames bien vivantes,
Qui sont à telz exces souvent contredisantes;
Il n'est si maigre champ qui n'ait quelque herde bonne,
Entre celles sans fruict, et quelque bien ne donne.
Mais le mal qui nous vient par telz villains rongeux
Me contrainct deplorer nostre temps malheureux.

Si je pouvois passer le reste des estats
Sans joindre leur misere au mal des magistrats,
Veu que Dieu nous auroit tant de bons delaissé,
Je ne songerois plus au malheur ja passé.
Mais pour dire en un mot du peuple la malice,
Chascun chasse vertu pour embrasser le vice;
Et n'est, comme disoit des prophetes la voix,
Santé soit en la teste ou au pied des François,
Tout va de mal en pis, et l'aage des parens
Pire que des ayeulx nous a faicts empirans,
Et, jugeans l'advenir de la vie de tous,
Sommes prests à laisser race pire que nous.

La Noblesse se tient en son lieu Cazaniére,
Pensant faire un grand coup s'elle fuyt la premiére
La tempeste de Mars, le ravageux soldat
Qu'il ne pille ses biens comme le pays plat;
S'elle part de son fort, et qu'elle alle au devant
Destourner le nuage au Soleil ja levant,
Retournant au Midy, s'elle treuve un subject
Qui vienne du labour, et qu'elle ait pour object
De l'avare desir qui la faict desplacer,
Le bestail jà lassé, qu'elle voye chasser
Doulcement en l'estable; afin de soulager
L'ennuy de son travail, elle veult partager
Le profit de ce jour avec son laboureur,
Soubz l'umbre qu'elle vient de chasser son malheur.
S'elle n'est du subject pour ce jour contentée,
On le voit si souvent aller à la courvée
Qu'il eust trop mieux esté, pour ce pauvre bon homme,
De loger son Soldat et bailler une somme
(Aussi ce sieur ne laisse, estant en sa maison,
De commettre tout cas sans craincte de prison).

O combien reluyroit des Nobles la grandeur,
Deffendans leurs subjects d'un magnanime cœur!

La grandeur de courage est la seulle noblesse,
Qui naist de la vertu, de force, et d'hardiesse.
Leur cœur est il si dur qu'il ne s'esmeuve pas
De veoir ces pauvres gens, plus viste que le pas,
Ramener leur substance, et courir tous les jours
Aux lieux emmuraillez chercher leur seul secours?
Ont ils point de douleur de veoir leur innocence,
Qui n'oze pas manger pour peur de la despence,
Espargner à ces chiens et tygres ravissans,
Ce pour quoy conserver vivotent languissans?
Pensent ilz point à Dieu, quand ilz voyent forcer
La femme à leur subject, qui peult bien s'esforcer
De vaincre, par ses cris de stentor, la clameur,
Et pourtant n'auroit d'eux une seulle faveur?
Que peuvent ilz attendre, en voyant consommer
Tant de bleds engrangez, qu'il n'en reste à semer
Pour l'an qui doibt venir, sinon un desespoir
Et famine, qu'il fault necessairement voir?
Qu'ils resouldent ce point, qu'en si grande misere
Ilz ne treuveront pas qu'ilz ayent pour leur mere
La seulle poulle blanche, et nous, soyons poulcins
Escloz en autre temps, des œufs les plus malins.

Jadis, tout allié de ces braves Romains,
Se sentant oppressé par quelques inhumains,
Ayant deduit sa plaincte au meillieu du Senat,
Il estoit, par adveu du peuple un Tribunat,
Secouru par decret, voire tout à l'instant,
Quelque chemin qu'il fust de la ville distant.
Aussi ces alliez, en toutes nations,
Fournissoient librement la solde aux legions.
La cause que Brennus approcha ses gaulois
Si pres de Latium, fut ce pas que les loix
De ces sages humains, et leur grande douceur,
Ne pouvoit endurer la barbare rigueur
Presser cruellement les foibles et petits,

En cherchant gayement terre à leurs appetits?
Je ne doubté jamais que ceste humanité,
Mais divine plustost qu'humaine charité,
Ne les ait eslevez à si souverain lieu
Qu'il ne leur manquoit plus que le siege d'un Dieu.
S'ils eussent seullement voulu garder leur terre,
Et (comme ils pouvoient bien) se passer de la guerre,
Sans ayder leurs voisins et deffendre le bien
Des pauvres affligez, qui n'avoient le moyen
De seulz se maintenir sans l'ayde des plus fors;
S'ilz eussent seullement cherché l'aise du cors,
Sans regarder combien tel acte vertueux
Pouvoit envers le ciel les faire bienheureux :
Ils n'eussent jamais veu, si pres du Capitole,
La bravade Gauloise, et la fame qui vole
N'eust apporté si loin le nom des anciens,
Mesmes de ce viellart, chef des Papyriens,
Qui monstroient en leur front estre des demy-dieux,
N'eust esté le baston de ce pere si vieux.
Aussi ceux qui, depuis, suyvans ceste justice,
Ont voulu plus avant dire que c'est du vice
D'un qui ferme les yeux, ou d'un cœur trop couart,
Nous ont dict que celuy qui n'expose au hazart
Son propre corps, s'il peult rechasser un exces
Qui se faict au prochain, or qu'il n'ait autre acces
Au plus foible et battu que par droict de nature,
Il est tenu pourtant repoulser ceste injure,
Et s'il ne la deffend, il est en mesme tort
Que s'il avoit esté la cause de la mort.
Que dira donc celuy dont l'ame s'est commise
Soubz l'aisle d'un seigneur couart, qui, par feintise,
Bien qu'il voye des yeux le malheureux estat
De son homme abbatu par la main du soldat,
Laisse torpidement ronger jusques aux os
Ce pauvre miserable, et luy charger le dos
De tant d'afflictions et de maux tous ensemble?

Il ne se taira pas devant Dieu, ce me semble;
Du moins, il luy pourra soubstenir devant luy
Puis qu'il estoit ça bas sa garde st son appuy,
Qu'il debvoit employer ses nerfz et ses efforts
Pour empescher passage aux Reistres de dehors,
Par ce qu'il maintiendra que ces hommes de fer
Luy faisoient plus de maux que les Diables d'Enfer;
Il dira qu'ilz ont prins ce qu'il avoit acquis
De ses plus jeunes ans, et que jamais, depuis,
Il n'a sceu relever sa pauvrette famille,
Voire ny marier sa bien aagée fille,
Car celuy qui, devant qu'ilz eussent leur logis
Dessoubs son humble toict, estoit que trop d'advis
De marier leur filz à ceste pauvre fille,
Est maintenant pour elle un homme trop habille,
Et prent pour couverture à ce qu'il se desdit
Que ce reproche seul luy seroit trop despit
Qu'on luy mist au devant, à la moindre querelle,
Que les Reistres ont bien treuvé sa femme belle,
Et qu'ilz s'en sont jouez, et par hault, et par bas,
Car elle ne partoit d'entre eux à tous repas;
Combien que, pour le vrai, la pauvre pucellette,
Par sa vierge constance est ores toute nette;
Je dis par sa vertu, mais plustost d'un bon heur,
Et d'ayde peculiere à Dieu, pour sa faveur,
Car mil autres seront, qui, devant ce grand Dieu,
Cottans un chascun d'eux leur seigneur et leur lieu,
Diront chascun à part : « Ma fille fut forcée
Des Reistres, à l'instant de leur dure arrivée,
Et quoy que fisse effort fleschir ces impiteux,
La ravirent, contraincte, au devant de mes yeux. »
L'autre, venant apres, dira que ces mastins,
Empistollez et noirs, venoient tous les matins,
En leur brutal langage et blasphéme incogneu,
Piller rapidement ses biens par le menu;
Et ne se contentans que leur avare main

Le privast des moyens de vivre au lendemain,
S'attaquoient à sa femme, et, barbaresquement,
Faisoient ce qu'il ne peult plaider honnestement.
Quelques autres diront que ces chiens, par la plaine,
Hurlans et tempestans d'une voix inhumaine,
Se jectoient aux troupeaux, et poursuyvoient iceux,
Ainsi que si des loups estoient changez en eux;
Mais les plus offensez, en jectant de grans cris,
Presenteront requeste à ce qu'ilz soient ouys,
Et, commenceans leur dueil d'une tremblante voix,
Feront taire un chascun, comme estant plus de poix
Ce qu'ilz ont à deduire en leur seulle clameur,
Que le dolent parler de tout autre plaideur.

« O Roy de tous les Rois, Juge des souverains
(Diront ces affligez), tu cognois les humains
En toutes nations, et ne t'est rien caché
De ce qui cy devant tout homme aura peché;
Toutesfois, s'il te plaist que noz ames desployent
Ce que tu sçais trop mieux, et tes jugemens voyent,
Nous dirons, maintenant, que jamais tu n'as faict,
Depuis que l'univers par ta grace est parfaict,
Sentir à quelque terre, et province n'a veu
Tant de maulx que la France en a par eux receu.
Des qu'ilz eurent mangé ce peu que nous avions,
Et robbé nostre argent par mille inventions,
Ilz cercherent deslors, mesme jusques au puys,
S'ilz pourroient point treuver, ou dans quelque pertuis,
Ce peu de nostre meuble et ce qui nous restoit,
Que leur main griffonniere encor ne retenoit;
Par le milieu des Bleds, ce que nous enterrions
A trois mil du Village auquel nous demeurions·
Et nous eust esté mieux, oultre nostre rançon,
Qu'ilz eussent tout trouvé dedans nostre maison,
Car, à leur bref retour, comme gens forcenez,
Ilz nous crevoient les yeux, et nous couppoient le nez;

Nous estions tant froissez, tant accablez de coups,
Qu'il ne nous restoit rien que le siflet à tous.
Ny pource nostre peine adoulcissoit leur cœur,
Ny noz corps abbatuz fleschissoient leur rigueur,
Car ayans faict à nous ilz s'advisoient du feu,
Et par tout nostre cloz n'espargnoient un seul lieu
Où leur incendiaire et ravageux cerveau
Ne mist feu, mesme es bledz estans en leur tasseau,
Mais ce n'estoit le pis d'ainsi perdre noz biens;
Vous, Dieu des affligez, mesmes de voz Chrestiens,
Nous pouviez relever, d'une immense bonté,
Du tort que nous faisoit ce barbare effronté.
Mais icy mes enfans se plaignent contre moy
Que je leur suis ravy par eux, et eux à moy;
Ma femme aussi se plainct, et dict que vous sçavez
Qu'au milieu de noz maux, estans jà trop grevez
En la perte des biens, apres les coups receuz
Violérent mon lict, et depuis je les euz
Pour seulz executeurs et fin de tant de maux,
D'elle, et de mes enfans, et de moy, pour bourreaux.
C'est à vous, Dieu puissant, à juger de leurs faicts,
Et decider en vous la plaincte que je faicts. »
Je vous laisse à penser, si son seigneur y est
Et n'a dequoy deffendre, en quelz termes il est,
Il fauldra qu'il abaisse un peu ce grand maintien
Qu'il tenoit icy bas, quand il plaidoit pour rien,
Et s'inclinant le col, avec un parler doux,
Taschera soy sauver, fléchissant les genoux;
Je sçay qu'il deffendra, mais par plusieurs moyens,
Pensant bien renverser ces pauvres citoyens :
« Quoy ! j'eusse donc laissé (dira il) ma moictié,
Mes enfans, ma maison, desdaigné l'amitié
De celuy qui m'estoit, or qu'il fust allemant,
Loyal plus qu'un François qui par tout se desmant?
D'ailleurs, c'estoit mon but quand j'eusse deu courir
Aux clameurs de vous tous, envers eux secourir

Vostre foible innocence, à force ou d'amitié;
Vous convenez en tout qu'une seulle pitié
Ne logeoit en leur cœur; donc, quel avancement
Me fust esté pour vous de parler doucement?
Et si vous m'accusez pour n'avoir mis mon corps
Pour barre à leur fureur, que vous en estes morts;
Ma personne, seullette entre tant de milliers,
Eust-elle sceu gaigner plus que les camps entiers?
Vous sçavez quantesfois les gens de nostre prince
Ont tasché d'empescher leur force en sa province,
Et, neantmoins, leur fer a perdu tous effors,
Et dict on qu'ilz n'ont faict qu'espuiser les tresors.
Ce grand Juge sçait mieux combien temerité,
Sans espoir d'advancer approche vanité.
Il sçait combien mon ame avoit de passion,
Comme elle se deulloit de vostre affliction,
Et que, s'il se fust joinct à moy nombre pareil,
Voire moindre à leurs gens, ny le chault du Soleil,
Ny l'air intemperant m'eussent sceu contenir
Au dedans de mon fort, quoy qu'il eust deu venir,
Car le droit de nature, et l'obligation
Qui nous astraint porter si chere affection
Aux peres, aux enfans, et toute la famille,
Cesse, à comparaison de celle d'une ville,
D'un pays, et des lieux auxquelz l'advenement
De nostre corps en terre a prins accroissement;
Et n'est celuy des bons, s'il pense racheter
Par sa mort son pays, qui ne doibve quitter
Toute autre affection, mais telle charité
Merite d'estre joincte à quelque utilité.
Il fault bien que je die, et ne le puis nier,
Que chascun Gentilhomme en son particulier,
Du moins pour la pluspart, estoient si mal hardis
A venir au combat, ou si fort refroidis
Au commun bien de tous, que les plus gens de bien
Faisoient estat du leur comme s'ilz n'eussent rien;

Et, bien souvent, un tel qui promettoit secours,
Quand c'estoit à l'effect faisoit tout le rebours.
Qu'est-ce donc que mon zéle, et ma peine, et ma vie,
Eust peu vous advancer en telle piperie?
J'avois assez emprainct en mon interieur
L'amour de mon pays et du superieur,
Mais ceux au bras desquelz gisoit le plus d'effort,
Ceux là calloient le voille, et cherchoient nostre mort.
Bref, sembloit que la France eust en soy ce dessein
De convertir leur fer dedans son propre sein;
Donc, ne me chargez plus, Dieu sçait combien mon ame
En son particulier s'exempte de ce blame. »
Ce pauvre Laboureur sçaura bien repliquer
Au dire du Seigneur, si Dieu veult appliquer
Ses oreilles à luy (comme, à la verité,
Sa grace incline plus à la simplicité)
Car, reclinant son chef, fera signe de l'œil
Qu'il ne desdaigne point de sa voix le recueil.
Lors, il commencera, pour elider le point
Qui le presse le plus : « Que n'avez vous donc joint
Aussi bien par effect, quand vous estiez la bas,
Vostre personne à nous? que vous ne dictes pas,
Car nous sommes offers en nombres suffisans
D'hommes d'assez bon cœur, et d'autres paysans,
Qui, devant que de veoir ces cruelz animaux,
Cherchions par nostre mort racheter tant de maux,
Et ne vous peusmes onc seullement esbranler,
Ou par signes de faict, ou par nostre parler.
Si vous n'eussiez esté trop couart ou métis,
Voz biens estoient sauvez, et nous autres petis.
Solon fit une Loy, qui luy fut peculiére
Et fut entre son peuple aussi particuliere,
Qui vouloit qu'advenant sedition publique,
Tout citoyen suyvist l'une ou l'autre pratique,
Sans demeurer oisif de tierce affection
En contemplant l'exit de la sedition ;

Tellement qu'il nottoit celuy là d'infamie
Qui n'offroit ou à l'un ou à l'autre sa vie,
Ne voulant, par sa loy, que tout particulier
S'arrestast seullement à n'estre point guerrier,
Et mettre en seureté ses affaires privées,
Sans se passionner des publiques menées,
En ne communiquant aux malheurs du commun;
Mais vouloit, aussi tost que ce mal importun
Assailloit son pays, postposant toute chose,
Un chascun se rengeast à la plus juste cause.
Si ce sage mondain, de ses prevoyans yeux
A sceu punir le dol du craïnctif otieux,
Quelle excuse avez-vous, en mon malheur extrême,
Si ce n'est que pour lors vous aymiez trop vous mesme? »
Le Noble sçauroit bien fournir de ses repliques,
Mais ce grand Dieu ne veult ouyr tant de dupliques,
Car, en sa prescience et divin jugement,
Sans qu'un parler l'esmeuve, appoincte justement :
Aussi fault il remettre à son omnipotence
Juger ce different par rigueur ou clemence;
Seullement je diray que, pour son repentir,
Le noble avec le peuple a mesme resentir,
Et que, de tous estats, ceux qui craignent un Dieu,
Parmy les vicieux ne tiennent aucun lieu.

Je ne veux espargner icy le populaire,
Non plus qu'il ne veult pas en sa fureur se taire,
Mais je dys, en passant, les faultes qu'il commect,
Qui produisent souvent un tres-facheux effect.
C'est le plus envieux, ingrat, et mal-disant,
C'est le plus fort mutin, le plus contre-disant,
Le plus hault à la main, plus desireux d'avoir,
Bref, qui faict tout au moins et rien de son debvoir.
Il veult estre, veult tout, et veult tout gouverner,
Et s'il parle deux mots ne faict que badiner;
Il parle de tous faicts et ne sçait rien de tout;

Il donne ordre à tout poinct sans qu'il en vienne à bout;
Il a veu les autheurs et ne leut jamais rien,
Et ne sçait decider ny de mal ny de bien.
Il corrige les grands, et de son seul babil
Il sçait tous les moyens d'eviter tout peril;
Quelques-fois il s'esgaye et puis il se refasche,
Et se faict, comme il veult, ou fort, ou brave, ou lasche;
Il s'attriste s'il veult et se comble tout d'heur;
Il se faict pauvre et riche, et se remplit le cœur
De tant de passions, en son lourd naturel,
Qu'en autre que ce peuple on ne voit rien de tel;
Bref, il est si muable, en sa diverse teste,
Qu'en tous ses jugemens il se treuve une beste.
Mais c'est où gist le mal, quand une multitude
Vaguant en l'incertain, selon sa promptitude
Et son vole cerveau, ne suit que ce qui plaist
A l'appetit brutal, et de mal se repaist.

Vous avez en ce peuple un nombre d'usuriers
Qui, de leur main avare, altérent les premiers
Le bien de moindres qu'eux, voire en telle façon
Qu'ilz en ont, chascun jour, ou present ou rançon;
Et pour ourdir leur feincte, ilz s'addressent à eux,
Et font, en stipulant, qu'il n'y a que deux yeux.
Ilz commencent de là pour en venir à chef,
Sans craincte des Edicts, qu'ilz couchent sur le bref
Quelque somme certaine, et sans nulle pitié,
Combien qu'il fault reduire un cent à sa moictié,
Et revient leur usure, en peu de temps apres,
A tel et si grand pris qu'il fault un bref expres.
D'ailleurs, ilz se feront engager l'heritage,
Pour un pris assez vil, d'un pauvre personnage
Qui, par dessus sa terre, a, pour son seul appuy,
Le seul gain de ses bras et le pain du jourd'huy;
Et, sans qu'il s'apperçoive, un temps, tout doulcement,
Le forclost des moyens de son engagement,

Car Monsieur prend le fruict et rapport de sa terre,
Et s'il ne laisse pas pour cela d'avoir guerre,
Au jour de l'interest, avec ce beau presteur,
De façon qu'il enjambe en fin sur son labeur;
Puis, quand tout suc est hors, et ne sçait s'attaquer
A terre ny labeur, Monsieur sçait remarquer
De moment en moment le moyen de sa vie,
Et presque tout ainsi que s'il portoit envie
A ce qu'il mange encor du pain à ses repas,
S'il debvoit surveiller, ne le laissera pas
Qu'il ne l'ait espié plustost toute saison,
Pour le faire seicher de faim en la prison.
Et souvent, si justice, en sa compassion,
Ne contraignoit Monsieur, avant la cession,
De fournir de sa bourse au moins les alimens
A bien fort leger pris, tous les quatre elemens
Et le fort naturel du pauvre prisonnier
Ne soustiendroient son corps un seul jour tout entier.
Plusieurs autres y a, qui, sous une feintise
De vin, de bled, de foin, ou d'autre marchandise,
En vendant vingt escus ce qui n'en vault que dix,
Desirent de reveoir souvent les samedis;
D'autres feindront n'avoir un seul denier d'argent,
Qui, pippans l'innocence à ceste pauvre gent,
Soubz l'espece d'un drap ou d'autre mercerie,
Prendront six vingts pour cent en telle tromperie.
Voila comment partie, en ceste multitude
Qui s'ayde et nuist en soy, commect ingratitude.

Luculle ayant rengé ce grand Mithridates
Plus avant que les bords du fleuve d'Euphrates,
Au milieu des confins du regne d'Armenie,
Vers ce Roy si superbe et plein de tyrannie,
Rafreschit son labeur, et passa fantasie
A reformer l'usure au pays de l'Asie,
Soulager le malheur d'esclaves, à milliers,

Que detenoit la main d'infinis Usuriers;
Provenant ce dur joug du deffault de payer
L'excessif interest redoublé par cayer.
Et se remarque un traict de grande indignité,
C'est que le pere estoit en telle extremité
Qu'il vendoit ses enfans, sa fille à marier,
Pour, vif de ce lien, soy mesme deslier;
Car, bien souvent encor, un si precieux gage
Ne trenchoit le moyen de souffrir d'avantage
Par la gehenne, les ceps, le traict du chevalet,
Qu'il failloit endurer, et puis estre valet.
Mais telle iniquité, semblant par trop cruelle
A ce Romain, muny de bonté naturelle,
Commença, par ses loix et rigueur de justice,
A coupper la racine à si grande injustice,
Voulant que l'on comptast l'usure, à chascun mois,
A la centiesme part du principal tournois,
Et que, par l'usurier, ne seroit detenu
Que la quatriesme part du total revenu;
Que s'il eust rechargé l'usure sur l'usure,
Perdoit son principal, à fin qu'il tint mesure;
Et, sans presser aucun, fit, en moins de quatre ans,
Que l'Asie fournit au Romain ses Talans.
Il nous seroit besoin d'avoir telz gouverneurs
Pour punir l'usurier et reformer ses mœurs.
Je deduirois assez particulierement
Les faultes du commun, mais, singulierement,
Je remarque l'effect en chascune action,
Qui desire aux estats plus de coertion.

Parmy ce populaire on y mect les Sergens,
Que l'on dict entre tous estre terribles gens,
Mais moy je les descrits Ministres de Justice,
Pourveu que soubz son nom ne couve leur malice;
Car de tout autre mal, le plus pernicieux
C'est quand un homme feint, d'un dol malicieux,

Soulz un umbre de bien, trompe plus finement,
Lors qu'il veult estre veu faire plus sainctement.
S'il advenoit aussi, comme on dict qu'il advient,
Que ceux ausquelz le bien de Justice revient
Par ses executeurs, sentissent le rebours,
Je ne sçay d'où ce peuple auroit plus son secours;
C'est pourquoy je me deulz quand j'entens un vulgaire,
En sa juste clameur qui ne peult bien se taire
Aux excez que luy faict la trop avare main
Du Sergent feint en grace et par trop inhumain.
Je dirois bien pourquoy, tesmoings sont ses voyages,
Ses exploicts argentez, et la prinse des gages
Qu'il advance d'autant ou reculle si loin
Que le pauvre debteur peult luy gresser le poing.
Le bon Sergent n'est mis, ny ses conditions,
Au rang de ceux qui font tant de concussions,
Et tout ainsi que l'heur de la vie consiste
A reigler le mutin, et sa rage despite
Contre le vœu des loix; faire rendre au plus doux
Ce qu'un fier villain prent, de sa vie jaloux;
Apprehender le rogne, et reduire un chascun
A conserver le bien politique et commun :
Ainsi l'executeur de si saincte ordonnance
S'il verse comme il doibt merite sa puissance,
Et nous fault appeler telle execution
De justes mandemens, une juste action.

Pleust à Dieu qu'un chascun se peust bien contenter,
Sans par extorsions sa famille augmenter,
Et d'une taxe honneste on cherchast le profit,
Sans par mauvais moyens treuver si grand credit.
Toute sorte d'estats et de vacations
Vivroient mieux selon Dieu, sans malversations:
Mesmes si tout marchant, chascun en son esgart,
Ne vouloit tant priser sa risque et son hazart :
Car de là vient le mal, que la societé

S'est astraincte soy mesme à la necessité
De vouloir emprunter, par mutuel debvoir,
Tout ce que d'elle mesme elle ne peult avoir.
Aussi tous ces estats, en toute marchandise,
Sçavent tenir bien roide et vendre leur feintise
Soubz un beau nom de Dieu, par un serment fictif,
Pour faire par mensonge un proufit excessif.
Je sçay bien que la loy permet à tous vendeurs,
Comme elle faict de mesme à tous les acheteurs,
De se circonvenir au pris de la vendue,
Comme au pris de l'achat, mais l'ame en est tortue.
Tout ainsi voyons nous les saisons retournées,
Comme noz actions ne sont pas bien reiglées;
Lequel de noz ayeulx a peu veoir que l'Esté
Se changeast en l'Yver? nous n'avons pas esté
Seullement en ce point, mais le plus cuysant froit,
Plus cuysant que le Scythe én sa terre ne voit,
N'a jamais eu l'effect, au plus fort de sa poincte,
Aux mois que du Soleil la chaleur est estaincte,
D'amortir la vigueur de la terre eschauffée,
Et rendre une autre fois icelle reglacée,
Comme son propre deu, tellement que son fruict,
Eminent en son temps, fust par glace destruict :
Cela s'est presenté freschement à noz yeux
Pour deplorer d'autant nostre aage vicieux.
On dit que de deux muidz qui sont devant la porte
De Jupiter, le droict du malheur nous apporte
Beaucoup plus largement que le gaulche de bien;
Aussi tousjours, depuis le don Pandorien,
L'homme a suivy, plus prompt, le vice detestable,
Mais le moins vicieux est le plus recevable.
Et pource je desire, avec un bien commun
Qui redonde par tout, et se rende tout un
A l'Eglise, à Justice, au Noble, au Populaire,
Que chascun endroit soy s'efforce de mieux faire.
Lors j'espere, mon Dieu, qui par tant d'oraisons,

D'accords de ton public et de ses liaisons,
L'armonie viendra, telle, vers tes oreilles,
Que nous resentirons l'effect de tes merveilles.

(L'importunité et malheur de noz ans, s. d. — vers 1576.)

JEAN DE BOYSSIÈRES

Jean de Boyssières, sieur de la Boissière, « écuyer », naquit à Clermont-Ferrand, en février 1555, et mourut dans les premières années du XVII^e^ siècle, dans un âge peu avancé. Après avoir commencé l'étude des Lois et de la Pratique, il l'abandonna pour se consacrer entièrement aux Lettres. Il se repentit, mais trop tard, et d'avoir quitté *Papier, Causes et Procés* pour ses amours, d'avoir perdu son temps et sa peine à cultiver la Poésie. A l'entendre, la France ne lui fut qu'une ingrate... Son frère, Guillaume de Boyssières, le blâme dans un sonnet d'avoir sacrifié sa fortune à sa fantaisie, mais il loue son talent sans réserve, de concert avec quelques amis, en tête des *Premières Œuvres Amoureuses*. Ce n'était pas suffisant pour panser l'orgueil du poète, qui souffrait encore de l'ingratitude du Duc d'Alençon, célébré sans profit sous la figure de l'*Hercule Gaulois*. L'Abbé Goujet a reproché à Jean de Boyssières son obscurité, qui fait croire qu'il écrivait « une autre langue que la Françoise », ainsi que « toutes les turpitudes dont son recueil est rempli ». Mais, comme l'écrivit J. Lamoureux *(Nouv. Biographie Didot)*, « sous ce rapport nous ne le trouvons pas plus licencieux que la plupart des nombreux opuscules érotiques des autres *rithmailleurs* de son temps ». Le poète faisait partie des auteurs gaillards qui alimentèrent les recueils libres du XVI^e^ siècle, où les collecteurs des florilèges épineux du XVII^e^, tels que les *Satyres Bastardes, les Délices, la Quintessence* et le *Cabinet Satyrique*, glanèrent abondamment. Nous avons déjà dit que la Satire, comme on la concevait alors, était contrainte de sacrifier à la licence, et que les recueils en question, remis à la mode par le succès du *Livret de Folastries*, continuaient une tradition gauloise à peine interrompue. Il n'en faudrait pas davantage pour faire ranger Jean de Boyssières parmi les auteurs dits *Satyriques ;* mais, pour le cas moins particulier qui nous occupe, il suffit qu'il ait écrit son *Elégie sur le naturel des filles*, les *Stances des humeurs de la femme*, que nous reproduisons, et celles de *la Loy du mariage*, dédiées à Phi-

lippe Desportes. « Son génie corrompu » par Ronsard, Baïf, Jodelle, Pontus de Thyard, et Nuysement, — comme le dit l'intransigeant Abbé Goujet —, se fait sentir encore dans ces *Satires*...

Jean de Boyssières, à l'âge de 30 ans, eut la témérité d'entreprendre un poème épique sur la Croisade de Godefroy de Bouillon, ou *Voyage des Chrestiens en terre sainte*. Il n'en publia que les trois premiers chants, sans doute rebuté par les difficultés de la poésie épique, qu'avant d'accorder sa lyre il exposait à Anne d'Este, duchesse de Nemours. Lui qui n'avait pas la tête épique, et qui s'en rendit compte, entreprit encore une traduction partielle, en vers, du *Roland furieux*, dans laquelle les éditeurs intercalèrent ce qui avait été déjà traduit des 4e, 5e, 6e et 11e chants, par Saint-Gelais, Baïf et Belleau. Il est superflu de dire que l'auteur malheureux de la *Croisade* ne gagna pas à la comparaison.

Notre *Satire* est extraite des *Premières Œuvres*.

Bibliographie. — *Les Premières Œuvres Amoureuses*, Paris, 1573; — *Les Secondes Œuvres Poétiques*, 1578; — *Les Troisiesmes Œuvres*, Lyon, 1579; — *La Croisade, ou Voyage des Chrestiens en la Terre-Sainte*, Paris, 1584; — *Œuvres spirituelles*, Lyon, 1582; — *L'Arioste françois de* Jean de Boissière *de Montferrand en Auvernie, avec les arguments et allégories sur chacun chant*, Lyon, 1580; — *Les Regrets et lamentations de très haute princesse Yxabel d'Autriche, sur le trespas de Mme Marie, fille de France*, Paris, 1578; — *Sonnets sur la mort et la passion de Jésus-Christ*, Paris, 1585.

A consulter. — La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibl. françoises*. — Goujet, XIII, 195; — *Nouv. Biographie* Didot. — Frédéric Lachèvre, *Rec. Collect. libres et Satyriques; — Bibliographie des recueils collectifs de poésies du* XVIIe *siècle* (à paraître).

DES HUMEURS DE LA FEMME

Cerchez et recerchez aux quatre quarts du monde,
Au centre de la terre, à l'abisme de l'onde,
A l'haute region, jusques dedans les cieux,
Vous ne trouverez point nature plus muable,
Inconstante, diverse, et la plus dissemblable,
Qu'en la femme, animal le plus malicieux.

Son arrest n'est que vent, de diamant sa teste,
Son cerveau, son humeur, d'orage, et de tempeste,
Et sa foy ferme ainsi que la mer en repos;
Sa resolution, en l'air giroëtante,
Assise et asseuree aux flots d'une tourmente,
Arrestee d'esprit comme elle est de propos.

Sa chair est fin aymant qui (comme luy) attire;
Sa langue est comme un geay qui ne cesse de dire;
Plus-tost s'arresteroit la cource de l'Allier
Qu'elle souvent ne tistre harangue sur harangue,
Incessamment parlant, et du fil de sa langue,
Recauser, quaqueter, reparler, et rallier.

Bref, ses perfections sont des plus fortes rages;
Elle a pour ses vertus et pour ses heritages
L'opiniastreté et l'obstination,
Flambante de courroux, superbe, audacieuse,
Estomac de poison, poitrine venimeuse,
Du sexe masculin la roue d'Ixion.

Furie des enfers, des horreurs allumee,
Serpent encolleré, couleuvre envenimee,
Crapaut villain, infect, herbe de puanteur,
Retrait d'infections, senteur pestifferee,
Sur la froide cicue en poison preferee,
De la perdition des hommes seul auteur.

La femme en tous abus est cause desguisee
Qui rend devant ses yeux une tourbe abusee,
Distraicte d'amitié et saincte volonté,
Qui (ainsi que la glus tient la proye empestree)
Arreste de ses yeux, et moyenne l'entree
Aux hommes aveuglez, dans son obscurité.

La femme coup à coup se desguise et se change,
A l'eglise (à la voir si sage) c'est un ange,
Tant elle est vertueuse et en si saint devoir,
Et croiroit on qu'au ciel il n'y a point de sainte
Qui de tant de vertus comme elle en a fut ceinte,
Ny qui eust tant (comme ell' envers dieu) de pouvoir.

Elle est humble, amiable, et celeste, et divine,
Ses yeux doux et humains, et sa face benigne,
Se prosternant en terre et pleurant son deffaut,
Frappe son estomac, dicte mainte priere,
Elle abhore le monde et le met en arriere,
Ses mains jointes, dressant tousjours sa veue en haut.

Ravye en sainteté, revisite l'Eglise,
Prie en tous les endroits, et sent son ame esprise
D'une fureur divine, en contemplation;
Elle est si admirable et tellement devote,
Qu'on ne diroit jamais que la sainte marmote
Fut (ainsi comme elle est) plaine de fiction.

Quant elle marche en rue, en voyant son adresse
On la prendroit plustost pour une grand deesse
Descendue des cieux que pour telle qu'elle est;
Son marcher est paré d'une grave apparence,
Son regard adouci, pleine de reverence,
Son parler doux-coulant plus que miel ny que lait.

Ses pas sont mesurez, ses levres sont pimpees;
Ses audaces sont lors quelque peu attrampees,
Et sa malice aussi; tout en soy est parfaict :
Son maintien est posé, on la void honoree,
D'une illustre sagesse et façon reveree,
Et ornee de tout ce que veut le souhait.

Bref, on la trouve à l'œil si parfaitement belle,
Qu'on jugeroit que c'est une chose immortelle
Et qu'il n'y a d'humain digne de l'approcher;
Ses yeux donnent frayeur, sa beauté donne attainte,
Son regard une flame en noz desirs emprainte,
Qui nous vient le plus vif de noz cœurs rechercher.

Par la maison, elle est pire que la tempeste;
On peut bien dire alors : Cerbere est dans sa teste,
L'ennemy la gouverne et par tout la conduit :
Elle jure, elle crie, elle est pis que farouche,
Elle jette brasiers et flames par la bouche,
Et plus que les torrents d'Auvergne elle a de bruit.

Elle court, elle fait toute chose au contraire;
Pere, mere, mary, sœur, voisinage, et frere,
(En pensant l'apaiser) ne la font qu'animer,
Pareille aux vents emeuz et au plus fier orage,
Ou au feu abrandé par tout un maisonnage,
Et au courroux des flots dangereux de la mer.

Comme un chien enragé la bouche elle s'embave;
Comme un hors de son sens l'honneur elle deprave;
Son courroux viollant est du tout indompté;
Elle rompt, elle brise, elle frappe et renverse;
Elle met tout à bas et jette à la traverse,
Comme un fleuve courant d'un ravage irrité.

Tout est en grand desordre et en pauvre mesnage,
Quand la femme est tumbee en son ardante rage :
Le Lyon eschauffé n'est pas si furieux;
J'estime la terreur de l'esclair et tonnerre
Plus moindre que n'est pas la feminine guerre,
Et n'est point tant comme elle en ses feux dangereux.

Le courroux de la femme abbat tout et démarre,
Et mene un si grand bruit et si grand tintamarre
Que le plus asseuré en est tout estonné,
Et ne sçait si ce vient de la trouppe infernalle
Qui fassent (desliez) leur terreur generalle,
Ou si c'est la furye, ou si dieu a tonné.

La femme, dans le lit, se tourne, se revire,
Se complaint et gemit, et coup à coup soupire,
Pour avoir quelque foys de son mary un don,
Ores leve une jambe, ores gratte une cuisse,
Pour penser esmouvoir de chaleur la saucisse,
Imitant en ses tours les jeux de la guenon.

Troussee à l'advenant, de mesme, ayant la mine,
Ores son front se ride, ores il se rechine,
Et tousjours ou la teste ou le ventre elle deulx;
Et, mignarde, en riant, pour engendrer liesse,
Ores desserre un pet, et puis fait une vesse,
Monstrant des tourdions plus que cent bastelleux.

Femme pleint et gemit, et coup à coup soupire,
Et se met aussitost à gausser et à rire,
Puis, tout soudainement et tout à coup, pleurer;
L'estat de la femelle est changé, dans une heure,
Dix, unze, douze foys, et, en une demeure,
Il ne peut tant soit peu constamment demeurer.

La femme, en se frottant et grattant dans le linge,
Coiffee à l'advenant, ressemble donc un singe,
Un ange dans l'Eglise, et se change souvent;
La femme en sa maison est une vray' diablesse;
La femme par la rue est donc une deesse;
La femme a tant d'humeurs comme d'allains le vent.

(Les Premieres Œuvres Amoureuses, 1578.)

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE v

PELETIER DU MANS (Jacques) 1

Contre un médisant 4

BÈZE (Théodore de) 9

Complainte de Messire Pierre Lizet sur le trespas de son feu nez 13

DU BELLAY (Joachim) 18

La Vieille courtisane 22

DOUBLET (Jean) 41

Élégie XVIII 43

RONSARD (Pierre de) 51

Remonstrance au peuple de France 57

GRÉVIN (Jacques) 84

Le Temple de Ronsard 89

MARGUES (Nicolas) 97

Satyre III 98

BÉREAU (Jacques) 103

Complainte de France sur la guerre civille 105

DU TRONCHET (Estienne) 116

Discours du contentement d'un homme de village ... 119

VATEL (Jean) 125

Discours sur les corruptions de ce tems 127

DU VERDIER (Antoine) 139

Les Omonimes 142

LA TAILLE (Jean de)..... 158
Le courtisan retiré..... 160
BAÏF (Jean-Antoine de)..... 185
A Monsieur Brulard..... 189
DESPORTES (Philippe)..... 210
Stances du mariage..... 213
BAILLY (Balthazar)..... 219
L'importunité et malheur de noz ans..... 220
BOYSSIÈRES (Jean de)..... 244
Des humeurs de la femme..... 246

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). France. 7 *bis*.6.1922